

1992

Fonctions De l'Ecriture Dans Les "Elements D'ideologie" d'Antoine Destutt De Tracy.

Fabrice Gerard Teulon
Louisiana State University and Agricultural & Mechanical College

Follow this and additional works at: https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_disstheses

Recommended Citation

Teulon, Fabrice Gerard, "Fonctions De l'Ecriture Dans Les "Elements D'ideologie" d'Antoine Destutt De Tracy." (1992). *LSU Historical Dissertations and Theses*. 5415.
https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_disstheses/5415

This Dissertation is brought to you for free and open access by the Graduate School at LSU Digital Commons. It has been accepted for inclusion in LSU Historical Dissertations and Theses by an authorized administrator of LSU Digital Commons. For more information, please contact gradetd@lsu.edu.

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps. Each original is also photographed in one exposure and is included in reduced form at the back of the book.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

U·M·I

University Microfilms International
A Bell & Howell Information Company
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
313 761-4700 800 521-0600

Order Number 9302933

**Fonctions de l'écriture dans les "Eléments d'idéologie" d'Antoine
Destutt de Tracy**

Teulon, Fabrice Gerard, Ph.D.

The Louisiana State University and Agricultural and Mechanical Col., 1992

Copyright ©1992 by Teulon, Fabrice Gerard. All rights reserved.

U·M·I
300 N. Zeeb Rd.
Ann Arbor, MI 48106

FONCTIONS DE L'ECRITURE DANS LES ELEMENTS D'IDEOLOGIE
D'ANTOINE DESTUTT DE TRACY

A Dissertation

Submitted to the Graduate Faculty of the
Louisiana State University and
Agricultural and Mechanical College
in partial fulfillment of the
requirements for the degree of
Doctor of Philosophy

in

The Department of French and Italian

by

Fabrice G. Teulon

Licence ès-Lettres d'enseignement, Université d'Orléans-La
Source, France, 1974

Maîtrise de Lettres modernes, Université d'Orléans-La
Source, France, 1976

August 1992

REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait pu être mené à bien sans le support et l'aide de nombreuses personnes. Qu'il me soit permis de leur exprimer ici ma profonde gratitude.

Je suis, tout d'abord, très reconnaissant à mon Directeur de thèse, Professeur Jefferson Humphries, d'avoir accepté de diriger cette étude qui déborde quelque peu le cadre traditionnel de la recherche. Je tiens à le remercier non seulement pour les encouragements et les précieux conseils qu'il m'a prodigués tout au long de ces années, mais aussi pour la gentillesse et la confiance qu'il a toujours su me témoigner.

Mes remerciements s'adressent également au Professeur David Wills, Directeur des Graduate Studies, pour sa lecture attentive du manuscrit, ses commentaires détaillés, son aide au niveau de la recherche et, enfin, pour m'avoir permis de rencontrer Jacques Derrida à Paris en juillet 1991. Je suis très reconnaissant à ce dernier d'avoir bien voulu me faire l'honneur de m'accorder une entrevue et de m'avoir encouragé à un moment critique de ce travail.

Je voudrais également remercier les autres membres de mon jury: Professeur Nathaniel Wing, Chairman de la section de Français et d'Italien, en particulier pour son aide lorsque j'essayais encore d'articuler mon sujet de

thèse; les Professeurs Carl Blyth, Patrick Mensah et Rodger Kamenetz pour leurs questions et remarques sur plusieurs aspects spécifiques de ma thèse et pour avoir accepté de si bonne grâce de faire partie du jury.

Bien qu'ils n'aient pas fait officiellement partie du jury, je remercie aussi les Professeurs Lucie Brind'Amour et Greg Stone pour l'intérêt qu'ils ont manifesté à l'égard de mon travail et pour les conseils qu'ils m'ont offerts.

Je tiens également à remercier les Professeurs Hélène et Alain Moreau de l'Université d'Aix-en-Provence pour avoir trouvé le temps, juste avant leur retour en France, de corriger minutieusement le texte et de m'offrir de nombreuses suggestions.

Tout ce travail, pourtant, aurait été impossible sans la présence à mes côtés de ma femme, Jody, pendant ces quatre dernières années. Son support inconditionnel s'est manifesté tant sous la forme des sacrifices auxquels elle a consenti afin que je puisse poursuivre mes recherches que dans la patience infinie dont elle a toujours fait preuve. Je lui en suis profondément reconnaissant.

Cette thèse, enfin, est dédiée à la mémoire de mon père, de ma mère et de mon frère Eddie. Je leur dois le plaisir de la lettre et la liberté, O combien précieuse, de m'y consacrer.

TABLE DES MATIERES

	<u>page</u>
REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIERES	iv
ABSTRACT	vi
I. INTRODUCTION	1
A. Destutt de Tracy: biographie sommaire	1
B. Approche critique des <u>Eléments d'Idéologie</u> ..	8
C. Lectures critiques de l'Idéologie	17
1. Histoire des idées	17
2. Sémiotique: Ecriture et Idéologie	41
II. THEORIE IDEOLOGIQUE DU SIGNE	57
A. Des <u>Mémoires</u> de l'Institut national au <u>Projet d'éléments d'Idéologie</u>	57
B. Le Trop et le peu	100
1. <u>Idéologie proprement dite</u>	100
2. <u>Grammaire</u>	179
C. Théorie de l'(in)Certitude	219
1. <u>Logique</u>	219
2. "Supplément à la première section..." ..	244
III. ECONOMIE POLITIQUE DU SIGNE IDEOLOGIQUE	250
A. Définition idéologique de la Science sociale. 250	
<u>Commentaire sur "L'Esprit des lois" de</u> <u>Montesquieu</u>	250

B.	Gérance des besoins et des désirs	
	<u>Traité de la volonté</u>	270
1.	Economie: Science des besoins	270
2.	Morale: Science des désirs	290
CONCLUSION		309
BIBLIOGRAPHIE		312
CHRONOLOGIE HISTORIQUE		331
APPENDICES		344
VITA		348

ABSTRACT

L'Idéologie tracyenne s'inscrit au point de clivage venant marquer d'après Michel Foucault la fin de "l'épistémé classique" et les débuts de "la modernité". Moment donc exemplaire dans l'histoire de la représentation puisque le texte de Destutt de Tracy serait la "dernière philosophie classique" - ultime tentative de réorganisation du savoir sur un ordre épistémologique désormais échu.

Pour les quelques linguistes et/ou sémioticiens qui à la suite de Foucault ont redécouvert cette oeuvre longtemps oubliée, la raison de l'échec de la "science des idées" se trouve dans la définition même de l'écriture. Les signes, nous dit Destutt de Tracy, sont en définitive "vagues" et "incertains"; ils offrent trop ou trop peu de sens et risquent de remettre en cause l'ensemble du projet idéologique.

On pourrait cependant s'interroger, nous rappelle Jacques Derrida, sur les présupposés théoriques de cette approche critique de l'Idéologie comme forme de "clôture" (épistémé), ainsi que sur les modalités de cet échec de l'écriture (signe). En effet, si elle prétend échouer en tant que doctrine, l'Idéologie tracyenne ne cesse pour autant de fonctionner non plus, certes, en vue d'édifier un

moderne Novum Organum comme elle l'avait initialement annoncé mais bien pour cautionner - toute certitude s'avérant "presque" illusoire - une économie du trop et du trop peu (Idéologie proprement dite et Grammaire), de l'artifice et de l'erreur (Logique), de gérance des désirs (Traité de la volonté).

Notre travail se propose donc, tout d'abord, d'interroger les raisons pour lesquelles la critique tant traditionnelle que sémiotico-structurale insiste curieusement sur l'échec de la "science des idées". Bien qu'elle semble délimiter la fin d'un système de représentation, l'*Idéologie* tracyenne n'en réaffirme, pourtant, pas moins dans sa critique logocentrique de l'écriture la relation phonocentrique "naturelle" son/sens/vérité qui sous-tend, comme le souligne Jacques Derrida, le discours même de la métaphysique. Ce modèle devrait nous permettre de dégager la contribution spécifique de l'*Idéologie* dans le discours social de la pensée libérale, ainsi que les raisons pour lesquelles elle a été systématiquement ignorée, voire occultée dans l'histoire de la philosophie.

A mon père, ma mère et mon frère Eddie,
in memoriam.

I. INTRODUCTION

A. Destutt de Tracy: Biographie sommaire

La vie et l'oeuvre de Destutt de Tracy n'étant pas très connues pour des raisons qu'il conviendra d'interroger, nous proposons ici une courte biographie. Elle devrait permettre de rappeler les moments essentiels de la carrière de cet auteur, ainsi que les principaux moments de l'Histoire qui l'ont tout à la fois jalonnée et façonnée.

Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy né à Paris en 1754, mort dans la même ville en 1836. Descend d'une famille écossaise (Stutt) venue s'installer en France au XV^e siècle. Ses descendants acquièrent par mariage le domaine de Tracy dans le Nivernais en 1586. Colonel commandant du régiment de Penthievre, devient député de la noblesse du Bourbonnais aux Etats-Généraux de 1789. Supporte l'abolition de la noblesse et des privilèges, la Déclaration des Droits de l'Homme. En 1791, nommé maréchal-de-camp dans l'Armée du Nord sous le commandement de Lafayette. Refuse de suivre ce dernier lorsqu'il émigre. Donne sa démission de l'armée et s'installe à Auteuil en 1792. Il y retrouve dans le salon de Madame Helvétius,

Condorcet et le médecin Cabanis avec lequel il se lie.
 Arrêté et emprisonné à l'Abbaye puis aux Carmes en 1793;
 condamné à mort, il doit être guillotiné le 29 juillet 1794
 mais est sauvé par la chute de Robespierre le 9, après onze
 mois de détention. Reprend les études qu'il avait
 entreprises avant son arrestation. Influence de Buffon.
 L'histoire naturelle le conduit ensuite à s'intéresser à la
 chimie avec Lavoisier et Fourcroy et, plus tard, à Locke et
 Condillac. La tradition veut que Destutt de Tracy ait
 ébauché en prison le système qui allait devenir quelques
 années plus tard son *Idéologie*. Elu en 1796 en tant que
 membre associé non résident de la classe des Sciences
 morales et politiques (section d'Analyse des sensations et
 des idées) à l'Institut national des sciences et des arts
 créé par la loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795). Il
 y présente une série de mémoires dans lesquels il introduit
 le concept d'une "science des idées" ou "Idéologie".
 Participe aussi à diverses commissions de l'Institut.
 Contribue à la section littéraire du Mercure français
 jusqu'en 1798, ainsi qu'à d'autres revues telles que Le
Moniteur, La Décade philosophique, et Le Conservateur.

Fait partie sous le Directoire d'une commission du
 Conseil d'Instruction publique et s'occupe particulièrement
 de la rédaction de circulaires visant à améliorer la
 qualité de l'enseignement dans les écoles centrales.
 Cherche à y disséminer ses conceptions de l'Idéologie

(Observations sur le système actuel d'instruction publique). Continue à présenter différents "mémoires" à l'Institut sur le même sujet ainsi que des critiques de Kant et de Berkeley. Publie aussi deux autres textes qui annoncent l'orientation que prendra l'Idéologie: Quels sont les moyens de fonder la morale chez un peuple (1798), et son Abrégé de L'Origine de tous les cultes par le citoyen Dupuis et de l'Abrégé qu'il a donné de cet ouvrage (1799 et 1804). Nommé sénateur en 1799 et, en tant que tel, se verra conférer sous l'Empire le titre de comte.

Commence à rédiger, à partir de 1800, une série de textes destinés aux écoles centrales dans lesquels il cherche à offrir une présentation générale de "l'entendement" et de ses différentes manifestations. Le premier volume paraît en 1801 sous le titre Projet d'Eléments d'Idéologie à l'usage des Ecoles centrales de la République française; ce volume sera repris en 1804 sous le titre Idéologie proprement dite et constituera le premier des 4 volumes publiés sous le titre Eléments d'Idéologie à partir de 1803. Avec la Grammaire (1803) et la Logique (1804), ils forment, selon Destutt de Tracy, l'"Histoire de nos moyens de connaître" ("formation de nos idées", "expression de nos idées" et "combinaison de nos idées").

Suppression en 1802 des écoles centrales et l'année suivante de la classe des sciences morales et politiques

par le Consulat. Bonaparte se fait nommer Consul à vie.
Mai 1804, établissement de l'Empire.

Mort en 1808 de son ami Cabanis. Elu la même année à la Classe de Langue et de littérature française (qui deviendra plus tard l'Académie française) où il occupe le siège de Cabanis. Commence à perdre la vue.

Destutt de Tracy établit une correspondance avec Thomas Jefferson qui avait été élu en tant que membre associé étranger à la Classe des sciences morales et politiques en 1802. Sera lui-même élu à la American Philosophical Society en 1806. Ne pouvant publier en France son Commentaire sur l'Esprit des lois de Montesquieu en raison de la censure impériale, Destutt de Tracy envoie le manuscrit à Jefferson qui le fait traduire sous le titre, A Commentary and Review of Montesquieu's Spirit of Laws... (1811). Jefferson assure aussi la publication d'un autre ouvrage que Destutt de Tracy lui avait envoyé en 1811 et qui paraît sous le titre, A Treatise on Political Economy (1817). Ce même ouvrage avait pu paraître, entre temps, en France après la chute de Napoléon en 1815 sous le titre, Eléments d'Idéologie, IV^e partie, Traité de la volonté; il s'agit de la deuxième section des Eléments ou "Application de nos moyens de connaître à l'étude de la volonté et de ses effets" dont l'Economie ou "De nos actions" devait être suivie d'une partie sur la Morale ou "De nos sentiments", ainsi que d'une troisième partie,

Gouvernement ou "De la direction des unes et des autres". Le volume qui devait constituer la partie traitant de la Morale ne fut pas terminé; seul le chapitre intitulé "De l'Amour" dont on ne trouve que les trois premières pages dans le dernier volume des Eléments a été publié dans une version italienne en 1819. La partie intitulée Gouvernement ne sera pas écrite sous sa forme prévue.

Vote la déchéance de l'Empereur en 1814. Participe à la rédaction de la Constitution sénatoriale. Instauration de la monarchie constitutionnelle et accession au trône de Louis XVIII. Destutt de Tracy nommé à la Chambre des pairs; reprend son titre (d'ancien régime) de Comte de Tracy.

Reçoit dans son salon où on peut rencontrer, en particulier, Lafayette dont le fils Georges Washington a épousé sa fille Emilie, mais aussi Augustin Thierry, David Ricardo, J.-B. Say, Fourier et Stendhal qui en décrit avec humour l'atmosphère dans La vie d'Henri Brulard et les Souvenirs d'égotisme. Participe avec B. Constant et Lafayette à la création de la Société des Amis de la Presse (1817) pour lutter contre la censure.

Nouvelles éditions des Eléments en 1817-18, 1824-25, 1826-27. En plus des traductions américaines de ses oeuvres, on les trouve aussi en italien, espagnol et allemand.

Restauration par Guizot de l'Académie des Sciences morales et politiques; Destutt de Tracy se voit confié la première chaire de philosophie mais n'assiste qu'à une séance. S'éteint à Paris le 9 mars 1836. François Guizot occupe son siège à l'Académie française et, signe des temps, J.-P. Damiron, disciple de V. Cousin dont l'Essai sur l'histoire de la philosophie en France au Dix-neuvième siècle (1829) offre une attaque en règle de l'Idéologie ("une sagesse du second ordre et une morale du bas étage"), prend sa place à l'Académie des Sciences morales et politiques.¹

Ajoutons, enfin, que nous n'avons pas conservé l'orthographe du mot "éléments" utilisée dans le texte original pour faciliter la lecture et que nous employons

¹Pour de plus amples renseignements sur la vie et l'oeuvre de Destutt de Tracy, on consultera deux ouvrages indispensables: A philosopher in the Age of Revolution: Destutt de Tracy and the origins of "Ideology" de Emmet Kennedy (Philadelphia: The American Philosophical Society, 1978), et plus récemment, Politics and Philosophy in the Thought of Destutt de Tracy de Brian W. Head (New York & London: Garland Publishing Inc., 1987). La "Notice historique sur la vie et les travaux de M. Le comte Destutt de Tracy" lue à l'Académie des Sciences morales et politiques en 1842, publiée dans Portraits et notices historiques et littéraires de M. Mignet (Paris: Didier, 1852) resta longtemps la seule présentation générale sur cet auteur. La belle-fille de Destutt de Tracy, Sarah Newton Destutt de Tracy, avait publié elle aussi une "Notice sur M. Destutt de Tracy", dans Essais divers, Lettres et pensées de Madame de Tracy, en 3 vol., (Paris: typographie Plon, 1852-5, vol. I, 305-404); Sainte-Beuve la cite dans ses Portraits littéraires lorsqu'il mentionne Destutt de Tracy.

les termes *Idéologie* ou *Idéologue* avec une majuscule pour les différencier de leur acception contemporaine plus courante.

Le texte des Eléments d'Idéologie utilisé dans cette étude est celui de l'édition Vve Courcier (Idéologie proprement dite, 3^e éd., 1817; Grammaire, 2^e éd., 1817; Logique, 2^e éd., 1818; Traité de la Volonté et de ses effets, 2^e éd., 1818). La Bibliographie offre une liste plus détaillée des différentes éditions des Eléments et autres oeuvres de Destutt de Tracy. On trouvera également en appendice une chronologie replaçant la vie et l'oeuvre de Destutt de Tracy dans leur cadre historique et culturel.

B. Approche critique des Eléments d'Idéologie

Les Eléments d'Idéologie de Destutt de Tracy (1754-1836) s'inscrivent au point de clivage venant marquer d'après Michel Foucault (Les Mots et les choses) la fin de "l'épistémè classique" et les débuts de "la modernité". Moment donc exemplaire dans l'histoire de la représentation puisque, selon Foucault, le texte de Tracy serait la "dernière des philosophies classiques", ultime tentative de réorganisation du savoir sur un ordre épistémologique désormais échu.¹

Discours de clôture, le texte de Destutt de Tracy offrirait aussi le "récit" de l'échec du système qu'il cherche à édifier. Dans son Analyse structurale des "Eléments d'Idéologie", François Rastier situe cet échec au niveau de l'écriture qui, "facteur d'ignorance", vient remettre en question non seulement l'Idéologie en tant que science/théorie mais aussi la capacité de l'esprit d'accéder à une quelconque vérité.²

¹Michel Foucault, Les Mots et les choses: une archéologie des sciences humaines (Paris: Gallimard, 1966) 255.

²François Rastier, Idéologie et Théorie des signes: analyse structurale des Eléments d'Idéologie d'Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy (The Hague-Paris: Mouton, 1972) 150.

On pourrait cependant s'interroger, nous rappelle J. Derrida (Positions, Marges de la philosophie), sur les présupposés théoriques de cette approche critique de l'Idéologie comme "forme de clôture" (épistémé), ainsi que sur les modalités de cet échec de l'écriture (signe).¹ En effet, si elle prétend échouer en tant que doctrine, l'Idéologie tracyenne ne cesse pour autant de fonctionner non plus, certes, en vue d'édifier une "philosophie première" ou "traité complet de l'origine de toutes nos connaissances", comme elle l'annonçait initialement, mais bien pour cautionner - toute certitude s'avérant "presque" illusoire - une économie du trop et du peu (Idéologie proprement dite et Grammaire), de l'artifice et de l'erreur (Logique), de gérance des besoins et des désirs (Traité de la Volonté). La remise en question de la certitude du jugement et un scepticisme foncier quant à la nature et à l'utilisation du langage - en particulier de l'écriture - viendront justifier ce déplacement ou cette trans/formation du projet Idéologique.

¹Jacques Derrida, Positions (Paris: Ed. de Minuit/Col. "Critique", 1972) 125-126. Marges de la philosophie (Paris: Ed. de Minuit/Col. "Critique", 1972) 369-374 passim. Cette approche de l'Idéologie chez J. Derrida sera abordée plus en détail au chapitre suivant. Notons que le concept de signe renvoie ici à celui qui est défini par la Grammaire de Port-Royal.

Malgré les attaques de ses détracteurs qui très tôt la dénoncèrent comme "immorale" et "dégradante pour l'humanité" et cherchèrent à l'occulter pour des raisons sur lesquelles il nous faudra revenir, l'Idéologie contribuera néanmoins, comme en témoignent les reprises et/ou critiques dont elle fera l'objet au cours du XIX^e siècle, à l'élaboration du discours libéral sous sa forme utilitariste.¹ Marx verra en Destutt de Tracy "le zélateur à froid de la doctrine bourgeoise".²

Cette transformation du projet initial s'opère dans les Eléments à partir d'un double mouvement. L'Idéologie, prise ici dans son acception littérale de "science des idées" et que Destutt de Tracy, dans la tradition de Locke et de Condillac, définit comme l'"analyse des sensations et des idées" prétend être, d'une part, l'exact opposé de la métaphysique. Elle déclare pouvoir combler le vide créé par les errances de la métaphysique traditionnelle et compléter dans la lignée de Bacon, Hobbes et Condillac l'entreprise de rénovation de la pensée philosophique. L'Idéologie se présente donc, tout d'abord, comme supplément à un manque dans la mesure où elle prétend définir une nouvelle science qui jusque-là n'avait pas de nom et qu'il reste à

¹Eléments, IV-V, 499-500. Nous reviendrons sur les différentes attaques dans les chapitres suivants.

²Karl Marx, Le Capital (Paris: Garnier-Flammarion, 1969) I, XXV, 474.

constituer. Elle vient aussi ajouter, compléter, voire corriger ce que ses précurseurs avaient entamé et, plus précisément le Traité des sensations de Condillac qui avait déjà montré que toutes les facultés naissent des sensations. Destutt de Tracy rappelle tout au long du texte que l'Idéologie est "supplément" non seulement à Condillac mais aussi à Locke, Rousseau, Buffon (Idéologie proprement dite), Dumarsais et MM. de Port-Royal (Grammaire et Logique), à Montesquieu (Commentaire sur l' "Esprit des lois"), à J.-B. Say et A. Smith (Economie).

L'Idéologie tracyenne réaffirme, d'autre part, comme en témoigne l'importance accordée au traitement du signe et de l'écriture dans les Eléments, la relation phonocentrique "naturelle" son/sens/vérité sur laquelle vient se fonder, d'après J. Derrida, le discours même de "la métaphysique de la présence".

La trans/formation ou déplacement du projet idéologique se manifeste également au niveau de l'écriture même des Eléments. Le "para-texte" que Gérard Genette définit comme "la limite éditoriale du texte littéraire" ou, dans le cas présent, d'un texte théorique, joue ici un rôle primordial puisqu'il va dans un jeu de renvois, d'avertissements, de préfaces, de discours préliminaires et d'appendices, narrer l'histoire de cette redéfinition de

l'Idéologie.¹ La fausse fin des Eléments pourrait en être la figure emblématique. En effet, le De l'Amour que Destutt de Tracy prétend ne pouvoir finir et qui se termine après deux pages par des points de suspension, a été, en fait, terminé, traduit en italien et lu par Stendhal à Milan avant d'être finalement redécouvert en 1926 par G. Chinard. La dernière partie, enfin, qui devait clôturer le Traité de la Volonté et que Destutt de Tracy avait projeté d'intituler Législation ou Gouvernement ne sera pas écrite sous sa forme prévue. Son Commentaire sur "L'Esprit des lois" de Montesquieu, traduit par Jefferson, en sera, par crainte de la censure impériale, le substitut et viendra ainsi différer dans la glose et la traduction la conclusion des Eléments.

Notre lecture critique des Eléments ne prétend ni offrir une présentation historique complète de l'Idéologie et du groupe des Idéologues ni faire redécouvrir ce moment longtemps oublié de la pensée française. Les travaux récents et parfois plus anciens de quelques rares spécialistes venant souvent de l'étranger (Etats-Unis, Angleterre et Italie), sans lesquels nous n'aurions pu mener à bien notre propre étude, ont déjà contribué par l'ampleur de leurs recherches et la richesse de leurs sources à mieux faire connaître cette pensée. Il s'agira

¹Gérard Genette, Palimpsestes (Paris: Seuil, 1982) 9.

plutôt, dans un premier temps, d'interroger les raisons elles-mêmes idéologiques de "l'oubli" dans lequel l'Idéologie a longtemps sombré et de rappeler comment, en raison de sa situation épistémologique tout à la fois marginale et centrale, elle peut servir de pré/texte engageant deux types de discours post-structuralistes radicalement opposés (Foucault/Derrida).

La première partie de notre étude intitulée "Lectures critiques de l'Idéologie" se propose donc de situer le texte de Destutt de Tracy tant au niveau traditionnel de l'histoire des idées qu'à celui, plus récent, de la sémiotique dans lequel il semble retrouver une nouvelle actualité. Il conviendra ensuite, en introduction à la "Théorie idéologique du signe" élaborée par Destutt de Tracy dans ses Eléments, d'aborder les différents "mémoires" et autres textes présentés à l'Institut national jusqu'à la parution en 1801 du Projet d'Eléments d'Idéologie à l'usage des Ecoles centrales qui deviendra le premier volume des Eléments d'Idéologie (Idéologie proprement dite).

Après avoir ainsi défini le contexte théorique de cette approche de l'Idéologie tracyenne, nous chercherons à montrer comment la critique logocentrique de l'écriture élaborée dans la première section des Eléments (Idéologie

proprement dite, Grammaire et Logique) contribue à déplacer le grand projet de rénovation de la métaphysique à laquelle aspirait l'Idéologie en un système beaucoup plus restreint et pragmatique dont la deuxième section (Economie, Morale et Gouvernement) se voudra l'application pratique obligée. En effet, l'importance accordée dans les trois premières sections des Eléments à la question de l'écriture, de son origine, de ses différentes catégories, de l'artifice et du vice qui lui sont inhérents et, avant tout, de la primauté "obligée" de la parole viennent fonder une théorie idéologique du signe et placerait donc le texte de Destutt de Tracy au coeur même de cette problématique. L'Idéologie ne ferait de la sorte que reprendre la tradition logocentrique de la métaphysique à laquelle elle prétend suppléer. Selon Destutt de Tracy, c'est précisément parce que les signes (l'écriture) ne peuvent rendre "une peinture fidèle de la parole" que l'Idéologie devra désormais prendre en compte le "trop" ou le "trop peu" que les signes nous offrent.

L'échec apparent du projet idéologique dû à l'imperfection de l'écriture et par extension de l'esprit même de l'homme, incapable de se libérer de l'artifice et de l'erreur, qui paraît conclure l'Idéologie proprement dite et la Grammaire, viendra justifier dans la Logique et le "Supplément à la première Section" des Eléments

l'élaboration d'une théorie de l'in/certitude. La théorie qui devait permettre originellement, grâce à l'analyse idéologique, d'accéder à une certitude du sens réel des idées va s'avérer illusoire. L'erreur ne provient pas des sens eux-mêmes mais du processus par lequel l'esprit combine et transforme les perceptions qu'ils nous transmettent. Destutt de Tracy critiquera Condillac pour avoir montré dans l'Essai sur l'origine des connaissances que l'on peut combiner, réduire et compter les idées comme une suite d'équations: "Si calculer est raisonner, raisonner n'est pas calculer" (Logique 321).

Cette théorie de l'in/certitude présidera à la formulation d'une économie politique du signe idéologique et de cette nouvelle science sociale "idéologique" développée dans le Traité de la volonté (Economie et Morale) et le Commentaire sur "L'Esprit des lois" de Montesquieu. L'Economie ainsi redéfinie consisterait dans "l'examen circonstancié de nos actions considérées comme moyens de pourvoir à nos besoins de tous genres, depuis les plus matériels jusqu'aux plus intellectuels." La Morale serait "l'étude détaillée de nos désirs" et la Législation "le système des principes propres à mener les hommes à leur plus grand bien-être" (Logique 380-381).

Bien que l'influence de cette "économie sociale", pour reprendre l'expression de Destutt de Tracy, ait été sans doute marginale, elle participe néanmoins, comme le

rappelle la critique qu'en fera Marx, à l'élaboration de la version utilitariste du libéralisme classique.

Le modèle d'analyse proposé par J. Derrida permettrait ainsi d'aborder l'Idéologie tracyenne d'une manière moins restrictive et de dégager dans cette relecture des Eléments centrée autour du concept d'*écriture* ce qui tendait traditionnellement à l'isoler, à l'exclure par différents processus d'occultation, à en faire une curiosité, voire une "aberration" dans l'histoire de la philosophie.¹

¹Auguste Comte, Cours de philosophie positive (6 vol., Paris, 1830-42) leçon 45 (V) 776-778.

C. Lectures critiques de l'Idéologie

1. Histoire des idées

Lors d'un récent colloque organisé autour du thème des Idéologues et de la culture (post)révolutionnaire, l'italien Sergio Moravia - un de ses rares spécialistes - posait la question suivante au début de son intervention: "pourquoi ce silence, cette sorte de 'refoulement' général opéré en France aux frais des Idéologues?"¹

Parmi les différentes raisons pouvant expliquer cet état de fait, il notait une "sorte de division du travail intellectuel" opérée "tacitement" entre, d'une part, les "historiens de la littérature et des idées" et, d'autre part, les spécialistes de l'histoire de la Révolution qui "ont cru leur devoir d'approfondir d'une façon presque exclusive les problèmes politiques, économiques et sociaux de la période révolutionnaire" (Moravia 4).

Pour les premiers, on le sait, le XVIII^e siècle se termine traditionnellement soit aux environs de 1780 - Voltaire et Rousseau meurent tous deux en 78 - soit en 89,

¹Sergio Moravia, "La mauvaise étoile historique des Idéologues", Winfried Busse & Jürgen Trabant, eds., Les Idéologues: Sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française (Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 1986) 3.

date commode venant marquer symboliquement la fin des Lumières. De la même façon, la première époque du Romantisme vient inaugurer le siècle suivant avec le De la littérature (1800), le Génie du christianisme (1802), voire les Méditations (1820). Sergio Moravia remarquait, en outre, avec justesse que le Directoire n'a jamais été non plus une période très appréciée. Elle reste, écrit-il, "une époque trop souvent liquidée comme une époque de corruption sociale, de crise politique et surtout de stérilité intellectuelle" (Moravia 4).

Un tel découpage par siècle aura donc eu pour effet de marginaliser pendant longtemps de nombreux auteurs. Sade, Restif de la Bretonne, Saint-Martin, Maine de Biran, Volney et les Idéologues en sont, sans doute, les exemples les plus marquants. Cette période charnière fut, pourtant, celle de la création d'oeuvres (théâtre, poésie) issues de la fête révolutionnaire, d'importantes réformes de l'enseignement, de la création de l'Institut, de la publication de la Décade Philosophique. Elle voit aussi apparaître, à la suite de l'Encyclopédie et du Discours préliminaire, de nombreux ouvrages dont la forme même ne correspond plus aux catégories traditionnelles des genres; l'Esquisse de Condorcet, les "mémoires" présentés à l'Institut dont les Eléments d'Idéologie de Destutt de Tracy seront issus, jusqu'à la Philosophie dans le boudoir

de Sade annoncent ainsi au niveau de l'écrit de profondes mutations dans l'ordre du savoir. "On a là", écrit Michel Delon, "un ensemble d'auteurs et de genres, dévalorisés par les perspectives traditionnelles, à propos desquelles beaucoup reste à faire." Il ajoute, cependant, que cette période ne devrait pas être abordée comme "recommencement du passé" ou "préparation de l'avenir" mais bien plutôt dans sa "spécificité" et propose, pour la définir, les titres génériques de "Secondes Lumières" ou de "Tournant des Lumières" qui, d'après lui, "ont le mérite de ne [la] situer qu'en rapport avec celle qui la précède et de lui reconnaître une identité particulière".¹

L'exemple des Idéologues est à ce propos particulièrement représentatif. En effet, s'il arrive que ces derniers soient mentionnés en passant dans quelque anthologie ou histoire de la littérature et de la philosophie française, ils nous y sont simplement présentés, le plus souvent, comme les "derniers représentants des Lumières", "disciples de Condillac", figures périmées face à l'émergence d'un Romantisme triomphant. Brunetière, Lanson, Bédier, Hazard, Petit de

¹M. Delon, L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (Paris: PUF, 1988) 27-28 et du même auteur, "Savoir totalisant et forme éclatée" 13-26 dans Revue du Dix-Huitième Siècle, n° 14 (1982) "Au Tournant des Lumières: 1780-1820".

Julleville ne leur consacrent que quelques lignes; Thibaudet oublie même de mentionner Volney dans son Histoire de la Littérature française au XIX^e siècle. De récentes histoires littéraires comme celles de Béatrice Didier, Le XVIII^e siècle, III, 1778-1820, publiée en 1976 ou De l'Encyclopédie aux Méditations, de M. Delon, R. Mauzi et S. Menant en 1984, auxquelles viennent s'ajouter de nombreuses études et articles, cherchent depuis à corriger cette perspective conventionnelle et insistent chacun sur l'unité et la spécificité de cette période qui s'étend des vingt dernières années du XVIII^e siècle aux premières décennies du siècle suivant.¹

D'autres raisons peuvent expliquer ce manque d'intérêt pour la pensée des Idéologues, particulièrement en France. Georges Gusdorf rappelle, tout d'abord, dans l'ouvrage qu'il leur a consacré que leurs oeuvres entrent

¹Citons à ce propos les travaux de Jean Roussel, Jean-Jacques Rousseau en France après la Révolution (1795-1830) (Paris: A. Colin, 1972); Jacques Proust, Lectures de Diderot (Paris: A. Colin); des ouvrages beaucoup plus anciens comme: Maurice Albert, La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration (1789-1830) (Paris, 1891); André Monglond, La France révolutionnaire et impériale (Grenoble: Arthaud, puis Paris: Imprimerie nationale, 1930-1963); aussi Paul Bénichou, Le Sacre de l'écrivain (1750-1830), essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne (Paris: José Corti, 1973); Revue Dix-Huitième Siècle, n° 14 (1982) "Au Tournant des Lumières: 1780-1820"; Roland Mortier, "La Transition du 18^e au 19^e siècle" 7-12; Michel Delon, "Savoir totalisant et forme éclatée" 13-26 et n° spécial (15) 1983, Edouard Guillon, "Aspects de la conversion (1790-1800)" 151-165.

difficilement dans les catégories traditionnelles françaises de l'enseignement et de la recherche universitaire, à savoir celles des Belles-Lettres et de la Philosophie.¹ Cet "oubli" ne se limite cependant pas à ces deux seules catégories; des ouvrages comme, par exemple, Le Voyage en Egypte et en Syrie de Volney, le Cours d'Etudes historiques de Daunou, les Rapports du physique et du moral de Cabanis qui auraient dû intéresser historiens, ethnologues, anthropologues, sont pourtant, eux-aussi, restés longtemps ignorés. Le caractère terne, parfois lourd et souvent austère de leur prose, ne rappelant en rien l'élégance, l'ironie ou la virtuosité du style des "philosophes" n'en fait pas non plus un modèle de choix. Stendhal qui voit en Destutt de Tracy un de ses maîtres remarque, non sans humour, que ce dernier écrit comme "un maire de campagne".²

Au courant issu de Rousseau, les Idéologues viennent opposer l'héritage rationaliste voltairien des Lumières. L'importance accordée à la raison, à ce que Béatrice Didier appelle ce "sens de la méthode" - même s'il doit, parfois, confiner à cette sécheresse que Stendhal admire tant dans le Code Civil ou aux raisonnements abscons et "froids" d'un

¹G. Gusdorf, La Conscience révolutionnaire: Les Idéologues (Paris: Payot, 1978) 21.

²Souvenirs d'égotisme (Paris: Gallimard, 1983) 70.

Destutt de Tracy - participerait néanmoins lui aussi à l'élaboration d'un des aspects du romantisme. Elle ajoute:

Destutt de Tracy, Laromiguière, Cabanis à qui Sainte-Beuve, Balzac et Michelet doivent tant, on fait le pont entre philosophie des Lumières et romantisme. On ne dira jamais trop l'importance de ce mouvement philosophique qui est à l'origine de tout un courant de notre romantisme: le romantisme libéral de Stendhal et de B. Constant.¹

Dans son étude sur l'Idéologue Volney, Jean Gaulmier montre que cette divergence ne fait que reprendre "deux aspects, aussi traditionnels l'un que l'autre, de l'expression littéraire en France". Ainsi, "les railleries que Volney adresse à Rousseau, ses sarcasmes contre Chateaubriand, annoncent l'horreur que manifesterà Stendhal pour 'les fripons emphatiques et insolents', pour 'le ton déclamatoire' et 'le style contourné'".²

L'influence, d'autre part, de l'éclectisme au sein de l'université à partir de 1816, date à laquelle Victor Cousin commença à enseigner à la Sorbonne, contribua, elle aussi, à instaurer cette "conspiration du silence" qui

¹Le XVIII^e siècle, III, 1778-1820 (Paris: Arthaud, 1976) 107.

²Jean Gaulmier, L'Idéologue Volney (1757-1820). Contribution à l'histoire de l'Orientalisme en France (Genève: Slatkine Reprints, 1980) XIV. Stendhal note aussi dans son Journal que la lecture de Destutt de Tracy lui permet de se "dé-rousseauiser", Journal, dans Oeuvres intimes, Paris: éd. H. Martineau, 1955) 465.

frappa les Idéologues (G. Gusdorf 25). Il faut attendre Hippolyte Taine dans son étude sur Les philosophes français du XIX^e siècle pour trouver un commentaire positif sur l'Idéologie:

A notre avis cette méthode est l'un des chefs d'oeuvre de l'esprit humain.(...) Nous laissons dans la poussière des bibliothèques la Logique de Condillac, sa Grammaire, sa Langue des Calculs et tous les admirables traités d'analyse qui guidèrent Lavoisier, Bichat, Esquirol, Geoffroy de Saint-Hilaire et Cuvier. La philosophie fut alors la maîtresse des sciences; elle indiqua une nouvelle route et on la suivit (...) l'Idéologie est notre philosophie classique; elle a la même portée et les mêmes limites que notre talent littéraire; elle est la théorie dont notre littérature fut la pratique." Elle est, ajoute-t-il "la vraie méthode de l'esprit français."¹

L'absence en France d'éditions modernes des oeuvres des Idéologues ne facilite guère non plus la recherche. L'exemple à cet égard de Destutt de Tracy est, nous semble-t-il, révélateur. La réédition chez Vrin en 1970 des Eléments d'Idéologie par les soins d'H. Gouhier ne verra la parution que des deux premiers volumes.²

S'il existe de nombreuses études sur l'évolution historique du concept d'"idéologie", de son introduction par Destutt de Tracy sous le Directoire (1796) jusqu'à nos

¹H. Taine, Les philosophes français du XIX^e siècle (Paris: Hachette, 1857) 16-19. Notons que l'édition de 1868 aura pour nouveau titre, Les philosophes classiques du XIX^e siècle en France.

²Voir bibliographie des oeuvres de Destutt de Tracy.

jours, en passant par Marx, on ne trouve encore que relativement peu d'études sur les Idéologues et sur l'Idéologie proprement dite. Cet état de fait commence, cependant, à changer si l'on en juge par le nombre d'études récentes qui leur sont consacrées, particulièrement aux Etats-Unis et en Angleterre.¹

Une autre raison, cette fois-ci plus diffuse, pouvant expliquer ce "refoulement" ou cette méconnaissance presque générale de la pensée des Idéologues réside dans l'utilisation même du terme *idéologie*. Comme en témoignent les définitions qu'en offre le dictionnaire, un processus

¹ M. Ferraz, Histoire de la philosophie pendant la Révolution (1789-1804) (Paris: Perrin, 1889); l'épais ouvrage de synthèse de François Picavet est généralement considéré comme la première présentation générale sur les Idéologues et l'Idéologie, Les Idéologues, Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc. en France depuis 1789 (Paris: Alcan, 1891); Cl. Lehec et J. Cazeneuve, Oeuvres philosophiques de Cabanis (Corpus général des philosophes français, 2 vol., Paris: PUF., 1956). Jean Gaulmier cite dans son étude sur Volney un ouvrage "d'ailleurs rapide et insuffisant" et de plus "introuvable" sur Destutt de Tracy sans en donner le titre, une thèse du Dr. Labrousse sur Cabanis, des travaux d'Alfaric sur Laromiguière, de Paul Bastid sur Sieyès, une partie du Journal de Guiguéné publié par Paul Hazard.

Plus récemment, il convient d'ajouter aux travaux généraux de S. Moravia et de G. Gusdorf, les études de Emmet Kennedy, de Brian W. Head et de P.-M. Imbert sur Tracy, les ouvrages de M. S. Staumb sur Cabanis, de J. Kitchin et de Marc Régaldo sur la Décade ainsi que, dernièrement, l'étude de Cheryl B. Welch sur les Idéologues et la pensée libérale. Le nombre de thèses de doctorat rédigées aux Etats-Unis sur ce sujet dans les années '70, semble confirmer, dans ce pays au moins, un regain d'intérêt pour la pensée des Idéologues.

de banalisation et d'occultation (censure) en a lentement érodé la signification. En effet, on n'en retient aujourd'hui, le plus souvent, que l'acception péjorative d'"idées creuses", de "philosophie vague et nébuleuse" sans en questionner l'origine et/ou le bien-fondé (Petit Robert 1, 1986). L'acceptation (post)marxiste de "ensemble d'idées, de croyances, et de doctrines propres à une époque, une société ou une classe" fait partie, elle aussi, du langage courant et en arrive à signifier chez Barthes cité dans la même entrée du dictionnaire: "ces biens bourgeois que sont par exemple, la messe du dimanche, la xénophobie, le bifteck-frites et le comique du cocuage".

Bien qu'exacte, la définition même du lexème "idéologie" que nous donne le Robert: "Science qui a pour objet l'étude des idées, de leurs lois, de leur origine", est celle de Lalande, alors que la datation marquant le premier emploi connu du terme (1796) renvoie sans le nommer à Destutt de Tracy.¹

Pour ce dernier, "Idéologie" définit l'étude de l'origine et de la combinaison des idées ou, en d'autres

¹Cette citation du Robert est, elle-même, tirée du Vocabulaire technique et critique de la philosophie (1902-1923) de A. Lalande. La date de 1796 renvoie correctement à l'introduction du néologisme par Destutt de Tracy dans un mémoire présenté à l'Institut.

E. Kennedy remarque que ce fut Talleyrand qui introduisit le terme dans la presse à l'occasion d'un synopsis des deux mémoires présentés par Destutt de Tracy en juin et octobre 1796 dans la Décade philosophique, 30 nivose an V (19 janvier 1797) (Kennedy 51).

termes, "analyse des sensations" et des facultés intellectuelles. Le terme prétend se substituer à celui de "métaphysique" encore trop empreint de théologie. Loin de se douter de l'hémorragie de sens que le terme connaîtra par la suite, il justifie ainsi les raisons qui l'ont conduit à choisir ce néologisme :

Je préférerais donc de beaucoup que l'on adoptât le nom d'*idéologie*, ou science des idées. Il est très sage, car il ne suppose rien de ce qui est douteux ou inconnu; il ne rappelle à l'esprit aucune idée de cause. Son sens est très clair pour tout le monde, si l'on ne considère que celui du mot français *idée*; car chacun sait ce qu'il entend par une idée, quoique peu de gens sachent bien ce que c'est. Il est rigoureusement exact dans cette hypothèse; car *idéologie* est la traduction littérale de *science des idées*.¹

Le caractère ambigu du terme "sensualisme" introduit en France au XIX^e siècle pour désigner d'une façon polémique la doctrine de Condillac dont les Idéologues se voudront les continuateurs a, sans doute, aussi contribué à la méfiance et, plus tard, à l'oubli qui les a entourés. Sainte-Beuve remarque déjà que si "rien ne s'applique moins à Condillac" et, pourrions-nous ajouter, à l'austère Destutt de Tracy, "le mot sensualiste appelle naturellement l'idée d'un matérialisme pratique qui sacrifie aux puissances des sens...". Marc Régaldo

¹Destutt de Tracy, Mémoire sur la faculté de penser, (1796-1798), Mémoires de l'Institut National, classe des Sciences morales et politiques, vol. I, an VI (1798) 324-325. Lecture donnée en 1796.

propose, à l'instar de l'anglais, l'utilisation plus systématique du terme "sensationnisme" qui "rattache clairement cette philosophie à l'étude de la sensation".¹

Mais ce sera, en définitive, pour des raisons elles-mêmes idéologiques - terme à prendre ici dans son acception (post) marxiste - que les Idéologues se verront effacés de l'histoire de la pensée française. On ne les jugera longtemps, qu'"en vertu de présupposés politiques et religieux" répandus tout à la fois par Bonaparte (après le 18 brumaire), et par le courant "ultra" royaliste contre-révolutionnaire. G. Gusdorf remarque:

Ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire: les réactionnaires à venir reprocheront aux Idéologues d'avoir été trop loin; les révolutionnaires à venir leur feront grief d'une insurmontable mentalité bourgeoise, qui les empêcha d'aller assez loin (22).

Chateaubriand, dont le Génie du Christianisme en 1802 prétend être une réponse à l'Idéologie, note trois ans plus tard:

On abandonne peu à peu les systèmes qui nous ont fait tant de mal; on ose examiner et combattre les jugements incroyables prononcés par la littérature du XVIIIème siècle. La Philosophie jadis trop féconde semble à présent menacée de stérilité, tandis que la Religion fait éclore

¹Sainte-Beuve, Lundis, t. XI, pensée CXVI et Marc Régaldo, "Matériaux pour une bibliographie de l'Idéologie et des Idéologues", dans "Positions des problèmes et questions de méthode", Répertoire analytique de littérature française, t.I, 1970, 35.

chaque jour de nouveaux talents et voit se multiplier ses disciples.¹

Bonald, quant à lui, ne verra dans l'Idéologie qu'"une étude stérile de la pensée sur elle-même n'ayant jamais rien produit."²

Déçus par Bonaparte lorsque celui-ci transforma le Consulat en dictature, trahissant ainsi tous les idéaux pour lesquels ils avaient lutté pendant la Révolution et dans les assemblées législatives, les Idéologues vont représenter l'opposition libérale et l'esprit républicain qui se poursuit sous l'Empire, la Restauration, la Monarchie de Juillet. Ils constituent un ensemble hétérogène couvrant un ensemble très varié de spécialités: littérature, économie, philosophie, médecine, science politique, géographie, éthique, histoire, pédagogie, anthropologie. Ils ne forment pas, à proprement parler, une "école" ou un parti, mais un groupe constitué de personnes d'horizons divers se retrouvant régulièrement dans le salon

¹Chateaubriand, Mélanges littéraires (Paris: éd. Furne, 1872, vol. IX) 437. Aussi: "Nos derniers idéologues sont tombés dans une grande erreur, en séparant l'histoire de l'esprit humain de l'histoire des choses divines, en soutenant que la dernière ne mène à rien de positif, et qu'il n'y a que la première qui soit d'un usage immédiat. Où est donc la nécessité de connaître les opérations de la pensée de l'homme, si ce n'est pour les rapporter à Dieu?" Génie du christianisme, Nouvelle édition (4 v., Paris 1803) III, liv.1, 77.

² Grand dictionnaire universel du 19^e siècle, 1866.

de Mme Helvétius à Auteuil. Plusieurs d'entre eux sont unis par des liens familiaux; ainsi Charlotte de Grouchy, femme de Cabanis, est la soeur de Mme de Condorcet; Cabanis est le fils d'adoption de Mme d'Helvetius. On y côtoie entre autres, à partir de 1772, l'abbé de Condillac, d'Alembert, d'Holbach, Diderot, Chamfort, mais aussi Franklin et Jefferson. Ils partagent un même intérêt pour les idées philosophiques de Condillac, oeuvrent pour la réforme de l'éducation et la création des écoles centrales (supprimées dès 1802) et poursuivent l'héritage intellectuel et politique de Condorcet. Des publications comme La Décade philosophique et Le Conservateur leur permettront de disséminer leurs idées.¹ Ce groupe, pourtant, se défendra toujours d'avoir un chef de file et ne prétendra souscrire à aucune orthodoxie. Critiquant l'attitude des Allemands à l'égard de Kant, Destutt de Tracy écrit:

En Allemagne on est kantiste comme on est chrétien, mahométan, brahmaniste, comme on était platonicien, stoïcien, scotiste, thomiste ou cartésien. En France, il n'y a aucun chef de secte, on ne suit la bannière de personne, chacun à ses opinions personnelles et, s'il y a accord sur plusieurs points, c'est sans qu'on en forme le projet. Quand les Allemands disent que nous sommes disciples de Condillac, comme ils sont kantistes ou leibnitziens, ils oublient que Condillac n'a ni dogmatisme, ni créé un système, ni résolu aucune des questions de psychologie, de

¹J. Kitchin, Un Journal "Philosophique" La Décade (1794-1807) (Paris: Minard, 1965).

cosmologie et de théologie dont les Allemands composent la métaphysique...¹

Bonaparte ne pardonnera pas à ces intellectuels libéraux, à ces membres de l'Institut, et en particulier à ceux de la seconde classe de Morale et de Sciences politiques, de venir questionner après le Coup d'Etat de brumaire ses réformes et son autoritarisme. Il la supprimera en 1803 et la plupart de ses membres seront eux-mêmes "déportés", pour reprendre le mot de Talleyrand, dans d'autres classes.² Lui-même, élu à la première classe de l'Institut (science physique et mathématiques) en 1797, cherchera pourtant, avant ce revirement radical, à gagner leur confiance en nommant plusieurs d'entre eux sénateurs, (ce qui sera le cas de Destutt de Tracy en 1799), et en invitant de nombreux spécialistes à participer à la campagne d'Egypte (1798). Signe, sans doute, de la méfiance que Bonaparte commençait à susciter, Destutt de Tracy refusa de l'accompagner en tant que maréchal de camp. Cette confiance disparaîtra complètement lorsque Bonaparte, que

¹Destutt de Tracy, "De la métaphysique de Kant", 547-49; cité dans François Picavet, Les Idéologues... 348.

²Cité dans Maxime Leroy, Histoire des idées sociales en France (Paris: Gallimard, 1950) 156. Les membres de l'ancienne classe des sciences morales et politiques se verront assignés à celles de Langue et littérature françaises et d'Histoire et littérature anciennes.

les Idéologues avaient salué comme un nouveau Washington, se fera nommer Consul à vie.

Sans entrer ici dans une analyse formelle de l'origine du mot "idéologue", notons qu'il est généralement admis que ce fut Bonaparte qui, le premier, conféra à ce terme son acception péjorative. Il tonnait à déjà son retour de Marengo (1800) contre ces "phraseurs", ces "Idéologues" et plus tard en 1812, il déclarait:

C'est à l'Idéologie, à cette ténébreuse métaphysique qui, en recherchant avec subtilité les causes premières, veut sur ces bases fonder la législation des peuples, au lieu d'appropriier les lois à la connaissance du coeur humain et aux leçons d'histoire, c'est à l'Idéologie qu'il faut attribuer tous les maux qui éprouvent notre belle France...¹

Ceux que Napoléon-Bonaparte cherchait ainsi à ridiculiser préféraient se désigner entre eux par le terme "idéologistes". Ainsi Charles Van Hulthem écrivant à Maine de Biran en 1799:

¹Citations de Napoléon-Bonaparte (Jean Gaulmier XII). Voir aussi l'article très détaillé de Brian W. Head dans "The Origin of 'idéologue' and 'idéologie'", Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, vol. 183, (1980), 257-264.

Le texte de la conversation entre le Premier consul et son frère Lucien reproduit dans les Mémoires de ce dernier est aussi assez révélateur des sentiments de Bonaparte envers les Idéologues: "Eh bien vous avez raison, aussi les métaphysiciens sont mes bêtes noires. J'ai rangé tout ce monde-là sous la dénomination d'idéologues, qui, d'ailleurs, est celle qui leur convient spécialement et littéralement, *chercheurs d'idées* (idées creuses, en général) (...) Le mot a fait fortune, je crois, parce qu'il venait de moi (...) Mon aversion va jusqu'à l'horreur pour cette race d'idéologues."

Je vous enverrai demain, mon cher idéologue, le discours d'un autre idéologue, qui, avec la même méthode, ayant les mêmes faits sous les yeux que vous, parvient à un autre résultat que vous.

Ou encore Destutt de Tracy dans un des mémoires présentés à l'Institut: "On ne sera jamais idéologue sans être auparavant physiologiste, et par conséquent physicien et chimiste."¹

Le processus d'occultation dont les Idéologues commencent à faire l'objet dès le Consulat va se poursuivre tout au long du XIX^e siècle. A quelques exceptions près, les références disséminées dans les notices, histoires ou dictionnaires de la philosophie, conservent le plus souvent un ton polémique et partial.

Bien qu'il ne soit pas aussi virulent que certains éclectiques spiritualistes, Victor Cousin reproche à l'Idéologie son dogmatisme et son esprit totalitaire. Elle n'est, d'après lui, qu'un des derniers exemples de l'esprit des Lumières, n'ayant désormais que peu à offrir.² J.-P.

¹Lettre de Charles Van Hulthem à Maine de Biran, 10 pluviôse an VII dans Oeuvres de Maine de Biran, vol. VI, Correspondance philosophique (Paris: Alcan, éd. Tisserand, 1930) 100. Destutt de Tracy, De la métaphysique de Kant, 1802, Mémoires de l'Institut, vol. IV, 604. Brian W. Head remarque, cependant, qu'occasionnellement ils emploient le terme "idéologues" mais pas du tout dans son acception péjorative. Destutt de Tracy ne l'utilisera jamais dans ses écrits.

² Victor Cousin, Philosophie sensualiste au 18^e siècle (Paris: Librairie Nouvelle, 1856). Voir aussi, Cours de l'histoire de la philosophie (1828), 2^e éd. 2 v., (Paris,

Damiron dans son Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle et dans les articles qu'il écrit pour la Gazette de France, organe du parti ultraroyaliste, offre une critique très négative de l'Idéologie. Il lui reproche, en particulier, son rejet de la religion et voit en elle un système cherchant à renverser l'alliance de l'Eglise et de l'Etat, à "falsifier les consciences", à offrir "une sorte de géométrie de l'incroyance". Il résume ainsi le corps de doctrine de Destutt de Tracy:

Avec quelque art que l'on ménage les conséquences d'un tel système, quelque bon sens que l'on apporte à l'appliquer convenablement, quelle que soit même la pureté des vues de ceux qui le proposent, toujours trahit-il de quelque façon le vice et le faux de son principe (...) il est étroit, petit, et ne peut donner qu'une sagesse du second ordre et une morale du bas étage.¹

1839) I, IX-X et nouvelle éd., 2 v., (Paris, 1841) II, 35-36. L'Idéologie est encore souvent présentée aujourd'hui comme une des dernières manifestations d'un sensationnisme périmé. Voir à ce sujet l'article de Colin Smith, "Destutt de Tracy and the Bankruptcy of sensationalism", in Balzac and the Nineteenth Century (Leicester: Leicester University Press, 1972) 195-207.

¹M. Ph. Damiron, Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle (1^{re} éd. Paris, 1828 et Bruxelles: Librairie Polymathique, 1929) 89. Gazette de France, "De nos sages modernes, M. Destutt de Tracy", 8 août 1829, 3-4. On retrouve cette même critique dans A. Franck, éd., Dictionnaire des sciences philosophiques (Paris: 1844-52) articles sur "Destutt de Tracy" et "Idéologie". Voir aussi, Emmet Kennedy, "'Ideology' from Destutt de Tracy to Marx", Journal of the History of Ideas, vol. XL, n° 3, July-Sept., 1979, 353-368.

Cette dénonciation du caractère à la fois réductionniste et matérialiste du néo-sensationnisme de l'Idéologie qui vint marquer les débuts de la réaction spiritualiste sera reprise, plus tard, dans l'analyse critique qu'en offre Charles de Rémusat en 1842.¹

La présentation sur la vie et l'oeuvre de Destutt de Tracy lue la même année à l'Académie des Sciences morales et politiques par F.-A.-M. Mignet, un de ses secrétaires perpétuels, marque un tournant dans la critique de l'Idéologie. Le ton change. Il s'agit moins désormais de la dénoncer que d'en faire la doctrine d'une époque désormais révolue. Le spiritualisme des "doctrinaires" (Royer-Collard), l'influence de Kant et de Reid ont conduit à la prédominance de l'éclectisme cousinien qui selon Mignet doit "être en quelque sorte la charte de la philosophie et devenir le droit international de la pensée humaine". Le portrait qu'il brosse de Destutt de Tracy dans cette "Notice historique" resta longtemps une des seules références biographiques et contribua à forger l'image d'Epinal souvent reprise du "têtu de Tracy", du "vieillard vêtu de noir, constamment en bas de soie, le visage surmonté d'un vaste abat-jour vert...qui s'engagea

¹Charles de Rémusat, Essais de philosophie (Paris, 1842) vol. 1, 478-544.

avec une curiosité patriotique et périlleuse au milieu des barricades de 1830".¹

Il faut attendre la fin du XIX^e siècle (1891) pour trouver la première étude d'ensemble sur les Idéologues. La redécouverte de ses penseurs libéraux sous la Troisième République - la "république des professeurs" - n'est pas, en effet, fortuite. Comme l'a montré Georges Gusdorf, un grand nombre des idées déjà développées au début du siècle se retrouveront dans l'esprit du mouvement radical et dans les réformes de l'instruction publique (Gusdorf 27). L'ouvrage de François Picavet qui date de cette époque resta longtemps le seul livre de synthèse sur le sujet.² Son principal mérite fut de retourner aux textes des

¹F.-A.-M. Mignet, "Notice historique sur la vie et les travaux de M. Le Comte Destutt de Tracy", dans Portraits et Notices historiques et littéraires (Paris: Didier, 1852) 355. Il convient de citer également le texte de Mme Sarah Newton Destutt de Tracy (épouse de Victor, fils de Destutt de Tracy), "Notice sur M. Destutt de Tracy", publié tout d'abord en 1847 puis dans Essais divers, Lettres et Pensées de Madame de Tracy, (Paris, 1852-55) vol. 1, 305-404. Sainte-Beuve en citera des passages.

²Trois autres études sont publiées à la même époque: J. Simon, Une Académie sous le Directoire (Paris: Calmann Levy, 1885); A. Guillois, Le Salon de Mme Helvétius: Cabanis et les Idéologues, (Paris: Calmann Levy, 1894) ainsi que Jean Cruet, La Philosophie morale et sociale de Destutt de Tracy (1754-1836), (Tours, 1909).

Parmi les études plus générales, nous pouvons aussi mentionner: P. Janet, Philosophie de la Révolution française (Paris, 1875); M. Ferraz, Histoire de la philosophie pendant la Révolution française (1789-1804) (Paris, 1889); E. Joyau, La philosophie en France pendant la Révolution (1789-1795) (Paris, 1893); M. Albert, La littérature française pendant la Révolution, l'Empire et la Restauration (1789-1830) (Paris, 1891).

Idéologues, à ceux de Destutt de Tracy en particulier qu'il cite, paraphrase ou résume longuement. L'objet de son travail est double: il s'agit d'une part, nous dit-il, de dégager la spécificité du discours de ces penseurs qui pour des raisons politico-idéologiques a été négligée et, d'autre part, d'insister sur l'influence néanmoins importante qu'ils ont exercée à titres divers au XIX^e siècle. Après avoir rappelé la virulence des attaques de Chateaubriand et de Napoléon envers les Idéologues, il énonce ainsi les différentes raisons qui l'ont amené à s'intéresser à ce sujet:

Dans le domaine spéculatif, je voyais sans cesse revenir leurs noms. Lavoisier ne me semble avoir fait une révolution en chimie, que parce qu'il a appliqué la méthode décrite par Condillac. Les travaux de Pinel sur la Nosologie ou sur l'Aliénation mentale ont la même origine. Darwin et Haeckel renvoient à Lamarck comme à un ancêtre. Spencer s'est appuyé, en lui donnant une force nouvelle, sur l'hypothèse de Laplace (...) S'agit-il de la philosophie positive? Les sources en sont dans l'Encyclopédie, mais aussi dans les idées développées par les successeurs des Encyclopédistes et devenues vivantes, pour ainsi dire, à l'Institut et à l'Ecole polytechnique (Picavet VII).

Sergio Moravia remarque avec justesse que le travail de Picavet sur les Idéologues contribua pourtant aussi, paradoxalement, à les faire oublier:

... en 1891 [il] nous livra un ouvrage sur les Idéologues qui n'était pas vraiment un livre, mais plutôt une espèce d'encyclopédie bien lourde et assez désordonnée: une sorte de mer d'érudition où - il faut le reconnaître - les

Idéologues et leurs idées importantes (et il y en avait, il y en a...) coulèrent misérablement à pic.¹

Cet oubli va, en effet, persister comme en témoignent le nombre d'études restreint qui par la suite vont être consacrées en France soit à l'Idéologie soit à Destutt de Tracy.²

C'est à l'étranger et, en particulier, à partir des années vingt, aux Etats-Unis que ce sujet va susciter un regain d'intérêt. La publication par Gilbert Chinard de nombreux documents tels que la correspondance jusque-là inédite de Jefferson avec les Idéologues, ainsi que sa découverte en Italie d'un manuscrit de Destutt de Tracy que l'on croyait jusqu'alors perdu ou inexistant ont permis de mettre l'accent sur l'importance de l'influence de l'Idéologie à l'étranger.³ A la même époque, George Boas

¹Sergio Moravia, "La mauvaise étoile historique des Idéologues" 3-4. On trouvera une analyse critique plus détaillée de l'ouvrage de Picavet dans: Sergio Moravia, Il tramonto dell'illuminismo, Filosofia e politica nella società francese (1770-1810) (Bari: Laterza, 1968) 31-34.

²On trouve aussi au début du siècle les études suivantes: Vera Stepanowa, Destutt de Tracy: eine Historisch-Psychologische Untersuchung (Zurich: Zurcher and Furrer, 1908). E. Allix, "Destutt de Tracy, économiste", Revue d'économie politique n° 26 (1912) 424-451. Raymond Lenoir, "Psychologie et logique de Destutt de Tracy", Revue philosophique de la France et de l'étranger, vol. 84 (1817) 527-556.

³Gilbert Chinard, Jefferson et les Idéologues, d'après sa correspondance inédite avec Destutt de Tracy, Cabanis, J. B. Say et Auguste Comte (Baltimore: The Johns Hopkins Studies in Romance Literatures and languages, extra vol. 1,

lui accorde une place centrale dans son ouvrage sur l'évolution de la pensée philosophique en France de la fin de la Révolution au milieu du XIX^e siècle. Un peu plus tard, l'étude de Charles H. Van Duzer sur les théories politiques et pédagogiques sous la Révolution et celle d'Emile Cailliet sur La Tradition littéraire des Idéologues, ont contribué, elles aussi, à ce renouveau des études sur l'Idéologie.¹

correspondance est consacrée à celle que Jefferson échangea avec Destutt de Tracy, en particulier au sujet de la traduction et de la publication du Commentaire de Montesquieu et du Traité de la volonté aux Etats-Unis. Volney et l'Amérique (Baltimore: Johns Hopkins Press, 1923). On trouvera aussi de nombreuses informations sur Destutt de Tracy, l'Idéologie et les Physiocrates dans The Correspondence of Jefferson and Du Pont de Nemours (Baltimore: Johns Hopkins Press, 1931 et Reprint ed., New York: Arno Press Inc., 1979). Destutt de Tracy, De l'amour, éd. G. Chinard (Paris: Belles Lettres, 1926). Voir aussi Jefferson et les Idéologues, ch. IV intitulé "Les dernières années (1819-1826). La 'morale' et le chapitre 'de l'amour'...", 189-225.

Sur l'influence de l'Idéologie à l'étranger, on pourra aussi se reporter à l'ouvrage de l'historien Emmet Kennedy, Destutt de Tracy and the Origins of 'Ideology' et plus particulièrement au chapitre intitulé: "The 'Revolution Recommenes' as 'Ideology' Goes Abroad", 208-250.

¹George Boas, French Philosophies of the Romantic Period (Baltimore: The Johns Hopkins Press, 1925). Voir chapitre "The Fortunes of Ideology" 23-69; Charles Hunter Van Duzer, "The Contribution of the Idéologues to French Revolutionary Thought." (Johns Hopkins University, Studies in Historical and Political Sciences, series 53, no 4, 1935); Emile Cailliet, La Tradition littéraire des Idéologues (Philadelphia: The American Philosophical Society, 1943). Voir aussi, en particulier, l'introduction par G. Chinard, "A Neglected Province of Literary History" 1-26.

Les approches critiques de l'Idéologie se divisent désormais en deux catégories distinctes. La première s'inscrit dans la perspective plus traditionnelle de l'histoire des idées, de la philosophie et des sciences sociales. Elle tend généralement à souligner à la suite de Picavet l'influence (in)directe de l'Idéologie et en propose le plus souvent une analyse positive. Ces études proviennent aussi pour la plupart de l'étranger, confirmant ainsi le traditionnel "silence" ou "refoulement" dont les Idéologues continuent à faire l'objet en France. A titre d'exemples, les travaux de l'Italien Sergio Moravia qui demeure un des rares spécialistes sur ce sujet n'ont toujours pas été traduits en français, pas plus que la seule étude contemporaine vraiment compréhensive sur la vie, l'oeuvre et l'influence de Destutt de Tracy de l'historien américain Emmet Kennedy (A Philosopher in the Age of Revolution: Destutt de Tracy and the Origins of "Ideology").¹ Les travaux de Brian W. Head en Angleterre sur la pensée politique et philosophique de Destutt de

¹Moravia, Sergio, Il tramonto dell'illuminismo. Filosofia e politica nella società francese 1770-1810 (Bari: Laterza, 1968), Il pensiero degli ideologues. Scienza e filosofia in Francia (1780-1815) (Firenze: La Nuova Italia, 1974). La Scienza dell'uomo nel Settecento (Bari: Laterza, 1970).

Tracy n'ont pas véritablement d'équivalents en France.¹
 Enfin, l'épais ouvrage de Georges Gusdorf intitulé: La Conscience révolutionnaire: Les Idéologues, ainsi que le systématique travail de recensement de textes sur l'Idéologie entrepris par Marc Régaldo sont venus remplir le vide bibliographique qui caractérise la recherche dans ce pays.²

¹Brian W. Head, Politics and Philosophy in the Thought of Destutt de Tracy (1754-1836) (New York & London: Garland publishing, Inc., 1987). Publié d'abord comme thèse de doctorat sous le titre, Ideology and Social Science: Destutt de Tracy and French Liberalism (Martinus Nijhoff Publishers, 1985). L'étude de P.-M. Imbert sur Destutt de Tracy critique de Montesquieu ou de la liberté en matière politique (Paris: A.G. Nizet, 1974) sur laquelle nous reviendrons dans la troisième partie de notre propre travail est la seule étude qui se rapprocherait le plus des analyses de Brian W. Head.

²Marc Régaldo, "Matériaux pour une bibliographie de l'Idéologie et des Idéologues", Répertoire analytique de littérature française, vol. I (1970).

2. Sémiotique: Ecriture et Idéologie

Bien que l'Idéologie reste encore en France une province souvent négligée de l'histoire des idées, elle semble susciter depuis quelques années un regain d'intérêt au niveau de la recherche sémiotico-linguistique sur l'histoire du signe et des sciences du langage. La parution en 1982 d'un numéro spécial de la revue Histoire-Epistémologie-Linguistique sur "Les Idéologues et les sciences du langage" et la publication en 1986 d'un recueil de communications présentées lors d'une conférence sur le même thème en sont deux exemples récents.¹

Cependant c'est à Michel Foucault, en particulier dans Les Mots et les choses (1966), que l'on doit cette redécouverte tardive de l'Idéologie. Si elle ne semble occuper qu'une place marginale dans son "archéologie des sciences humaines", la situation épistémologique qu'il lui assigne et l'analyse du signe idéologique qu'il y présente ont servi depuis de référence obligée à la plupart des études qui sont en France consacrées à ce sujet. Ces

¹ S. Auroux, Cl. Désirat, T. Hordé, eds., Histoire - Epistémologie - Linguistique, n° 4 "Les Idéologues et les sciences du langage" (Lille: Presses universitaires de Lille, 1982).

dernières, pourtant, se fondent souvent sur une lecture réductionniste des thèses de Foucault et, dans le cadre de Destutt de Tracy, d'un corpus tronqué ne privilégiant qu'une partie des Eléments d'Idéologie, à savoir: l'Idéologie proprement dite et la Grammaire, négligeant ainsi l'économie de ce qui aurait dû éventuellement constituer l'ensemble du projet idéologique.

L'Idéologie tracyenne occupe chez Foucault une place spécifique dans l'histoire de la représentation. Elle vient annoncer la fin de la pensée classique qui, des environs de 1660 aux premières années du XIX^e siècle, ordonne le champ entier du savoir selon une même science générale de l'ordre. Cette "mathesis" reposant sur une théorie duelle ou binaire du signe fonde les trois disciplines "classiques" de la grammaire générale, de l'histoire naturelle et de l'analyse des richesses. La Logique de Port-Royal décrit ainsi cette double relation: "le signe enferme deux idées, l'une de la chose qui représente, l'autre de la chose représentée; et sa nature consiste à exciter la première par la seconde." Ou encore dans cette autre définition citée par Foucault: "Quand on ne regarde un certain objet que comme en représentant un autre, l'idée qu'on en a est une idée de signe, et ce premier objet s'appelle signe"(78).

La double représentation est précisément ce qui définit le signe classique. Foucault exprime cela d'une façon particulièrement laconique lorsqu'il écrit: "A partir de l'âge classique, le signe c'est la *représentativité* de la représentation en tant qu'elle est *représentable*." (79) S'ils étaient dans l'ordre pré-classique de la similitude et de la ressemblance "moyens de connaître et clefs pour un savoir", les signes deviennent désormais "coextensifs à la représentation, c'est dire à la pensée tout entière". Il poursuit:

L'analyse de la représentation et la théorie des signes se pénètrent absolument l'une l'autre: et le jour où l'Idéologie, à la fin du XVIII^e siècle, s'interrogera sur le primat qu'il faut donner à l'idée ou au signe, le jour où Destutt reprochera à Gerando d'avoir fait une théorie des signes avant d'avoir défini l'idée, c'est que déjà leur immédiate appartenance commencera à se brouiller et que l'idée et le signe cesseront d'être parfaitement transparents l'un à l'autre (79).

Cette définition aura deux autres conséquences importantes. La première tient au processus même de signification car théorie des signes et analyse du sens seront confondues: "le sens ne pourra être plus que la totalité des signes déployée dans leur enchaînement; il se donnera dans le tableau complet des signes (...) Le tableau des signes sera l'image des choses" (80). Foucault ajoute:

C'est pourquoi l'analyse du langage, de Lancelot à Destutt de Tracy, se fait à partir d'une théorie abstraite des signes verbaux et dans la forme d'une grammaire générale: mais elle prend

toujours pour fil directeur le sens des mots: c'est pourquoi aussi l'histoire naturelle se présente comme analyse des caractères des êtres vivants, mais que, même artificielles, les taxinomies ont toujours le projet de rejoindre l'ordre naturel ou de le dissocier le moins possible: c'est pourquoi l'analyse des richesses se fait à partir de la monnaie et de l'échange, mais que la valeur est toujours fondée sur le besoin. A l'âge classique, la science pure des signes vaut comme le discours immédiat du signifié (80-81).

Enfin, la dernière conséquence dépasse les délimitations épistémologiques propres à "l'âge classique" puisque cette théorie binaire du signe (Sé/Sa - liaison du concept et d'une image), elle-même liée à une théorie générale de la représentation, se retrouvera encore dans le projet saussurien d'une sémiologie générale.

Le concept même d'épistémé, ainsi que la problématique du passage de l'épistémé classique à l'âge suivant - celui de "la modernité" - donneront lieu à de nombreuses lectures critiques, interprétations, simplifications, voire distorsions du texte de Foucault. La critique marxiste et, en particulier, celle (néo-althussérienne) de Dominique Lecourt figurent parmi les plus extrêmes.¹ D'une manière générale, Foucault s'est vu reprocher le flou dont il semble entourer les changements épistémologiques, le manque

¹Dominique Lecourt, Pour une critique de l'épistémologie (Bachelard, Canguilhem, Foucault) (Paris: Maspéro, 1972).

de délimitations claires entre les strates "archéologiques" des sciences humaines. Ce passage à peine perceptible , "cet événement un peu énigmatique" (251) sera tour à tour décrit en termes échappant aux catégorisations abruptes: "déplacement", "effacement", "discontinuité énigmatique", "prochain dénouement", "décrochage", "mutation". La transformation des fondations archéologiques sur lesquelles repose l'épistémé classique s'opère, en effet, imperceptiblement en deux étapes. Foucault montre dans son analyse de la notion de travail chez Adam Smith, de structure organique (vie) chez Jussieu, Lamarck et Vieq d'Azyr, ou enfin d'inflection (langage) comment ce "décalage infime mais absolument essentiel" va conduire éventuellement à trois nouveaux types de savoirs: économie politique, biologie et philologie.

L'ensemble du phénomène se situe entre des dates aisément assignables (...) 1775-1825; mais on peut reconnaître, en chacun des domaines étudiés, deux phases successives qui s'articulent l'une sur l'autre à peu près autour des années 1795-1800. Dans la première de ces phases, le mode d'être fondamental des positivités ne change pas; les richesses des hommes, les espèces de la nature, les mots dont les langues sont peuplées demeurent encore ce qu'ils étaient à l'âge classique: des représentations redoublées (...) C'est dans la seconde phase seulement que les mots, les classes et les richesses acquerront un mode d'être qui n'est plus compatible avec celui de la représentation (233).

Foucault ajoute plus loin: "la représentation a perdu le pouvoir de fonder, à partir d'elle-même, dans son

déploiement propre et par le jeu qui la redouble sur soi, les liens qui peuvent unir ses divers éléments" (251).

C'est, sans doute, parce qu'il s'inscrit au coeur même de cette problématique que le discours de l'Idéologie et des Idéologues va revêtir ce caractère à la fois incertain et ambigu. S'il questionne "le rapport des représentations entre elles" et peut paraître en cela "moderne", il ne viendra pas mettre en question, à l'instar de la critique kantienne, les "limites de droit" de ce système (255).

Comme Don Quichotte, figure métaphorique ou emblématique de la profonde mutation qui a lieu entre la Renaissance et le classicisme, Justine et Juliette, viennent, elles, annoncer la fin de l'épistémé classique ("Le désir et la représentation"), (221-224). Ce que Sade annonce au niveau de la fiction, l'Idéologie tracyenne le reprend au niveau du discours théorique. Elle offre, nous rappelle Foucault, la dernière analyse de cet ordre classique, de l'ordonnance du tableau de la représentation, en partant de la plus élémentaire sensation à l'idée la plus abstraite:

l'Idéologie est la dernière des philosophies classiques - un peu comme Juliette est le dernier des récits classiques. Les scènes et les raisonnements de Sade reprennent toute la neuve violence du désir dans le déploiement d'une représentation transparente et sans défaut; les analyses de l'Idéologie reprennent dans le récit

d'une naissance toutes formes et jusqu'aux plus complexes de la représentation (255).

Cette rencontre inattendue entre le "divin" marquis et l'austère conte de Tracy ne devrait pas surprendre. En fait, ils ont en commun plus qu'il n'en paraît: tous deux nobles et républicains modérés, ils partagent la même méfiance envers la religion et le despotisme; jetés en prison sous la Terreur où ils attendent la guillotine, ils sont sauvés *in extremis* par la chute de Robespierre; ils ont tous deux, enfin, ressenti les effets de la dictature napoléonnienne.

Foucault reviendra plus tard sur ce statut particulier de la pensée des Idéologues dans Surveiller et punir et Histoire de la sexualité (I): La Volonté de savoir. Elle va, écrit-il, contribuer à définir, à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, "un bio-pouvoir" qui se manifestera tant au niveau de la discipline (armée, éducation, société) qu'à celui de ce qu'il appelle "les régulations de population" ou "pratiques politiques". Il poursuit:

La philosophie des "Idéologues" comme théorie de l'idée, du signe, de la genèse individuelle des sensations mais aussi de la composition sociale des intérêts, l'Idéologie comme doctrine de l'apprentissage mais aussi du contrat de la formation réglée du corps social constitue sans doute le discours abstrait dans lequel on a

cherché à coordonné ces deux techniques de pouvoir pour en faire la théorie générale.¹

Foucault montrera dans les dernières pages de La Volonté de savoir comment cette "technologie de pouvoir" que l'on voit ici se dessiner sous forme de discours théorique s'avérera indispensable au développement du capitalisme (184 passim). L'Idéologie semblerait ainsi remplir deux fonctions. Elle aurait, d'une part, une valeur d'exemple dans la mesure où "elle parcourt le domaine des représentations" défini par l'épistémé classique dont elle annonce la fin. Mais ce faisant, elle témoignerait aussi du déséquilibre profond et du renversement qui s'opèrent dans les différents ordres du savoir. Bien que ce "pouvoir idéologique" cherchant à réguler le corps social reste alors du domaine du discours spéculatif, il sera néanmoins repris au XIX^e siècle tant au niveau de l'analyse critique (V. Cousin, A. Comte, K. Marx,

¹La volonté de savoir, (Paris: Gallimard, 1976) 184-185. Dans Surveiller et punir: "[le discours déjà constitué des Idéologues] donnait en effet, par la théorie des intérêts, des représentations et des signes, par les séries et les genèses qu'il reconstituait, une sorte de recette générale pour l'exercice du pouvoir sur les hommes: "l'esprit" comme surface d'inscription pour le pouvoir, avec la sémiologie pour instrument; la soumission des corps par le contrôle des idées; l'analyse des représentations, comme principe dans une politique des corps bien plus efficace que l'anatomie rituelle des supplices. La pensée des idéologues n'a pas été seulement une théorie de l'individu et de la société; elle s'est développée comme une technologie de pouvoirs subtils, efficaces et économiques, en opposition aux dépenses somptuaires du pouvoir des souverains" (105).

par exemple) qu'à celui plus concret des institutions et des théories économiques libérales.

Parmi les quelques études critiques de l'Idéologie tracyenne fondées sur les travaux de Michel Foucault, il convient de citer ici l'analyse structurale des Eléments d'Idéologie que propose François Rastier (1972). Son approche du texte de Destutt de Tracy s'inscrit dans le cadre d'une relecture des théories classiques du langage dans leurs rapports à la pensée linguistique contemporaine. Il se propose de montrer qu'en raison de la "coupure épistémologique" venant marquer la fin de la Grammaire générale, on ne peut établir d'analogie entre la science classique du langage et la linguistique moderne, et qu'il serait donc erroné de considérer les "grammairiens philosophes" comme des "précurseurs" (Rastier 1). Il remarque à ce propos dans la conclusion de son analyse des Eléments d'Idéologie de Tracy:

Le texte de l'Idéologie peut paraître moderne à un lecteur moderne, par les remarques sur la combinatoire des qualités qui distinguent les sons de la parole, sur les transformations des phrases représentant des idées identiques, etc. Mais prétendre que la pratique descriptive de Tracy (ou d'un autre théoricien de la grammaire générale) est en avance sur sa théorie, en faire un 'précurseur', c'est là un exercice sans fondement ni intérêt scientifiques. En négligeant d'étudier le système qui a produit ces 'remarques intéressantes', on peut avoir l'illusion que MM de Port-Royal ou Tracy sont en avance. Mais cette avance est due à un retard: la permanence, ou la rémanence dans la linguistique contemporaine des présupposés

idéologiques (au sens moderne du mot) de l'âge classique (Rastier 164-165).

Cette critique s'applique spécialement à N. Chomsky qui, d'après F. Rastier, croit pouvoir établir à partir de sa lecture de Descartes et d'Humboldt une certaine continuité dans l'histoire de la linguistique.¹

F. Rastier s'attache à montrer à la suite de Foucault que le texte de Destutt de Tracy marque l'aboutissement de la grammaire générale et raisonnée; il conclut de plus à l'échec non seulement de l'épistémé classique mais aussi de

¹Noam Chomsky, Cartesian Linguistics (New York: Harper & Row, 1966); "De quelques constantes de la théorie linguistique", Diogène n° 51, (Paris: Gallimard, 1965.); Le Langage et la pensée (Paris: Payot, 1970). Notons ici que F. Rastier semble préjuger des intentions de Chomsky. Ce dernier, en effet, remarque prudemment: "A careful study of the parallels between Cartesian linguistics and certain contemporary developments can be rewarding in many ways [but] I will limit myself here to something less ambitious, namely, a preliminary and fragmentary sketch of some of the leading ideas of Cartesian linguistics *with no explicit analysis of its relation to current work that seeks to clarify and develop these ideas*" (Cartesian Linguistics 1-2). Nous soulignons.

J. Derrida reviendra à propos de Rousseau sur la question des "constantes de la théorie linguistiques" développée par N. Chomsky. Ne renverrait-elle pas, écrit-il, à "un système déterminé et fini de possibilités conceptuelles, à un langage commun, à une réserve d'oppositions de signes (signifiants/concepts) qui n'est d'autre, d'abord, que le fonds le plus ancien de la métaphysique?" Il ajoute: "Celle-ci s'articule en ses diverses époques selon des schémas d'implication dont la structure et la logique ne se laissent pas maîtriser aussi facilement qu'on le croit parfois: d'où les illusions de rupture, les mirages du nouveau, la confusion ou l'écrasement des couches, l'artifice des prélèvements et des découpages, le leurre archéologique." Marges de la philosophie (Paris: Ed. de Minuit, 1972) 169.

l'Idéologie elle même. La raison de cet échec provient, nous dit-il, du concept même d'*écriture* qui, dès le début des Eléments, vient miner la science/théorie que Destutt de Tracy cherche à édifier. La description de l'imperfection et des limitations de l'écriture qui vient clôturer sur deux longs chapitres l'Idéologie proprement dite et occupe plus du quart de la Grammaire implique pourtant un échec encore plus radical: l'impossibilité inhérente de l'esprit de se libérer de l'incertitude, de l'artifice et de l'erreur.

Ainsi, selon F. Rastier, le projet idéologique échoue dès que Destutt de Tracy vient remettre en question "la capacité de connaissance de la nature de l'esprit" (163).

Bien qu'elle n'ait pas été abordée d'une façon formelle par Jacques Derrida, l'Idéologie tracyenne reparait néanmoins à des moments critiques de son oeuvre. L'analyse qu'il en offre se situe à trois niveaux. Elle s'inscrit, tout d'abord, dans le cadre du débat qui l'opposa à M. Foucault autour des concepts de "clôture" et d'"épistémé" et sur lesquels il reviendra dans Positions et L'Archéologie du frivole. Elle se situe également dans le vaste programme de déconstruction du discours de la métaphysique (Grammatologie) dans la mesure où, à la suite de Warburton, Rousseau et surtout de Condillac, elle offre une analyse spécifique du concept d'*écriture* (De la

grammatologie, Marges de la philosophie). Le troisième niveau, enfin, s'y intéresse dans le cadre de l'histoire (de la suppression) de l'enseignement de la philosophie en France (GREPH). Parmi plusieurs questions, J. Derrida avait inscrit celle-ci au programme du Centre de recherches sur l'enseignement philosophique à Normale Sup (1974-75): "L'idéologie et les idéologues français (analyse du concept d'idéologie et des projets politico-pédagogiques des Idéologues français autour de la Révolution)."¹

S'il ne nous appartient pas dans ce travail de retracer une histoire du débat qui opposa Foucault et Derrida, on en retiendra ici, cependant, un des points de contention le plus important. En effet, la question de la "clôture" ou de "coupure épistémologique" à la périphérie de laquelle se trouve l'Idéologie tracyenne et qui chez Foucault permet d'en faire un texte limite comme la Juliette de Sade, autorise, au contraire, Derrida à la réinscrire dans le discours même de la philosophie. Il remarque à ce propos:

Je ne crois pas à la rupture décisive, à l'unicité d'une 'coupure épistémologique', comme on le dit souvent aujourd'hui. Les coupures se réinscrivent toujours, fatalement, dans un tissu ancien qu'il faut continuer à défaire, interminablement. Cette interminabilité n'est

¹"Où commence et comment finit un corps enseignant" dans Politiques de la philosophie, éd. Dominique Grisoni (Paris: Grasset, 1976) 59.

pas un accident ou une contingence; elle est essentielle, systématique et théorique.¹

Il ajoute plus loin, toujours dans Positions: "ce qui est peut-être en train d'être reconsidéré, c'est la forme de clôture qu'on appelait 'idéologie' (concept sans doute à analyser dans sa fonction, son histoire, sa provenance, ses transformations" (125).

Ce retour au texte de l'Idéologie va se faire à partir de ce qui jusque-là semblait le condamner. La primauté accordée à la phoné (phonocentrisme) et son corollaire, le rabaissement systématique de l'écriture (logocentrisme) dont J. Derrida a retracé l'histoire et la théorie de Platon à Heidegger (en passant par Aristote, Warburton, Condillac, Rousseau, Kant, Hegel et Husserl) se voient réaffirmés dès le début du texte de Destutt de Tracy. Si la parole dans son immédiateté est liée à la présence, à l'origine, au sens, à la vérité, l'écriture quant à elle suppose, au contraire, l'absence du destinataire et, en tant que supplément (de supplément, ou signe de signe) un manque. Derrida rappelle l'importance que Condillac, à la suite de Warburton et de ses continuateurs, accorde à ce qui lie précisément le concept de représentation à celui de communication:

Si l'on dit maintenant que cette analyse est 'idéologique', ce n'est pas d'abord pour en

¹Positions (Paris: Ed. de Minuit, 1972) 35.

opposer les notions à des concepts 'scientifiques' ou pour se référer à l'usage souvent dogmatique - on pourrait dire aussi 'idéologique' - qu'on fait de ce mot d'idéologie si rarement interrogé aujourd'hui dans sa possibilité et dans son histoire. Si je définis comme idéologique les notions de types condillacien, c'est que, sur le fond d'une vaste, puissante et systématique tradition philosophique dominée par l'évidence de l'idée (*eidos, idea*), elles découpent le champ de réflexion des 'idéologues' français qui, dans le sillon de Condillac, élaborent une théorie du signe comme représentation de l'idée qui elle-même représente la chose perçue. La communication dès lors véhicule une représentation comme contenu idéal (ce qu'on appellera le sens); et l'écriture est une espèce de cette communication générale.

Il ajoute: "Si nous nous demandons maintenant quel est, dans cette analyse, le prédicat essentiel de cette *différence spécifique*, nous retrouvons l'*absence*."¹

Destutt de Tracy reviendra longuement sur cette question dans l'Idéologie proprement dite et dans la Grammaire. Rappelons ici ce qu'il remarque à propos du procès de la communication: "ainsi il est vrai de dire que tout signe est parfait pour celui qui l'invente, mais qu'il a toujours quelque chose de vague et d'incertain pour celui qui le reçoit; or, c'est le cas où nous sommes presque toujours" (Idéologie proprement dite 383-384).

¹Marges de la philosophie, (Paris: Ed. de Minuit, 1972) 373-374.

Comme Hegel, Destutt de Tracy insistera, lui aussi, sur la supériorité de l'alphabet phonétique sur les autres formes d'écriture: "Quoi qu'il en soit, notre écriture européenne (...) est, jusqu'à présent, ce que les hommes ont imaginé de mieux dans le genre" (Grammaire 299). Hegel cité par Derrida: "L'écriture alphabétique est en soi et pour soi la plus intelligente..." ou: "Ce qui est oriental doit donc s'exclure de la philosophie (...). La philosophie proprement dite commence seulement en Occident..." (Marges respectivement 111, 118).

L'écriture est considérée enfin comme un instrument de pouvoir, comme un moyen de contrôle social par excellence. Bien que les vues de Destutt de Tracy à ce sujet ne soient pas nouvelles - Rousseau, avant lui, y consacre déjà l'essentiel de l'Essai sur l'origine des langues - elles revêtent, cependant, une importance particulière dans le cadre de la période post-révolutionnaire.¹ La diffusion de son apprentissage, de son usage et de son développement grâce aux réformes de l'orthographe et de l'éducation dans les écoles (centrales) sera pour Destutt de Tracy une des conditions essentielles de la démocratie.

¹Nous renvoyons ici, bien évidemment, au chapitre que Derrida consacre à ce texte dans "Genèse et structure de l'Essai sur l'origine des langues", De la grammatologie (Paris: Ed. de Minuit, 1967); mentionnons également une autre analyse importante de ce texte dans, Jean Starobinski: Jean-Jacques Rousseau: La transparence et l'obstacle (Paris: Gallimard, 1971).

Le modèle proposé par Derrida devrait donc permettre de replacer l'Idéologie au coeur même de la métaphysique de la présence et non de l'isoler ou, à l'exemple d'une critique plus traditionnelle, de l'évacuer entièrement.

II. THEORIE IDEOLOGIQUE DU SIGNE

A. Des Mémoires de l'Institut au Projet d'éléments d'Ideologie

Après s'être retiré de la vie publique et avoir donné sa démission de l'armée (il refuse d'émigrer avec Lafayette), c'est dans sa retraite d'Auteuil où il s'installe à partir de 1792 que Destutt de Tracy se tourne vers les sciences physiques et la philosophie.¹ Il remarque à propos de cette période de sa vie:

Livré par les circonstances à mon penchant pour la vie solitaire et contemplative ... je me mis à étudier, moins pour accroître mes connaissances que pour en reconnaître les sources et les bases. Cela avait été l'objet de la curiosité de toute ma vie. Il m'avait toujours semblé que je vivais dans un brouillard qui m'importunait, et la plus extrême dissipation n'avait jamais pu me distraire complètement du désir de savoir ce que c'est que tout ce qui nous entoure, comment nous le connaissons et de quoi nous sommes sûrs (Mignet 322).

¹On trouvera une description biographique détaillée de la carrière publique de Destutt de Tracy dans l'ouvrage d'Emmet Kennedy, Destutt de Tracy and the Origins of Ideology, ch. 1 "The Aristocrat and the Patriot", ainsi que dans celui de Brian Head, Ideology and Social Science, Destutt de Tracy and French Liberalism, ch. 1 "Political and Intellectual Background". Les citations de Destutt de Tracy proviennent de manuscrits non publiés utilisés par M. Mignet dans "Notice historique sur la vie et les travaux de M. le Comte de Destutt de Tracy", reproduites plus tard par F. Picavet, E. Kennedy et B. Head (voir bibliographie).

Condorcet qui l'initie à la "mathématique sociale", Cabanis avec lequel il se lie d'amitié, ainsi que les autres savants et intellectuels qu'il retrouve dans le salon de Mme Helvétius, auront une influence déterminante sur la formation et l'évolution de sa pensée. Après l'Histoire naturelle et Buffon qu'il ne trouve pas assez "austère", la chimie positive de Lavoisier et de Fourcroy lui offre un brillant exemple d'application pratique de la méthode analytique condillacienne aux sciences physiques. Lavoisier qui s'est inspiré directement du Traité de Logique reconnaît sa dette envers Condillac et rappelle, après lui, que les sciences doivent être, avant tout, des langues bien faites: "Il est temps de débarrasser la chimie des obstacles de toute espèce qui retardent le progrès, d'y introduire un véritable esprit d'analyse, et nous avons suffisamment établi que c'était par le perfectionnement du langage que cette réforme devait être opérée."¹

L'exemple de ce travail sur la langue occupera une place centrale chez Destutt de Tracy; Mignet remarque à ce propos - non sans humour - que "le philosophe n'oublia peut-être pas assez le chimiste" (Mignet 324).

¹Lavoisier, Mémoire sur la nécessité de réformer et de perfectionner le langage de la chimie (Oeuvres, Imprimerie nationale, t. V, 1892) 360.

S'il n'a pas encore abordé le sensationnisme d'une manière formelle, la fréquentation du salon de "Notre Dame d'Auteuil", comme Benjamin Franklin aimait à appeler Mme Helvétius, l'avait déjà exposé, sans aucun doute, à l'analyse des sensations de Condillac, ainsi qu'aux thèses d'Helvétius sur la morale et l'éducation. C'est, cependant, par l'intermédiaire des oeuvres de Lavoisier qu'il en vient à Condillac et commence alors à ébaucher un programme de recherche devant, éventuellement, le conduire à établir les fondements de son Idéologie:

Lavoisier me mena à Condillac ... Je n'avais jamais vu de lui que son Essai sur l'origine des connaissances humaines ... et je l'avais quitté sans savoir si j'en devais être content ou mécontent ... Je lus, dans les prisons des Carmes, tous ses ouvrages, qui me firent remonter à celui de Locke. Leur ensemble m'ouvrit les yeux, leur rapprochement me montra en quoi consiste ce que je cherchais. Je vis clairement que c'était la science de la pensée. Le Traité des Systèmes surtout fut pour moi un coup de lumière, et, ne trouvant celui des Sensations ni complet, ni exempt d'erreurs, je fis dès lors pour moi un exposé succinct des vérités principales qui résultent de l'analyse de la pensée (Mignet 330).

La tradition établie, semble-t-il, depuis M. Mignet voudrait que ce soit dans sa cellule de la prison des Carmes pendant la Terreur où il se trouve enfermé pour "incivisme" et "aristocratie", et alors que l'on fait l'appel des quarante-cinq prisonniers qui doivent ce jour-là être guillotisés (le 5 thermidor), que Destutt de Tracy ait établi les prémisses de son Idéologie:

A l'avenir, je partirai toujours de ce point, si le ciel me réserve encore quelque temps à vivre et à étudier ... Le produit de la faculté de penser ou percevoir = connaissance = vérité. Dans un deuxième ouvrage auquel je travaille, je fais voir qu'on doit ajouter à cette équation ces trois autres membres: = vertu = bonheur = sentiment d'aimer; et dans un troisième je prouverai qu'on doit ajouter ceux-ci: = liberté = égalité = philanthropie. C'est faute d'une analyse assez exacte qu'on n'est pas encore parvenu à trouver des déductions ou propositions moyennes propres à rendre palpable l'identité de ces idées. J'espère prouver par le fait, ce que Locke et Condillac ont fait voir par le raisonnement, que la morale et la politique sont susceptibles de démonstration (Mignet 334).

Contrairement à ce que Mignet et, plus tard, Picavet laissent entendre, Destutt de Tracy n'a pas conçu l'ensemble de son projet idéologique dans la prison des Carmes. Il n'est encore qu'à l'état d'ébauche et fera l'objet de nombreuses transformations dans les années suivantes. On y trouve déjà, cependant, les traits essentiels de l'Idéologie tracyenne. Supplément au Traité des sensations qu'elle prétend tout à la fois compléter et corriger, cette science des idées (encore sans nom) s'oppose à la métaphysique spéculative traditionnelle et s'inscrit d'emblée dans ce courant de pensée rationaliste issu de Bacon, Newton et Locke qui domine la deuxième partie du XVIII^e siècle et que l'on désigne parfois sous le terme générique assez vague de *mouvement philosophique*. Science appliquée, l'Idéologie entend circonscrire les conséquences pratiques de ce système au niveau de la

morale, des institutions et de la société en général. Les "équations" établies en prison serviront bientôt de pré/texte à une série de mémoires dans lesquels Destutt de Tracy élaborera plus en détail le concept d'"Idéologie".

Libéré de prison après la chute de Robespierre, il reprend ses études à Auteuil. Le 18 février 1796 grâce, sans doute, à l'appui de son ami Cabanis, il est élu à l'Institut national des arts et des sciences en tant que membre associé (non résident). "Haut lieu de la culture idéologique", pour reprendre une expression de G. Gusdorf (307), l'Institut qui vient d'être créé en 1795 afin de réorganiser les académies de l'ancien régime se compose de trois classes, elles-mêmes divisées en sections: Sciences physiques et mathématiques, Sciences morales et politiques à laquelle appartient Destutt de Tracy (section d'Analyse des sensations et des idées) et, enfin, celle de Littérature et Beaux-Arts. Contrairement aux anciennes académies jusqu'alors séparées les unes des autres et dont les fonctions n'avaient jamais été clairement définies, l'Institut national, par contre, a pour but d'unifier en "une véritable encyclopédie vivante" (l'expression est de Cabanis) les différentes branches du savoir formant ainsi, selon Daunou: "l'abrégé du monde savant, le corps représentatif de la république des lettres" (cit. dans Gusdorf, 308). Cette institution doit aussi remplir

plusieurs tâches spécifiques telles que, en particulier, la publication de mémoires et compte-rendus, la remise de prix sur des sujets proposés par les différentes classes, l'envoi de savants en missions en France et à l'étranger, la rédaction de cours.

S'inspirant directement des Mémoires sur l'Instruction publique (1791-92) et du Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'Instruction publique (1792) de Condorcet, la loi du 3 brumaire an IV (1795) créant l'Institut prévoit aussi la réorganisation complète du système éducatif.¹ Cette loi élaborée sous la Convention organise un enseignement élémentaire primaire sous le contrôle de chaque département ainsi que l'instauration d'écoles normales où seront formés les professeurs de la République. Mais c'est surtout au niveau du secondaire, avec la création des écoles centrales (une dans chaque département) devant remplacer les collèges de l'Ancien Régime, que cette loi inaugure une pédagogie résolument nouvelle. Le nouveau curriculum privilégie désormais le français au détriment du latin et organise les études en

¹Sur la loi du 3 brumaire voir Charles Hunter Van Duzer, Contribution of the Idéologues to French Revolutionary Thought, (Baltimore: Johns Hopkins UP, 1935) ainsi que l'article de Louis Trénard, "Les écoles centrales", Dix-Huitième siècle 12 (1980): 57-74. Sur l'influence de l'Idéologie au niveau de l'éducation voir Brian W. Head, Idéology and Social Science (Dordrecht: Martinus Nijhoff Publishers, 1985), ch. 10 "Public Instruction and Ideology" 187-195.

trois cycles: le premier comprenant la littérature, les langues anciennes et le dessin; le second orienté sur les sciences inclut les mathématiques, la physique et la chimie et le troisième enfin, sans doute le plus original et le plus représentatif de l'influence des membres de la deuxième classe de l'Institut, introduit dans l'enseignement des sciences morales et politiques: la grammaire générale, l'analyse des sensations et des idées, l'histoire et la législation. La même loi prévoit également la création d'"écoles spéciales" destinés à la formation des jeunes savants et spécialistes.

Après son élection à l'Institut, Destutt de Tracy, comme la plupart des représentants des Lumières, va lui aussi s'intéresser de plus en plus à ces réformes de l'éducation. En tant que membre du Conseil d'instruction publique, il envoie en 1799 une série de circulaires dans lesquelles il cherche non seulement à standardiser l'enseignement dans les écoles de la République mais aussi à diffuser les thèses sur la science des idées qu'il a déjà présentée à l'Institut. Il entretient aussi une correspondance suivie avec les professeurs des écoles centrales qui le renseignent sur les effets de cette nouvelle approche pédagogique. Les circulaires traitent des différents nouveaux sujets qui sont désormais enseignés dans les écoles centrales et de la manière dont il

convient de les enseigner. Parmi ces nouveaux cours figurent ceux de législation et d'histoire, de morale privée et publique, de grammaire générale (comprise ici comme explication de la génération des idées), de grammaire française, de logique et enfin de cours de langues anciennes et d'introduction à la littérature. Il est rappelé aux professeurs de grammaire générale qu'il doivent présenter "quelques notions élémentaires d'idéologie" suffisamment tôt dans le curriculum; celles-ci devront être par la suite appliquées à l'étude de la grammaire, de la littérature, de la logique et enfin à celles de l'histoire et de la législation. C'est afin de pourvoir à l'absence d'ouvrages de grammaire générale fondés sur des principes idéologiques que Destutt de Tracy entreprend à partir de cette époque la rédaction de textes qui constitueront éventuellement le Projet d'Eléments d'idéologie à l'usage des écoles centrales de la République française (1801). L'expérience des écoles centrales sera de courte durée puisqu'elles se verront supprimées dès 1802.

Entre 1796 et 1798 Destutt de Tracy va présenter à la section d'Analyse des sensations et des idées de l'Institut une série de mémoires qui seront finalement refondus en un seul texte de 165 pages publié sous le titre de Mémoire sur

la faculté de penser.¹ Cet ouvrage comprend trois parties constituant la première présentation formelle de l'Ideologie. Dans la première intitulée: "De la manière dont nous acquérons la connaissance des corps extérieurs et du nôtre", Destutt de Tracy commence par un éloge de ses prédécesseurs Locke et Condillac qui, rappelle-t-il, ont déjà réaffirmé les thèses sensationnistes sur la formation des idées. Il cite aussi en exemple les travaux de son confrère Cabanis dont les récents travaux viennent corroborer ses thèses en physiologie. Toutes ces recherches, annonce-t-il à ces collègues de l'Institut, devraient concourir à l'élaboration d'une théorie des sciences morales et politiques qui, jusqu'à présent, a fait défaut. La méthode utilisée par Lavoisier et ses confrères a conduit récemment à des progrès remarquables en chimie et peut aussi servir d'exemple à l'analyse de la formation des idées. Cette nouvelle approche devrait permettre une redéfinition de la grammaire, de la logique, ainsi que des sciences de l'éducation et de l'instruction morale et politique. Selon Destutt de Tracy il s'agira donc, après avoir dûment établi comment nos idées proviennent de nos sensations, de tirer les conclusions pratiques de cette méthode pour l'ensemble de la société. "Les facultés d'une espèce d'être animés étant connues",

¹Mémoires de l'Institut national des sciences et des arts pour l'An VI de la République, Sciences morales et politiques I, (Thermidor An VI, août 1798) 283-450.

écrit-il, on devra ensuite "trouver tous les moyens de bonheur dont ces êtres sont susceptibles" (Picavet 306). Cette nouvelle science aura pour tâche de trouver, et donc de retracer l'ensemble des causes qui concourent à un effet spécifique. En effet, ce n'est qu'après avoir compris le fonctionnement de cette "génération" ou de cet enchaînement causal que l'éducateur et/ou le législateur seront à même de le modifier afin de produire chez l'enfant ou le citoyen une idée ou un besoin (désir) différent. La morale sera ainsi redéfinie comme l'étude des effets de nos actions sur notre bonheur; l'économie comme l'étude des moyens avec lesquels nous cherchons à satisfaire nos besoins et leurs conséquences sur notre bonheur; la législation, enfin, comme le contrôle des actions des citoyens en vue d'accroître le bonheur de la société; avant d'en arriver à cette étape, il faudra cependant, ajoute-t-il, reprendre les analyses sur la formation, l'expression et la combinaison des idées qui ont déjà été avancées afin de les établir sur des bases solides. Destutt de Tracy critique ainsi Condillac qui dans le Traité des sensations (1754) assigne au seul sens du toucher la connaissance des corps extérieurs. Dans sa "Dissertation sur quelques notions d'idéologie..." lue en 1799 à l'Institut, il montre que dans la version posthume du Traité (1798), Condillac a finalement reconsidéré cette question et reconnaît

l'importance du mouvement et de la résistance.¹ Destutt de Tracy ajoute que la connaissance des corps extérieurs reste incomplète sans le mouvement et, d'autre part, la conscience que nous avons de la résistance à ce mouvement par les corps extérieurs. Cette faculté ou "sixième sens" que Destutt de Tracy nomme *motilité* nous permet d'accéder à la connaissance des corps extérieurs. Nous pouvons, grâce à elle, distinguer ce qui nous différencie d'avec le monde et, par là, établir des comparaisons et donc juger. Le jugement et la volonté, autrement dit, ne peuvent se développer avant que nous n'ayons déjà une connaissance des corps extérieurs à travers la résistance qu'ils offrent à nos mouvements. Destutt de Tracy modifiera, pourtant, profondément dans le Projet d'Eléments d'idéologie (1801) et l'Idéologie proprement dite (1803) son analyse de la "génération" des facultés. Elle ne reprendra plus la méthode réflexive lockienne qui analysait ce développement à partir d'une expérience consciente. A cette explication volontariste, Destutt de Tracy va préférer désormais une approche passive dans laquelle notre connaissance des corps extérieurs provient tout d'abord de "déterminations

¹"Dissertation sur quelques notions d'idéologie contenant de nouvelles preuves que c'est à la sensation de résistance que nous devons la connaissance des corps et qu'avant cette connaissance l'action de notre jugement ne peut avoir lieu, faute de pouvoir distinguer les unes des autres de nos perceptions simultanées", lue en 1799 et publiée dans Mémoires de l'Institut..., vol. III, mai/juin 1801.

instinctives", autrement dit de "sensations qui renferment jugement et désir", indépendantes de toute activité réfléchie (Ideologie proprement dite 151). Il expliquera ce revirement en ces termes :

...chacun sait que beaucoup de sensations ont par elles-mêmes la propriété de nous être agréables ou désagréables. Or, qu'est-ce que trouver une sensation agréable ou désagréable, si ce n'est pas en porter un jugement, sentir un rapport entre elle et notre faculté sentante? et sentir ce rapport entre une sensation et nous, n'est-ce pas sentir en même temps le désir d'éprouver cette sensation ou celui de l'éviter? Toutes ces opérations peuvent donc se trouver et se trouvent réellement réunies dans un seul fait, dans la perception d'une seule sensation quelconque : *j'ai donc eu tort de le nier, et d'avancer que nos facultés de juger et de vouloir ne peuvent commencer à agir que quand nous avons éprouvé la sensation de mouvement et celle de résistance* (Ideologie proprement dite 149-150. Nous soulignons).

Maine de Biran lui reprochera d'avoir abandonné la première analyse qui aurait pu offrir, s'il l'avait poursuivie au niveau de la définition du *moi*, une alternative à la notion métaphysique traditionnelle d'âme proposée par Condillac.¹ Il montrera que cette approche initiale aurait pu permettre à Destutt de Tracy de

¹Sur l'évolution des rapports entre Destutt de Tracy et Maine de Biran, voir E. Kennedy, Destutt de Tracy and the Origins of "Ideology" (Philadelphia, 1978) 120-126; aussi, Colin Smith, "Destutt de Tracy and the Bankruptcy of Sentimentalism", Balzac and the Nineteenth Century... (New York, 1972) 197-199. Pour une analyse détaillée de l'argumentation du premier "Mémoire", on se reportera à Brian W. Head, Ideology and Social Science... (Dordrecht, 1985) 67-74.

résoudre la dichotomie que présente la définition d'un moi (sensibilité) comme à la fois ensemble des besoins et actions en vue de les satisfaire.

Destutt de Tracy reviendra sur le problème soulevé dans la première partie du Mémoire dans sa "Dissertation sur quelques questions d'Idéologie..." (491-514). Il y montre que la sensation de résistance nous fait prendre conscience du monde extérieur et que sans elle notre jugement ne nous permettrait pas de distinguer entre les différentes perceptions que l'on reçoit simultanément. Destutt de Tracy retrace l'évolution de la pensée de Condillac à ce sujet et remarque que, bien qu'il n'ait pas su prendre en compte la sensation de résistance, il s'est beaucoup rapproché des thèses idéologiques, en particulier dans le Traité des sensations où il établit que c'est par le toucher joint au mouvement que l'on accède à ce qui est en dehors de nous (Picavet 325). Cette analyse sera complétée par la lecture à l'Institut d'une communication le 17 juillet 1800 sur les preuves de l'existence des corps extérieurs et de la connaissance que nous en avons ("Dissertation sur l'existence...", 515-534).

La deuxième partie du Mémoire de la faculté de penser intitulée: "Des facultés particulières qui composent la

faculté générale de penser" passe en revue les différentes opérations de la pensée dans la formation des connaissances et des sentiments. Ce texte revêt une importance particulière puisque Destutt de Tracy y introduit le néologisme "Idéologie", pour remplacer l'expression d'"analyse des sensations et des idées" retenue par l'Institut, mais aussi un tableau synoptique de la nouvelle science qu'il entend établir.

Il faut convenir tout d'abord, écrit Destutt de Tracy, d'un terme générique permettant de démarquer cette science encore sans nom de celui de *métaphysique* qui, bien que désignant un concept diamétralement opposé, continue pourtant à être largement utilisé. Ainsi, par exemple, d'Alembert lorsqu'il déclare que Locke "créa la *métaphysique* à peu près comme Newton avait créé la *physique*", n'omet-il pas de la qualifier de "physique expérimentale de l'âme" ou de "*métaphysique raisonnable*", tout comme Cabanis, plus tard, parlera-t-il de "la vraie *métaphysique*" ou "*méthode des méthodes*" pour la distinguer de l'ancienne.¹ Garat, dans son cours destiné aux écoles normales, rappelle que l'on n'a toujours pas de terme

¹D'Alembert, Discours préliminaire de l'Encyclopédie, 1751 (Paris: Garnier/Flammarion, 1965) 90. Cabanis, "Lettre sur un passage de la Décade philosophique et en général sur la perfectibilité de l'esprit humain" Décade philosophique, 30 germinal, an VII, Oeuvres de Cabanis, (Paris: PUF, 1956) t. II, 515.

satisfaisant pour rendre compte de ce qu'on entend alors par "analyse de l'entendement":

Il n'y a pas encore dans notre langue, ni peut-être dans aucune langue de l'Europe, une dénomination précise qui en réveille toute l'idée. On l'appelle communément *métaphysique*; mais ce mot n'en donne pas une idée vraie, il en donne une idée effrayante; c'est ce mot qui la fait confondre si souvent avec cette science ténébreuse des anciennes écoles, qui s'appelait aussi *métaphysique* et qui, en discourant sur les *essences des êtres*, sur les *modes*, sur les *accidents*, sur les *substances spirituelles*, répandait les ténèbres sur les idées les plus simples et les plus simples.¹

Malgré ses critiques à l'encontre de la métaphysique traditionnelle qu'il présente comme "une science où l'on se propose de traiter de tout en général avant d'avoir rien observé en particulier", ou "science vaine qui ne porte sur rien et qui ne va à rien", Condillac ne pourra pourtant trouver aucune appellation satisfaisante pour désigner la nouvelle discipline qu'il cherche à définir. La seule qui aurait pu sans doute convenir devra rester conditionnelle; Condillac ne l'utilise, en effet, que dans ce passage et ne le retiendra pas:

Cette analyse n'est pas une science séparée des autres. Elle appartient à toutes, elle en est la vraie méthode, elle en est l'âme. Je l'appellerai *métaphysique*, pourvu que vous ne la confondiez pas avec la science première d'Aristote. Cette *métaphysique* n'est même pas la première science. Car sera-t-il possible d'analyser bien toutes nos idées, si nous ne savons pas ce qu'elles sont et comment elles se forment? Mais la science qui s'occupe de cet

¹D. J. Garat cité dans G. Gusdorf, La conscience révolutionnaire: les Idéologues (Paris: Payot, 1978) 358-9.

objet n'a pas encore de nom, tant elle est peu ancienne. Je la nommerais *psychologie*, si je connaissais quelque bon ouvrage sous ce titre.¹

Destutt de Tracy critique ce terme proposé par Condillac qui signifie, comme l'indique son étymologie, "science de l'âme", impliquant par là qu'il serait possible d'accéder à une connaissance de cet "être" ou de cette entité supposée. Il tendrait aussi à faire croire qu'il s'agit ici de la recherche des causes premières, alors que précisément l'analyse des sensations et des idées ne s'intéresse qu'à "la connaissance des effets et de leurs conséquences pratiques" (Mémoire 324, nous soulignons). Destutt de Tracy propose donc celui d'"idéologie", littéralement science des idées, du grec *eidos* et *logos* et ajoute que l'étymologie grecque renvoie aussi à l'équivalent de "je perçois par la vue, je connais", ainsi qu'à un nom souvent traduit par "tableau, image" ou par "perception du sens et de la vue".² Il ajoute:

En donnant le nom d'*idéologie* à la science qui résulte de l'analyse des sensations, vous indiquez en même temps le but et le moyen; et si votre doctrine se trouve différer de quelques

¹Condillac; Cours d'études pour l'instruction du prince de Parme (Paris: PUF) II, 229. Pour une analyse de l'opposition entre ces deux "métaphysiques" chez Condillac, voir J. Derrida: L'Archéologie du frivole, "Première seconde - La métaphysique" (Paris: Galilée, 1973) 12-29.

²J. Derrida remarque avec justesse dans un autre contexte: "Edein, eidos, idea: toute l'histoire, toute la sémantique de l'idée européenne, dans sa généalogie grecque, on le sait, on le voit, assigne le voir au savoir." Mémoires d'aveugle (Paris: Réunion des musées nationaux, 1990) 18.

autres philosophes qui cultivent la même science, la raison en est donnée d'avance: c'est que vous cherchez la connaissance de l'homme que dans l'analyse de ses facultés, vous consentez d'ignorer tout ce qu'elle ne vous découvre pas (Mémoire 325).

Destutt de Tracy procède ensuite à une analyse de la faculté de penser ou, pour être plus spécifique, des perceptions (sensations) ou idées. Il distingue cinq facultés: la sensibilité (faculté de percevoir toutes sortes de sensations), la mémoire, le jugement (faculté de percevoir des rapports), la volonté (faculté de percevoir des désirs) et, enfin, la motilité.

Après avoir défini les deux opérations qui permettent à la faculté de penser de former des idées composées, Destutt de Tracy rappelle ce que l'Idéologie doit à la physiologie et particulièrement à ce nouveau champ d'investigation scientifique que Cabanis est en train d'inaugurer.¹ Il écrit:

L'Idéologie me paraît partagée en physiologique et rationnelle; la première, très curieuse, exigeant de vastes connaissances, mais ne pouvant guère, dans l'état actuel des lumières, se promettre d'autres résultats de ses plus grands efforts que la destruction de beaucoup d'erreurs et l'établissement de quelques vérités précieuses, mais encore éparses et peu liées entre elles; la seconde, l'idéologie rationnelle, exigeant moins de science, ayant peut-être moins de difficultés, mais possédant

¹Destutt de Tracy montrera plus tard que la distinction entre "concrète" et "abstraite" est purement académique puisque, remarque-t-il, ces deux opérations sont en fait concomitantes (Idéologie proprement dite, Ch. VI, 90).

des faits suffisamment liés et ne songeant qu'à leurs conséquences, a l'avantage d'être susceptible d'applications plus directes et de former déjà un système complet. C'est à celle-là que je me borne (Mémoire 345).

On ne doit voir en l'Idéologie qu'une partie ou une dépendance de la physiologie; il écrira en 1802: "On ne sera jamais idéologue sans être auparavant physiologiste, et par conséquent physicien et chimiste (De la métaphysique de Kant 604). Cabanis dans son ouvrage sur les Rapports du physique et du moral (1802) a démontré cette prééminence obligée de la physiologie. Destutt de Tracy remarque que ce dernier "a réellement posé les vraies bases de toutes nos connaissances philosophiques et médicales". Il ajoutera dans ses Principes logiques (1817):

En comprenant, comme on le doit, dans la connaissance de nos organes et de leurs fonctions la connaissance du centre sensitif et de nos fonctions intellectuelles, la physiologie nous apprend directement quels sont les moyens de connaître, leur force et leur faiblesse, leur étendue et leur limite et leur mode d'action. Ainsi elle nous fait voir comment nous devons nous en servir, et elle est réellement la première des sciences et l'introduction à toutes les autres (97-98).

Une des premières tâches de l'Idéologie rationnelle tracyenne sera d'offrir une analyse complète des passions en remontant à la formation du premier désir. Destutt de Tracy entend ici poursuivre et compléter une recherche déjà développée par Adam Smith dans sa Théorie des sentiments

moraux (1759) que Condillac reprend lui aussi au niveau de l'analyse du besoin.¹ Il s'accorde avec ce dernier pour montrer que toutes les facultés proviennent de la seule sensation, qu'elles n'ont pour seul principe que le besoin, que celui-ci dérive d'un sentiment de plaisir ("jouissance") ou de souffrance et, enfin, que du besoin naît le désir. Destutt de Tracy pourtant critique Condillac lorsque ce dernier cherche à montrer que le besoin est une forme de connaissance dans la mesure où il peut impliquer jugement ou comparaison entre différentes formes de plaisirs et de peines. Pour Destutt de Tracy le besoin est la sensation même, qu'elle soit plaisir ou peine et précède toute connaissance; seul le désir est une idée fondée sur un jugement ou une perception de rapport. Cette distinction sera pourtant abandonnée plus tard. Dans son Traité de la volonté (1815), en effet, besoin et désir deviendront synonymes. Désormais le terme *désir* embrassera tout à la fois des actions purement instinctives ou réfléchies.

L'analyse du désir défini comme besoin auquel s'ajoute une perception de rapport conduit ensuite Destutt de Tracy

¹Le texte de A. Smith sera traduit en France à partir de 1774. La veuve de Condorcet (Sophie de Condorcet) en publiera une traduction en 1798 à laquelle elle apposera une série de huit Lettres sur la sympathie dédiée à Cabanis. Ce dernier épousa sous la Révolution Charlotte de Grouchy, soeur de Sophie de Condorcet.

à traiter de la volonté. Cette question revêt une importance toute particulière puisqu'elle va contribuer à la définition idéologique de la liberté et du bonheur. Etre libre, selon Destutt de Tracy, c'est pouvoir agir en conséquence de sa volonté; la liberté est définie ainsi comme "la puissance de satisfaire ses désirs". Le bonheur est un autre aspect de la même idée; en fait, écrit Destutt de Tracy "liberté et bonheur sont deux idées essentiellement inséparables" ou plutôt "la même idée considérée sous deux aspects différents" (363). La volonté cependant n'est pas constamment "libre" car il ne nous est pas toujours donné de sentir ou de pas sentir un désir; il est possible d'en éprouver un sans l'avoir consciemment désiré. Cela nous est imposé par la nature de notre être. D'un autre côté, notre volonté est "libre" car on peut rappeler la perception d'une sensation ou d'un souvenir créant par là des impressions différentes, de nouvelles combinaisons, de nouvelles connaissances servant finalement de base à de nouveaux désirs. Brian W. Head a montré avec justesse que Destutt de Tracy ne pourra véritablement pas réconcilier ces deux approches (Ideology and Social Science... 73). Cette distinction entre deux catégories de volonté - une étant "libre" et l'autre de l'étant pas - sera en définitive illusoire car chaque acte de volonté sera compris comme étant le produit d'une cause antérieure qui même lorsqu'elle demeure inconnue n'en reste pas moins

présente. Destutt de Tracy remarquera plus tard dans son Idéologie proprement dite:

Si, au contraire, nous regardons nos désirs, ainsi qu'ils sont en effet, comme les résultats de certains mouvements inconnus qui se passent dans les organes de l'être animé, et qui lui font éprouver une manière d'être qu'il appelle désirer, il est certain que tout désir suit nécessairement du mouvement des organes qui a la propriété de le produire, et que ce mouvement des organes n'est pas un acte de volonté, mais est lui-même occasionné par d'autres mouvements antérieurs. Ainsi, ni sous le rapport idéologique, ni sous le rapport physiologique, il n'est possible de concevoir le désir autrement que comme une suite de faits antérieurs (247).

L'analyse de la faculté de penser qui constitue cette deuxième partie du Mémoire porte ensuite sur la manière avec laquelle les idées sont traitées une fois qu'elles ont été fournies par la sensibilité. Ici encore, Destutt de Tracy reprend Condillac qui, nous dit-il, a eu tort de faire du raisonnement une faculté spéciale; elle n'est en fait, nous dit-il, que l'application d'une série de jugements. La connaissance est le produit des facultés qui composent la faculté de penser; l'*observation* et l'*analyse* ne sont, elles, que des manières de les utiliser.

La troisième partie du Mémoire a pour titre: "Eclaircissements sur la manière dont l'action des facultés élémentaires de la pensée a produit l'état actuel de la raison humaine, et sur la difficulté que nous éprouvons à reconnaître les opérations de notre entendement." Ce texte

est une nouvelle version de différents "mémoires" déjà présentés à l'Institut sur les mêmes sujets et constitue une introduction formelle à une théorie idéologique du signe.

Destutt de Tracy s'intéresse ici à l'influence du langage sur la formation et le perfectionnement de la pensée. A la suite de Locke et surtout de Condillac, il va en retracer l'évolution à partir de la question de l'origine - ou plutôt de la "génération" - , de l'usage de signes, et de la fonction de l'habitude.¹ Son approche résolument empiriste se présente comme une réfutation des thèses traditionnelles innéistes sur le langage et, en particulier, de celles de Rousseau sur l'intervention divine dans la création des langues. Destutt de Tracy se propose donc d'établir une théorie idéologique des *origines*, de l'évolution et du fonctionnement du langage pour chercher ensuite à améliorer cet instrument essentiel à l'acquisition, l'accroissement et la diffusion de la connaissance.

Il commence par montrer que la première forme de communication apparaît avec le langage d'action grâce auquel il est possible de faire connaître ses désirs à

¹Sur l'importance des habitudes intellectuelles voir John Locke, An Essay Concerning Human Understanding, livre II, ch. 33 "Association of Ideas", ainsi que l'introduction de l'Essai sur l'origine des connaissances humaines de Condillac, en particulier la question de la "liaison des idées" et l'analyse qu'en propose dans l'Archéologie du frivole Jacques Derrida, 54-56.

autrui à travers un mélange de sons et de gestes. A la différence des animaux qui atteignent rapidement un plateau qu'ils ne peuvent dépasser, l'homme se distingue par sa capacité de créer et d'utiliser des signes tout à la fois conventionnels et durables. Ils lui permettent de combiner, de développer et de représenter des idées avec les autres. Cette aptitude proviendrait d'une disposition spécifique du cerveau mais aussi et surtout de l'organe de la voix qui produit des sons articulés. Destutt de Tracy reviendra sur ce point dans l'Idéologie proprement dite et dans la Grammaire. Les signes cependant, poursuit-il, présentent aussi de grands inconvénients. Un même signe, en effet, peut être incomplet ou renvoyer à une idée différente pour une autre personne ou changer de sens avec le temps. Bien qu'il soit sans doute possible d'améliorer leur usage, il est impossible d'imaginer une langue écrite parfaite. Une telle langue, ajoute-t-il est "une chimère, comme la perfection dans tous les genres" (416).¹ Les signes offrent néanmoins des avantages certains. Nous pouvons les combiner avec une grande facilité, acquérir et transmettre une foule d'informations, de connaissances présentes et passées. Ils concourent aussi à nos besoins moraux dans la mesure où ils nous apprennent à concilier la volonté d'autrui.

¹Destutt de Tracy présentera en 1800 un mémoire sur ce sujet à l'Institut intitulé: "Réflexion sur les projets de pasigraphie".

Destutt de Tracy passe ensuite à l'analyse de l'*habitude* qui comme les signes peut, elle aussi, favoriser ou faire obstacle à l'acquisition des connaissances. Elle accroît ou diminue la sensibilité physique ou morale, elle contribue à rendre des mouvements dépendants ou complètement indépendants de la volonté, à rendre nos jugements soit d'une précision extrême soit confus. Ainsi, on ne peut dire avec Condillac que la passion est un désir véhément transformé en habitude; la passion au contraire, écrit-il, est devenu un désir continué parce que le jugement qui l'a créé est devenu habituel (440). Si la répétition, la fréquence des diverses opérations de l'esprit, nous permettent de faire une quantité de jugements sans que nous n'en ayons véritablement conscience, ils en deviennent d'autant plus difficiles à analyser. Il ajoute, enfin, que la plupart des problèmes et des contradictions à résoudre pour l'Idéologie proviennent de l'action directe de l'habitude sur nos jugements (444).

Destutt de Tracy va aussi écrire pendant cette période quelques opuscules sur des sujets divers qui participent eux aussi à l'élaboration conceptuelle de l'Idéologie. C'est ainsi qu'en janvier 1798, il présente un mémoire intitulé: Quels sont les moyens de fonder la morale chez un

peuple?¹ Cette question, proposée l'année précédente sous une forme quelque peu différente par l'Institut comme sujet pour un prix de morale, avait dû être retirée car aucune des réponses soumises n'avaient été jugées satisfaisantes. Jean-Baptiste Say s'intéressera, lui aussi, à ce sujet dans son Olbie ou Essai sur les moyens de réformer les mœurs d'une nation (1800). Le texte de Destutt de Tracy parut dans trois numéros du Mercure français cette même année et sera ajouté plus tard en appendice au Commentaire sur l'Esprit des lois que Destutt de Tracy fait paraître en 1819.² Cet opuscule offre un exemple pratique de la conception idéologique de la morale qui s'oppose radicalement à l'acception traditionnellement conférée à ce terme. Elle ne renvoie à aucun code de préceptes moraux d'ordre spirituel. C'est, au contraire, une science n'ayant pour dessein que l'analyse des conséquences de nos actions sur notre bien-être.³ Destutt de Tracy prône dans

¹Cet opuscule est divisé en quatre chapitres: I. De la punition des crimes; II. De la répression des délits moins graves; III. Des occasions de nuire à autrui; IV. De la disposition à nuire à la société et à ses membres, ou des inclinations vicieuses: § 1. De l'éducation morale des hommes, § 2. De l'éducation morale des enfants.

²Les citations du Mémoire utilisées ici renvoient à l'édition du Commentaire sur l'Esprit des lois de Montesquieu. 1819. (Genève: Slatkine Reprints, 1970).

³Dans une des circulaires envoyées au professeurs des écoles centrales, Destutt de Tracy rappelle que le cours de législation doit inclure des "éléments de la morale puisés dans l'examen de la nature de l'homme et de ses facultés intellectuelles, fondés sur son intérêt bien entendu, sur le désir invincible qu'il a d'être heureux, et constituant

ce texte l'importance de lois strictes dont les peines sont directement proportionnelles aux crimes, assurant ainsi à ceux qui les enfreignent une punition sévère et inévitable. Les garants de la morale publique que Destutt de Tracy qualifie de "vrais soutiens de la société, les solides appuis de la morale" seront donc "les suppôts et les exécuteurs des lois" (438). Après avoir passé en revue les différentes branches du pouvoir judiciaire dans sa fonction purement répressive (punition des crimes) et proposé quelques aménagements, il se tourne ensuite vers le problème de la prévention. Si la première base de la morale repose sur l'assurance que "tout crime est une cause certaine de souffrance pour celui qui le commet", autrement dit sur la répression (438), la deuxième s'appuyant sur la prévention consiste à "rendre aussi difficile qu'il est possible le succès de la friponnerie" (446). Bien qu'il soit impossible de supprimer toutes les occasions de faire le mal, il devrait être possible de réduire le désir même de le faire. L'éducation et la morale auront pour fonction principale d'aider l'homme à passer de bons jugements et donc de contrôler les effets des besoins/désirs.

Cette réflexion sur les lois préventives conduit Destutt de Tracy à développer sa conception idéologique de

ce que l'on appelle le droit naturel." Cité dans Eléments d'idéologie, IV (Bruxelles, 1826-27) 441.

la morale publique. Il commence, tout d'abord, par distinguer entre les lois de la société établies par les hommes qui ne peuvent être, par définition, que des "conventions" imparfaites et incertaines et les lois de la nature (ex. "les lois de la mécanique") qui, elles au contraire, sont certaines et complètes puisqu'elles sont "l'expression de la nécessité" (448). Destutt de Tracy rappelle que, jusqu'à une période récente, philosophes et autres législateurs ont longtemps tenu la propriété (privée) comme cause de tous les maux de la société et qu'en théorie, tout du moins, la société idéale devait être fondée sur la communauté de tous les biens. Une telle vue, écrit-il, est erronée pour deux raisons: cette théorie, d'une part, viole la loi de la nature qui veut que l'individu conserve (une partie de) la propriété du produit de son travail et, d'autre part, elle oublie que, quand bien même la propriété serait effectivement supprimée, le partage du bien commun ne manquerait pas, lui aussi, de provoquer des querelles et des injustices. Destutt de Tracy ajoute que si Rousseau a eu tort de déclarer que la propriété privée est la cause de tous les crimes, on ne peut lui reprocher, par contre, d'avoir montré que la société est elle-même la source de tous les vices et que seul un état total d'isolation pourrait prévenir tout mal moral (449-450). L'influence pernicieuse du spiritualisme et de "la philosophie platonicienne" a

contribué, écrit-il, à faire de la morale un principe inné, partagé par tous, que l'on retrouve même chez des philosophes comme Voltaire qui, bien qu'il ait su montrer que la religion est une "création humaine", s'est néanmoins rendu coupable d'avoir propagé (460).¹ La morale doit être définie comme "la connaissance des effets de nos penchants et de nos sentiments sur notre bonheur" ou encore - dans le cadre général de l'Idéologie - comme "une application de la science de la génération de ces sentiments et des idées dont ils dérivent" (459). Il convient de reconnaître que les hommes ont "des intérêts distincts et opposés, et que cependant ils sont forcés de se rapprocher pour pouvoir même exister" (451). S'il est "chimérique" de prétendre supprimer toutes les occasions que les hommes ont de se nuire, il devrait être cependant possible grâce à l'éducation et à une législation réaliste de leur en enlever quelque peu le désir. Brian W. Head a analysé en détail le caractère élitiste de l'approche pédagogique de la morale chez Destutt de Tracy que l'on retrouve également dans ses vues sur l'instruction publique (Head 99).

La même année où il est nommé sénateur et qui est celle aussi du 18 Brumaire (1799), Destutt de Tracy publie anonymement une première édition de son Analyse de

¹"La morale vient donc de Dieu comme la lumière." Voltaire, Dictionnaire philosophique 1764 (Paris: Garnier-Flammarion, 1964) 299.

l'Origine de tous les cultes. Cet ouvrage fera l'objet d'une réédition, elle aussi anonyme, beaucoup plus développée sous l'Empire (1804).¹ Il s'accorde avec Charles Dupuis qui avait montré dans son texte de 1795 que la religion chrétienne comme les autres religions ne sont que des variantes du culte solaire et du zodiaque. Les dogmes sont fondés sur des superstitions, l'ignorance et la peur et ne reposent sur aucune base scientifique. Ils contribuent à maintenir les hommes dans un état de peur et de servilité que la collusion du pouvoir spirituel et du pouvoir politique a traditionnellement favorisé. Les religions apparaissent dans ce contexte à la fois subversives et dangereuses car elles peuvent usurper le pouvoir et empêcher les hommes d'élaborer des règles de conduite morales leur bénéficiant en propre.

Parmi ses différentes responsabilités à l'Institut, Destutt de Tracy fera partie de commissions chargées d'examiner un système lexicographique élaboré par M. Buttet, ainsi que des systèmes de pasigraphie présentés par Maimieux, Zadkins-Hourwitz, Fournaux et Montignon. Ces derniers, en effet, cherchaient à mettre au point une

¹Analyse de l'Origine de tous les cultes, par le citoyen Dupuis, et de l'Abrégé qu'il a donné de cet ouvrage (Paris: Agasse, 1799. 2^e éd. Paris: Courcier, 1804). Sur le renouveau du catholicisme et de la pensée (réactionnaire)-contre révolutionnaire voir George Boas, French Philosophies of the Romantic Period (Johns Hopkins UP, 1925) ch. 3 "The Neo-Christians" 72-153.

"langue universelle". Destutt de Tracy présentera une critique de tels systèmes dans ses "Réflexions sur les projets de pasigraphie" lues à l'Institut en 1800 (Mémoires de l'Institut..., 1801, III: 535-551). Ce sujet sera repris d'une façon beaucoup plus complète dans les deux derniers chapitres de la Grammaire intitulés: "Des Signes durables de nos Idées, et spécialement de l'Ecriture proprement dite" (Ch.V) et "De la création d'une langue parfaite, et de l'amélioration de nos langues vulgaires" (Ch. VI). Dans sa communication présentée à l'Institut Destutt de Tracy affirme déjà le caractère phonocentrique obligé de l'écriture. Ainsi, le système de signes qui constitue le langage permet d'exprimer nos idées à partir de l'organe de la voix pour affecter l'ouïe; l'écriture constituée de caractères alphabétiques transforme, quant à elle, les signes vocaux en signes visuels. Pour Destutt de Tracy seule une telle langue orale est utile et véritablement universelle dans la mesure où ses signes sont non seulement plus faciles à écrire, à combiner, à exprimer et à apprendre, mais aussi parce qu'ils s'avèrent beaucoup plus efficaces pour communiquer et retenir des idées. De la même façon, une *pasigraphie* comprise comme écriture universelle serait absurde puisqu'il existe un alphabet qui peut déjà transcrire toutes les langues européennes. On notera que l'ethnocentrisme foncier dont fait preuve Destutt de Tracy ici et ailleurs - lorsqu'il sera amené, en

particulier, à traiter des hiéroglyphes - va de pair, avec ce que Jacques Derrida appelle logocentrisme et qu'il définit comme (la) "métaphysique de l'écriture phonétique" du langage fondé sur l'alphabet (De la grammatologie 11 et 117-121). D'autre part, il serait tout aussi absurde, ajoute Destutt de Tracy, d'essayer de créer une langue universelle de toute pièce. Le latin qui avait longtemps rempli la fonction de langue savante et, pour ainsi dire, universelle l'a aujourd'hui peu à peu perdue. Une telle langue supposerait en plus un accord volontaire et général sur les conventions qui lui permettrait d'être réellement universelle. Il faudrait, enfin, pouvoir en classifier les idées et établir toutes les séries de leurs dérivations, combinaisons et modifications. Selon Destutt de Tracy ce projet de pasigraphie n'a aucune valeur intrinsèque. La seule entreprise concevable serait de choisir une langue déjà existante telle que le grec ou le latin, de la corriger pour l'adapter à nos besoins et de nous en servir constamment. Celle-ci, non plus, ne saurait être réellement ni *philosophique* en raison de l'état actuel des sciences et de l'idéologie ni vraiment universelle puisqu'il faudrait l'adapter continuellement.

Destutt de Tracy qui a déjà participé à la réorganisation de l'éducation et contribué, en partie, à la rédaction du curriculum des écoles centrales, va être en

février 1800 le co-auteur d'un rapport au Conseil de l'instruction publique sur l'état de l'enseignement en France. Après en avoir souligné les points forts mais aussi les différents aspects à corriger, le rapport souligne que le système peut être amélioré et rendu plus efficace sans bouleverser à nouveau l'organisation déjà en place. Il reviendra sur ces problèmes dans un opuscule intitulé: Observations sur le système actuel d'instruction publique (1800). Il y développe, d'une part, ses idées sur l'éducation et plus particulièrement sur la nécessité d'établir deux types d'éducation distincts. Il propose, d'autre part, un ensemble de réformes des écoles centrales créées depuis 1795.

La société est divisée, écrit-il, en deux classes dont les mœurs, les besoins et les moyens sont tout à fait différents. En conséquence, la "classe ouvrière" et la "classe savante" doivent chacune recevoir un enseignement approprié. Les masses auront une instruction abrégée mais néanmoins complète, alors que la "classe supérieure" ou "éclairée" recevra quant à elle une instruction beaucoup plus longue et détaillée, en particulier dans les écoles centrales. Destutt de Tracy justifie le caractère, semble-t-il, foncièrement élitiste du système éducatif idéologique qu'il prévoit par le manque de "ressources, de professeurs et d'étudiants" au niveau de cette classe et

par le fait que la mise en place d'un tel système demande une longue période de temps pour pouvoir s'implanter (cit. dans Head, 197). Il s'avère donc impératif, écrit-il, d'éduquer tout d'abord une élite qui pourra ensuite s'occuper des autres classes.¹

Ces recommandations seront pourtant peines perdues puisqu'au moment même où Destutt de Tracy remet le rapport, la dissolution du Conseil de l'Instruction publique vient d'être décidée. En effet, Napoléon commence déjà à se méfier des Idéologues et des idées libérales qu'ils répandent à l'Institut mais aussi dans les écoles de la République. Les nombreux articles de soutien pour le nouveau système scolaire et les écoles centrales qui paraîtront par exemple dans le journal La Décade philosophique entre 1799 et 1801 n'y changeront rien (Kitchin 179-192); cette publication qui longtemps dissémina la pensée idéologique devra disparaître en 1807.

Marquant les débuts de son attaque contre l'opposition libérale, Napoléon s'écrit au Conseil d'état en 1801:

¹On trouvera une analyse détaillée de la question de l'instruction publique et plus particulièrement des thèses de Destutt de Tracy dans l'ouvrage de Brian W. Head, Ideology and Social Science... ch. 10: "Public Instruction and Ideology", 187-202, ainsi que dans l'étude de Charles H. Van Duzer, Contribution of the Ideologues... ch. 4: "The Ideologues and the First Consul", 143-165.

Il y a une classe d'hommes qui depuis dix ans a fait, par le système de méfiance qui la domine, plus de mal à la France que les plus forcenés révolutionnaires. Cette classe se compose de phraseurs et d'idéologues; ils ont toujours combattu l'autorité existante (...) Après avoir renversé l'autorité en 1789, après avoir phrasé ensuite plusieurs mois, quoique nombreux, quoiqu'éloquents eux-mêmes, ils ont été renversés à leur tour (...) Ils ont reparu et encore phrasé; toujours se méfiant de l'autorité, même quand elle était entre leurs mains, ils lui ont toujours refusé la force indispensable pour résister aux révolutions; esprits vagues et faux, ils vaudraient mieux s'ils avaient reçu quelques leçons de géométrie.¹

En mai 1802 la loi Fourcroy sur l'instruction publique supprimera les écoles centrales qui seront remplacées par les écoles secondaires et une trentaine de lycées d'état. Si on conserve cependant, comme Destutt de Tracy l'avait recommandé les écoles spéciales et celles de droit, la suppression de nombreux cours (par ex: morale et sciences politiques) et le caractère traditionaliste de la nouvelle réforme viennent sanctionner, néanmoins, le courant réactionnaire qui dès le Concordat s'instaure dans le pays. L'enseignement de l'idéologie sera remplacé par l'entraînement militaire. La même année Bonaparte se fait nommer consul à vie et l'esclavage aboli en 1791 est rétabli dans les colonies.

¹J. Gaulmier, L'idéologue Volney (1757-1820): Contribution à l'histoire de l'Orientalisme en France (Genève: Slatkine Reprints, 1980) XIII.

C'est dans ce climat de méfiance que Destutt de Tracy publie au cours de l'été 1801 son Projet d'éléments d'idéologie à l'usage des écoles centrales de la République française (Paris: Didot, 1801) qui, après quelques modifications sur lesquelles nous reviendrons, sera publié sous le titre définitif de Éléments d'idéologie. Idéologie proprement dite, Première partie, 2e édition (1804). L'ouvrage se veut tout à la fois doctrinal car il sert de présentation formelle à l'Idéologie et manuel scolaire destiné aux élèves des écoles centrales. Il reprend, quoique dans un ordre quelque peu différent, le Mémoire sur la faculté de penser présenté à l'Institut. Le mémoire sur Berkeley et Malebranche constitue désormais le chapitre VII du Projet intitulé "De l'existence" et l'analyse de la propriété des corps y est développée dans deux chapitres (IX et X). Picavet recense ces changements en détail (335 note 2).

Le Projet, annonce Destutt de Tracy, se compose de 17 chapitres qui peuvent être eux-mêmes divisés en trois sections "pour soulager l'attention".¹ La première regroupant les chapitres 1-8 contient "la description de nos facultés intellectuelles". Destutt de Tracy commence

¹Les citations sont extraites de la 3^e édition des Éléments, Idéologie proprement dite (Vve Courcier, 1817) reproduite chez Vrin (1970), voir bibliographie. La numérotation romaine renverra dorénavant à l'Idéologie proprement dite (I), la Grammaire (II) et la Logique (III).

par l'analyse de la faculté de penser pour passer ensuite à celle des sensations, de la mémoire, du jugement, de la volonté et des désirs, des idées composées, de l'existence pour montrer, enfin, comment les différentes facultés commencent à agir. La deuxième section porte sur "l'application de cette connaissance à la connaissance des propriétés des corps" (9-10) et propose également une analyse "sur la manière dont Condillac a analysé la Pensée" (11). La dernière section qui, pour finir, "traite des effets de la réunion de notre faculté de sentir avec la faculté de nous mouvoir" (12-13) inclut un chapitre sur l'habitude (XIV) et sur les progrès des facultés (XV) avant de conclure le Projet par deux longs chapitres sur les signes et leurs effets (XVI-XVII).

Cet ouvrage, annonce Destutt de Tracy dans la préface (1801), s'adresse tout d'abord aux étudiants des écoles centrales qui y trouveront "un plan d'étude" mais aussi aux "connaisseurs" qui y trouveront, quant à eux, "un mémoire à consulter" (I, xiii). Puisqu'il n'existe toujours pas de manuel satisfaisant pouvant servir d'introduction à l'Idéologie et à la Grammaire générale et que les textes rédigés jusqu'ici par les professeurs sur ce sujet restent encore fort disparates, Destutt de Tracy propose de combler cette lacune avec son Projet d'éléments... Comme il le souligne dans la préface, il ne s'agit pour l'instant que

d'une "ébauche à perfectionner", d'"un cadre que l'on peut étendre et resserrer", d'"un point de départ", d'un texte à commenter" ou enfin d'un "canevas à remplir" (I, xxii, xxv). Il rappelle, de plus, que son travail s'inscrit dans le cadre de la loi du 3 brumaire an 4 (1795) établie par la Convention qui prévoyait la restructuration complète de l'instruction publique et, en particulier, la création des écoles centrales. Puisqu'il n'existe pas de règlements d'exécution décrivant le programme de la chaire de grammaire générale prévue dans chaque école centrale et que les professeurs, eux-mêmes, ne sont pas certains du contenu à donner à leur enseignement qui, du reste, diffère grandement d'une école à l'autre, Destutt de Tracy propose l'interprétation suivante de la volonté des Conventionnels:

ils avaient senti que toutes les langues ont des règles communes qui dérivent de la nature de nos facultés intellectuelles, et d'où découlent les principes du raisonnement; ... ils pensaient qu'il faut avoir envisagé ces règles sous le triple rapport de la formation, de l'expression, et de la déduction des idées, pour connaître réellement la marche de l'intelligence humaine, et que cette connaissance non seulement est nécessaire à l'étude des langues, mais encore est la seule base solide des sciences morales et politiques dont ils voulaient avec raison que tous les citoyens eussent des idées saines, sinon profondes; qu'en conséquence leur intention était que, sous ce nom de grammaire générale, on fît réellement un cours d'idéologie, de grammaire, et de logique, qui, en enseignant la philosophie du langage, servît d'introduction au cours de morale privée et publique (I, xxii-xxiv).

Malheureusement, écrit Destutt de Tracy, l'esprit de la loi de réforme de 1795 se voit menacé par les forces conservatrices qui, après avoir tenu les philosophes pour responsables des excès de la Révolution, mettent désormais tout en oeuvre pour empêcher la mise en place de leurs idées pédagogiques. Il remarque à cet effet:

je vois qu'à la fureur de tout détruire
a succédé la manie de ne rien laisser
s'établir, et que, sous prétexte de
hair les écarts de la révolution, on
déclare la guerre à tout ce qu'elle a
produit de bon: c'est une mode qui a
remplacé nos anciens beaux airs (I,
xxv).

S'il n'est pas certain que cette réforme et les matières qu'elle devrait introduire puissent être solidement établies sous peu dans les écoles publiques et centrales, il pense que cette "manie actuelle" ne peut être que passagère et qu'il est nécessaire pour l'instant de poursuivre la recherche et de favoriser les échanges sous forme de commentaires, de corrections entre professeurs (I, xxvii).

Il justifie ensuite la publication de la première partie des Eléments sans la Grammaire et la Logique qui, pourtant, auraient beaucoup aidé à saisir l'ensemble du "projet" idéologique. Ce premier volume, dit-il, "renferme à proprement parler toute la théorie" de cette nouvelle science et cherche, tout d'abord, à répondre aux questions

que le lecteur pourrait se poser sur les "principes" qui la sous-tend (I, xxx). Les deux prochains volumes constituant l'application pratique de cette théorie tiendront compte des éventuelles critiques et corrections qui, entre temps, lui auront été adressées.

Ne sachant pas quel accueil on va réserver à son Projet d'éléments d'idéologie, Destutt de Tracy renonce au genre traditionnel de l'épître dédicatoire. Le "véritable ami" auquel il fait allusion mais dont il fait le nom est Cabanis. Sans doute rassuré par le succès d'estime que ces deux premiers volumes auront suscité, il lui dédicacera la Logique en 1805. Il conclut enfin la préface en avouant que s'il n'a pas cité tous les auteurs auxquels il s'est "quelquefois approprié les idées", c'est qu'il ne se souvient pas à qui il reste redevable (I, xxxi-xxxii). Cette amnésie revêt cependant une fonction précise car elle aide à souligner que la science idéologique s'inscrit dans une longue tradition philosophique à laquelle est venue s'ajouter plus récemment un groupe important de savants. En se proposant d'en énoncer la théorie, il ne fait que reprendre les idées que d'autres ont déjà exposées sous une forme ou une autre:

Je déclare une fois pour toutes qu'il y a dans cet écrit beaucoup de choses qui ne sont pas de moi; et je répète que je voudrais bien qu'il en fût de même du reste; et que le tout ne fût qu'un recueil de vérités déjà connues et convenues" (I, xxxij).

Ecrire l'Idéologie reviendrait, idéalement, à pouvoir se faire, comme il l'avoue dans l'avertissement à la Grammaire, "le secrétaire de tous les hommes éclairés de ce temps-ci" (II, viii). La forme même qu'il lui faut conférer aux Eléments en raison du caractère inédit de cette nouvelle science et de la double fonction qu'il s'est assigné, à savoir celle d'éducateur et de théoricien, vont le priver pourtant de cet anonymat auquel il prétend aspirer. En effet, les constantes rétrogressions, prolepses, "lacunes à remplir" qui ponctuent le texte contribuent, tout d'abord, à brouiller les marques du discours théorique et à réintroduire un sujet parlant. Le texte, ainsi, est contraint de passer constamment du récit au débat:

j'ai souvent été obligé de quitter le ton de la narration pour prendre celui de la discussion, et de donner à certains principes un développement proportionné, non pas à leur importance ou à leur difficulté réelle, mais à la crainte de les voir combattus et repoussés, ce qui nécessairement nuit à l'effet de l'ensemble" (I, xix-xx).

Ce problème, remarque-t-il, semble incontournable puisqu'on le retrouve même au niveau des manuels de mathématiques qui, par définition, devraient en être exempts (I, xxi).

L'Idéologie, d'autre part, doit être située généalogiquement dans une liste d'auteurs ayant chacun contribué par leur travaux à l'histoire ou élaboration de

cette nouvelle science: "Je dois rendre compte [...] des motifs qui m'ont dirigé, et de la manière dont j'ai envisagé mon sujet", annonce Destutt de Tracy au début de la préface (I, xiii). Il ne peut être ce "secrétaire" anonyme, scripteur sans nom d'une science en train de se faire, car en l'écrivant il va devoir commenter, corriger, ajouter et suppléer (à) ce que d'autres, y compris lui-même, en ont déjà dit.

C'est par une référence à l'Histoire naturelle de Buffon qui avait placé l'être humain dans l'ensemble des espèces vivantes que Destutt de Tracy se propose de commencer cette généalogie. L'Idéologie "rationnelle" pour reprendre la distinction du Mémoire sur la faculté de penser, elle-même dépendante de l'Idéologie "physiologique" développée récemment par Cabanis, appartient en fait de droit à la Zoologie:

On n'a qu'une connaissance incomplète d'un animal, si l'on ne connaît pas ses facultés intellectuelles. L'Idéologie est une partie de la Zoologie, et c'est surtout dans l'homme que cette partie est importante et mérite d'être approfondie: aussi l'éloquent interprète de la nature, Buffon, aurait-il cru n'avoir pas achevé son histoire de l'homme, s'il n'avait pas au moins essayé de décrire sa faculté de penser (I, xiii-xiv).

Buffon, cependant, n'a pas pu offrir une description "satisfaisante" de la faculté de penser puisque, "de tous les sujets qu'il a traités, c'est celui qui avait été le moins étudié avant lui" (I, xiv). Bien qu'il ne le

souligne pas ici, Destutt de Tracy lui reproche aussi certainement de conserver dans son analyse de l'homme la dichotomie traditionnelle corps/âme (Kennedy 113). Dans cette perspective zoologique l'homme, au contraire, est abordé en premier lieu comme un être de besoins cherchant à les satisfaire. Pour comprendre les mécanismes qui président à l'élaboration de la faculté de penser, il faut donc comprendre les règles qui sont prescrites au jugement (Logique), au discours (Grammaire) et aux désirs (Morale). Une fois ces principes posés, il convient alors de "remonter à leur origine" non seulement pour y trouver "les principes de l'éducation et de la législation" mais aussi "le centre unique de toutes les vérités" qui chez l'homme est "la connaissance de ses facultés intellectuelles" (I, xiv-xv).

Locke, ensuite, occupe une place spécifique dans cette généalogie puisqu'il a eu pour principal mérite d'aborder l'analyse de l'intelligence humaine "comme l'on observe et l'on décrit une propriété d'un minéral ou d'un végétal, ou une circonstance remarquable de la vie d'un animal" et c'est pour cela qu'il classifie cette science dans la "Physique" (I, xv). La Métaphysique, au contraire, s'intéressait traditionnellement non point à "découvrir la source de nos connaissances, leur certitude et leurs limites" mais à "déterminer le principe et la fin de toutes

choses, de deviner l'origine et la destination du monde" (I, xvi).

Destutt de Tracy en arrive enfin à Condillac, véritable fondateur de l'Idéologie. Bien que sa méthode et son jugement offrent des exemples à suivre, son travail néanmoins n'est pas "exempt d'erreurs" (I, xvi). Deux raisons, écrit-il, pourraient en être la cause. La première tient au caractère éminemment intellectuel de cette recherche qui a tendance "à nous méprendre et à nous égarer" (I, xvii); la deuxième provient du caractère disparate des ouvrages théoriques de Condillac:

Il s'est pressé d'appliquer ses découvertes aux arts de parler, de raisonner, d'enseigner: mais il ne s'est point occupé de les réunir, et ne nous a donné nulle part un corps de doctrine complet qui puisse servir de texte aux leçons d'un cours.

Destutt de Tracy ajoute: "Je me suis proposé d'y suppléer". Texte tout à la fois de doctrine et de cours, les "véritables éléments d'Idéologie" qu'il présente dorénavant proposent "une description exacte et circonstanciée de nos facultés intellectuelles, de leurs principaux phénomènes, et de leurs circonstances les plus remarquables" (I, xvii).

B. Le Trop et le peu

1. Idéologie proprement dite

Composition

Lorsqu'il publie en 1804 la seconde édition du Projet d'éléments d'idéologie sous le titre complet de Eléments d'Idéologie, Première partie, Idéologie proprement dite, plusieurs événements importants sont venus entre temps réduire considérablement l'influence tant politique qu'intellectuelle des Idéologistes.¹ L'épuration du Tribunat ordonnée en 1802 par Bonaparte qui cherche à se débarrasser de toute opposition parlementaire touche de nombreux sympathisants de l'Idéologie comme Daunou, Benjamin Constant, Jean-Baptiste Say. La fermeture, tout d'abord, des écoles centrales et la réorganisation de l'Institut viendront ensuite compléter cette entreprise de noyautage de l'opposition. La classe des Sciences morales et politiques - l'un des principaux centres de diffusion de l'Idéologie et de la pensée libérale - est supprimée. Ses membres sont répartis entre soit la deuxième classe de Langue et de littérature française soit la troisième classe

¹On trouvera une présentation des modifications apportées au texte du Projet dans la réédition de l'Idéologie proprement dite d'Henri Gouhier (Paris: Vrin, 1970), 14-15.

d'Histoire et de littérature ancienne de l'Académie française.¹ Destutt de Tracy devient membre correspondant de cette troisième classe avec, en particulier, Degérando alors que Sieyès, Cabanis, Volney et Garat sont affectés à la seconde. Sa demande d'adhésion à la seconde classe présentée peu de temps après sera rejetée. La candidature de Maine de Biran qu'il avait demandé à son ami Cabanis de parrainer connaîtra, elle aussi, le même sort. Rappelons que Maine de Biran avait remporté, sous la recommandation de Destutt de Tracy, le prix de l'Institut pour son mémoire sur "L'Influence de l'habitude sur la faculté de penser".

C'est à partir de cette époque que Destutt de Tracy se voit conférer le qualificatif de "têtu de Tracy". Loin d'être découragé par ces différents refus, il termine et publie la même année sa Grammaire (1803) et commence la Logique qui constituent respectivement le deuxième et le troisième volume des Éléments d'idéologie. En effet, ni l'absence de soutien pour ses idées de réforme ni les critiques que son système de pensée commence à susciter ne semblent le décourager. Il peut ainsi annoncer avec aplomb dans l'Avertissement de l'Idéologie proprement dite (1804): "Or, pour le fond des idées, j'avoue sincèrement que je crois être arrivé à la vérité, et qu'il ne me reste

¹La classe des Sciences morales et politiques de l'Institut ne sera reconstituée qu'en 1830 en tant qu'Académie indépendante.

aucun louche ni aucun embarras dans l'esprit sur les questions que j'ai traitées" (I, iv). Cette "vérité", pourtant, en raison du régime des signes auquel elle devra se soumettre à la fin du premier volume (ch. XIV-XVII) et dont on trouve déjà la marque dès le premier chapitre, va se révéler beaucoup plus évasive. D'affirmation conquérante d'un savoir maîtrisable, elle apparaît à la fin de la Grammaire comme une "triste vérité" dévoilant, en définitive, l'incapacité inhérente de l'homme d'accéder à toute certitude (II, 379).

Destutt de Tracy revient dans l'Avertissement de la 2^e édition sur la question du style qu'il avait déjà abordée dans la préface du Projet. "Le ton de conversation naïve et presque triviale" choisi alors avait, écrit-il, des fonctions propédeutiques spécifiques. Le texte s'adressant avant tout aux élèves des écoles centrales, il fallait donc s'assurer que le sujet traité restât le plus clair possible et "faire voir combien sont simples les procédés qui peuvent nous conduire à une véritable connaissance de nos opérations intellectuelles" (I, vi). La nouveauté de cette "science" à laquelle venaient s'ajouter également "beaucoup de fausses idées" qu'il fallait dissiper avaient contribué au choix de ce "ton" spécifique. Destutt de Tracy ajoute:

D'ailleurs cette manière ne semblait très commode pour éviter de m'ériger en maître dans une matière que je ne faisais qu'étudier la plume à la main. En effet, mon but était bien moins de

créer un corps de doctrine que de tracer la marche de mes recherches et d'en présenter les résultats(I, vi-vii).

Bien que ce "ton familier" n'ait désormais plus de raison d'être, Destutt de Tracy décide néanmoins de le conserver dans cette édition car pris par le temps, il préfère tout d'abord terminer la Logique sur laquelle il est en train de travailler avant de reprendre, une fois qu'il les aura terminées, l'ensemble des trois parties des Eléments (I, viii). Ou peut-être faudrait-il voir dans cette décision obstinée de garder ce ton (de cours) qui n'a en fait plus cours, un rappel critique de l'importance des écoles centrales récemment supprimées? Les constantes apostrophes qui ponctuent ce texte inaugural de l'Idéologie dès les premières lignes de l'Introduction pourraient être lues, en cette année du sacre (1804), comme un défi lancé aux censeurs et/ou, par là même, comme un déni du nouveau régime. Ou peut-être encore, à un niveau plus pragmatique, devons-nous y voir une application idéologique de la méthode analytique, de cet esprit d'*analyse* introduit par Locke et Condillac repris ensuite par Lavoisier et Condorcet. Destutt de Tracy se l'approprierait ainsi pour montrer, d'une part, que l'Idéologie *peut* être enseignée aux élèves - le sujet, contrairement aux critiques qui ont été faites, n'est pas trop avancé - et, d'autre part, qu'il est en fait possible de narrer cette "Histoire de notre entendement". A l'instruction privée du Prince (de Parme)

condillacienne se substitue celle publique que les élèves de la République devraient être en droit de recevoir:

"Jeunes gens, c'est à vous que je m'adresse; c'est pour vous seuls que j'écris" (I, 1).

La nouvelle "science" que Destutt de Tracy présente à son auditoire fictif dans l'Introduction peut être nommée de trois façons différentes selon, écrit-il, que l'on s'attache au "sujet" même (*Idéologie*), au "moyen" (*Grammaire générale*) ou, enfin, au "but" (*Logique*). *Idéologie* est de plus le terme générique de la science des idées qui se définit aussi comme "celle de leur expression et celle de leur déduction" (I, 5 en note). Destutt de Tracy ajoutera dans l'édition de 1824 (vii-x) un plan général de ce qu'aurait dû éventuellement recouvrir cette "philosophie première" ou, comme il l'appelle également, cette "science des sciences", "méthode des méthodes" (II, viii-ix). Il convient de noter ici que ce plan figurait d'abord à la fin de la Logique terminée en 1804 (même année donc que la parution de l'Idéologie proprement dite) et publiée en 1805 (III, 452-453). Destutt de Tracy remarque dans le même ouvrage que les neuf parties qui devraient composer de "vrais Eléments d'Idéologie" formeraient "par leur réunion la totalité du tronc de l'arbre encyclopédique de nos connaissances réelles" (III, 451). Elles se répartiraient ainsi:

ELEMENTS D'IDEOLOGIE

PREMIERE SECTION

Histoire de nos moyens de connaître, en trois parties

- I^{re} Part. - De la formation de nos idées, ou
.....IDEOLOGIE proprement dite¹
- II^e Part. - De l'expression de nos idées, ou
.....GRAMMAIRE
- III^e Part. - De la combinaison de nos idées, ou
.....LOGIQUE

DEUXIEME SECTION

Application de nos moyens de connaître à l'étude de notre volonté et de ses effets, en trois parties

- I^{re} Part. - De nos actions, ou ECONOMIE
- II^e Part. - De nos sentiments, ou.. MORALE
- III^e Part. - De la direction des unes et des autres
.....LEGISLATION

TROISIEME SECTION

Application de nos moyens de connaître à l'étude des êtres qui ne sont pas nous, en trois parties

- I^{re} Part. - Des corps ou de leurs propriétés, ou
..... PHYSIQUE
- II^e Part. - Des propriétés de l'étendue, ou
..... GEOMETRIE
- III^e Part. - Des propriétés de la quantité, ou
..... CALCUL

¹Cette note est de Destutt de Tracy: "Observez pour tous ces noms, et surtout pour ceux de la section des sciences morales, d'y attacher, non pas la signification ordinaire, mais celle qui résulte des explications contenues dans ce chapitre, sans quoi vous auriez une idée tout à fait fausse de ce qu'ils représentent."

APPENDICE POUVANT FORMER UNE DIXIEME PARTIE SUPPLEMENTAIRE

*Des fausses sciences qu'anéantit la connaissance
de nos moyens de connaître, et de leur légitime
emploi.*

NOTE DE L'AUTEUR

Quand ce cadre sera bien rempli, je pense fermement que l'on aura enfin de véritables éléments d'Idéologie, ou, si l'on veut, de Philosophie première, ou, en d'autres termes, un Traité complet de l'origine de toutes nos connaissances. C'est un ouvrage bien précieux qui nous manque. Puissé-je avoir hâté, ne fût-ce que d'un instant, l'heureuse époque où on en jouira! Si j'en étais sûr, je croirais que ma vie ne s'est pas passée toute entière sans être de quelque utilité, et je serais heureux de cette douce idée.

De ces neuf parties envisagées, Destutt de Tracy ne complètera que l'"histoire de notre entendement", à savoir: L'Idéologie proprement dite, la Grammaire et la Logique. De la deuxième section, intitulée plus tard Traité de la volonté et de ses effets, il ne rédigera que la partie sur l'économie ainsi que la première partie sur la morale et le chapitre De l'amour dont seulement trois pages se terminant par des points de suspension apparaissent dans l'édition des Eléments. Celle portant sur la Législation qui devait compléter la deuxième section ou Traité de la volonté et de ses effets ne fut pas rédigée sous sa forme prévue: le

Commentaire sur l'Esprit des lois de Montesquieu en serait une introduction et/ou un substitut.

L'Analyse

Comme l'illustrent la rigueur et l'équilibre du plan général, Destutt de Tracy applique à la lettre les principes de la méthode analytique. L'analyse de la formation des idées conduit à celle de concepts ou sujets les plus complexes (morale, économie politique ou calcul, par exemple). G. Gusdorf a souligné la "véritable fascination" que l'analyse exerce à cette époque non seulement au niveau des sciences exactes et appliquées mais aussi au niveau de l'éducation et de la culture en général (Gusdorf 369-383). Un article de la Décade philosophique (20 frimaire an III, [1794]) sur l'enseignement dans les écoles normales rappelle en ces termes l'importance de cette méthode:

Locke, Helvétius, Condillac ont suffisamment montré que c'est uniquement par le moyen de l'analyse que nous pouvons pénétrer avec assurance dans le domaine des sciences (...) Grâce à cet art qui dirige l'esprit, qui l'empêche de s'égarer, qui le fait monter sans fatigue de l'observation la plus simple à la vérité la plus sublime, qui lui apprend à former des collections d'idées qu'il sait retrouver au besoin, à ne faire aucun pas inutile, (...) on fera plus de progrès en une année, dans les connaissances humaines, qu'autrefois en dix ans..." (cit. dans Kitchin 123).

En tant qu'instrument de savoir, cet esprit d'analyse est aussi un des outils indispensables au développement de la démocratie et, à ce titre, doit être introduit et enseigné dans les écoles de la République. Lakanal écrit lors de la création des écoles normales (2 brumaire, an II):

Tandis que la liberté politique et la liberté illimitée de l'industrie et du commerce détruiront les inégalités monstrueuses des richesses, l'analyse appliquée à tous les genres des idées, dans toutes les écoles, détruira l'inégalité des lumières, plus fatale encore et plus humiliante. L'analyse est donc essentiellement un instrument indispensable dans une grande démocratie.¹

Les jeunes gens auxquels s'adresse Destutt de Tracy dès les premières lignes de l'Ideologie proprement dite sont sans doute, remarque-t-il, les mieux placés pour bénéficier de l'enseignement de cette nouvelle science car ils n'ont pas encore eu la possibilité d'être exposés à d'autres connaissances et, de la sorte, n'ont pas eu l'occasion de se former des idées fausses. Il cite à ce propos Hobbes ("un des plus grands philosophes modernes") qui a su montrer qu'il est tout aussi impossible de "parler intelligemment" à des hommes qui ont "une fois acquiescé à des opinions fausses (...) que d'écrire lisiblement sur un papier déjà brouillé d'écriture" (I,

¹Cité dans, Une éducation pour la démocratie, textes et projets de l'époque révolutionnaire, présentés par Bronislaw Baczko (Paris: Garnier, 1982) 479.

2).¹ De plus, bien que leurs connaissances théoriques soient fort limitées, les élèves sont loin d'être semblables, écrit-il plus loin en reprenant l'image d'Hobbes, "à des feuilles de papier blanc sur lesquelles on puisse écrire commodément et sans précaution" (I, 16). Destutt de Tracy leur fait remarquer qu'ils peuvent en fait aborder les aspects principaux de l'Idéologie en se penchant simplement sur "tout ce qui se passe en vous quand vous pensez, parlez et raisonnez" (I, 3). Ces trois activités recouvrent les trois parties de la première section des Eléments. C'est donc par la question: "Qu'est-ce que penser?" que s'ouvre le premier chapitre de l'Idéologie proprement dite.

Les thèses sensationnistes introduites dans le Mémoire sur la faculté de penser sont ici radicalisées et vont formaliser le matérialisme psychologique auquel on attache traditionnellement le nom de Destutt de Tracy. La faculté de penser se retrouve désormais réduite à la sensation: "*Penser (...) c'est toujours sentir, et ce n'est rien que sentir.... Sentir est un phénomène de notre existence, c'est notre existence elle-même*" (I, 24 italiques dans le

¹Destutt de Tracy fait suivre en appendice à sa Logique un sommaire raisonné de l'Instauratio Magna de Bacon, ainsi que la Logique de Hobbes. La citation mentionnée ci-dessus est tirée du Traité de la nature humaine qu'il a lu, nous dit-il, dans la traduction du baron d'Holbach.

texte). Elle ne comprend plus maintenant que quatre facultés élémentaires: la sensibilité, la mémoire, le jugement et la volonté. En effet, Destutt de Tracy a complètement révisé la théorie du mouvement, de la résistance et de la motilité qu'il avait élaborée dans le Mémoire sur la faculté de penser.¹ En attribuant l'origine de toutes les facultés à la seule sensation, Destutt de Tracy supprime dans cette nouvelle version, comme le lui reprochera Maine de Biran, toute activité réflexive. S'il ne nous appartient pas de reprendre ici en détail les points de contention qui l'opposent à Destutt de Tracy, notons qu'il l'accusera d'être retombé dans les contradictions du sensationnisme condillacien en prétendant pouvoir aborder le développement des facultés intellectuelles de l'extérieur, indépendamment de toute expérience consciente.²

¹Destutt de Tracy reviendra en détail sur cette question dans les chapitres: "De l'existence" (I, ch. VII), "Comment nos Facultés intellectuelles commencent-elles à agir?" (I, VIII), et "De l'influence de notre Faculté de vouloir sur celle de nous mouvoir, et sur chacune de celles qui composent la faculté de penser"(I, ch. XIII).

²Sur cette divergence qui oppose Maine de Biran et Destutt de Tracy, on se reportera à E. Kennedy: Destutt de Tracy and the Origins of Ideology, "Biran's Debut" (120-126) et Brian W. Head: Ideology and Social Science (68).

Le Trop et le peu: Texte et Doctrine

L'affirmation inaugurale semble pourtant être immédiatement mise en doute par la question de la désignation. Pourquoi, en effet, deux mots, en l'occurrence "penser" et "sentir", pour désigner la même faculté? Pourquoi distinguer entre deux mots qui, en fait, renvoient à la même activité? Pour Destutt de Tracy cet emploi pléonastique montre combien le discours de la métaphysique a contribué à obscurcir celui de l'analyse rationnelle. L'Idéologie aura donc pour tâche essentielle de rectifier le langage et d'offrir, dans sa minutieuse description des facultés intellectuelles, une méthode permettant à la pensée de remettre en ordre, de démêler et de rendre lisible ce qui traditionnellement tendait à l'embrouiller, à la rendre semblable à ce "papier déjà brouillé d'écriture" de la métaphore hobbesienne. Destutt de Tracy poursuit donc en rappelant que cette confusion ou "ce mauvais emploi des mots" entre les deux termes *sentir* et *penser* provient des "idées fausses qu'on s'était faites de la faculté de penser avant de l'avoir bien observée". *Sentir*, écrit-il, exprime "l'action de sentir les premières impressions qui nous frappent, celles que l'on nomme *sensations*", alors que *penser* exprime "l'action de sentir les impressions secondaires (...) *les souvenirs, les rapports, les désirs*" (I, 25). Il ajoute:

Encore une fois, puisque penser c'est sentir, si les mots de notre langue étaient bien faits ou

bien appliqués, nous devrions appeler cette faculté *sensibilité*, et ses produits *sensations* ou *sentiments*; l'expression rappellerait la chose même; mais ne pouvant changer l'usage, nous le suivrons, et nommerons cette faculté la *pensée* et ses produits des *perceptions* ou des *idées* (I, 26).

La contrainte imposée par "l'usage" à laquelle s'ajoute l'impossibilité de réformer la langue pour la rendre idéologiquement acceptable - les mots, en effet, ne sont ni "bien faits" ni "bien appliqués" - requiert une constante redéfinition de la terminologie employée, augmentant par là le risque de confusion ou d'erreur qui parfois peut se loger au coeur même de l'étymologie. Ainsi, quoique les termes *perception* et *idée* soient synonymes et que le mot *idée* renvoie d'après son origine grecque à celui d'image (idées comme "images des choses"), "gardons-nous", écrit Destutt de Tracy, "de l'erreur commune de croire que nos idées soient la représentation des choses qui les causent" (I, 26-27).

Avant de passer à une analyse détaillée des quatre facultés "élémentaires" qui composent la faculté de penser, il en énonce tout d'abord les fonctions respectives:

On appelle *sensibilité* la faculté de sentir des sensations; *mémoire*, celle de sentir des souvenirs; *jugement*, celle de sentir des rapports; *volonté*, celle de sentir des désirs (I, 27).

Cette définition, on le voit, réaffirme le primat des sens dans l'acquisition de la connaissance et ne laisse plus aucune place à l'activité libre de l'âme ou du moi comme cela était déjà le cas chez Locke et le sera encore d'une certaine manière chez Condillac ("l'âme oisive"). En fait, Maine de Biran soulignera l'ambiguïté de cette position, de ce mauvais système ("la double théorie de Condillac") qui oscille précisément, comme l'a montré Jacques Derrida, autour de la question du "*trop*" ou du "*trop peu de liberté*":

Le *trop*, d'abord, dans les Notes du Cahier-Journal sur l'Essai: "M. Condillac ne donne pas assez, ce me semble au mécanisme physique des idées. Il semble insinuer que nous les produisons par un acte de notre volonté, et croire qu'elles ne sont pas des résultats du mouvement des fibres du cerveau ou de quelque chose de semblable..." (...)
 Le *trop peu*: "La manière dont Condillac et son école considèrent ces facultés en exclut toute idée d'activité libre; et en les soumettant à l'influence quelconque des objets externes ou aux *dispositions* propres de la sensibilité, on les soustrait à un mode de culture ou de développement moral qui tendrait, comme il convient, à affranchir ces facultés de la dépendance des objets sensibles."¹

Maine de Biran reproche à Condillac ce manque d'unité, l'apparente contradiction entre ces deux positions extrêmes (activité/passivité): le *trop*, d'une part, qui conduirait

¹Jacques Derrida, L'Archéologie du frivole: Lire Condillac (Paris: Gonthier/Denoël, 1976) 38-39. La citation illustrant le *trop peu* est extraite de l'Essai sur les fondements de la psychologie, t. VIII, 87, n° 1.

à "une sorte d'idéalisme, où le moi resterait seul dans le monde purement subjectif de ses propres modifications..." et, d'autre part, le *trop peu* d'un sensationnisme radical prétendant pouvoir se passer de la *réflexion* (Cit. Derrida 38 note 2). Il rappelle, avant de le critiquer à son tour, que Destutt de Tracy fut celui qui chercha à rendre ce double système plus homogène:

La doctrine n'était pas uniforme; mais elle demeurerait susceptible d'une nouvelle simplification et comportait une homogénéité plus parfaite. Tel est le but qu'un des plus célèbres disciples de Condillac s'est proposé depuis...¹

Destutt de Tracy péchera, selon lui, par excès (de *trop peu*) en ne distinguant même plus la volonté du moi ou de l'instinct, confondant dorénavant désirs et besoins, opérations (in)volontaires dans un seul système par *trop* uniforme.

Il conviendrait, cependant, comme nous en avertit Jacques Derrida, de questionner cette "carence" ou apparente contradiction dans la doctrine condillacienne que Maine de Biran prétend isoler, particulièrement lorsqu'elle provient "d'un philosophe qui a fait de la duplicité un thème et une norme de son discours, opposant

¹Maine de Biran, Mémoire sur la décomposition de la pensée, é d. P. Tisserand (Paris, 1952), III, 99. Cité dans J. Derrida, L'Archéologie du frivole, 34. Sur la critique de Condillac par Maine de Biran, voir dans le même ouvrage le ch. 2 "L'Après-coup de génie" et plus particulièrement pp. 32-41.

avec acharnement la structure de la double racine et de l'*homo duplex* à toutes les 'alchimies' du principe unique" (Derrida 34). En effet, chez Maine de Biran l'homme a une nature double, *simplex in vitalitate, duplex in humanitae*.¹

Pensée en elle-même

Facultés élémentaires:

1. *La Sensibilité*

A la problématique du *trop* et du *trop peu* de la *désignation*, de l'*usage* et de la doctrine déjà remise en question par les signes du langage et par l'habitude (Mémoire sur la faculté de penser, troisième partie), s'ajoute désormais celle du sujet idéologique défini comme être *désirant*. La radicalisation des thèses sensationnistes, conséquence directe de ce processus d'homogénéisation de la doctrine condillacienne, conduit Destutt de Tracy à élaborer une analyse beaucoup plus détaillée des quatre facultés élémentaires à partir desquelles se forment toutes les idées ou perceptions composées. Celle-ci s'opère en deux parties distinctes: la première couvrant les chapitre I à XI se propose

¹Cité dans Emile Bréhier, Histoire de la philosophie, III (Paris: Quadrige/PUF, 1981) 556.

d'examiner "la pensée en elle-même", alors que la seconde (XII-XVII) considère "la pensée en action", autrement dit, "notre individu tout entier et dans son ensemble". Le point de jonction entre ces deux parties portera précisément sur la question conjointe et centrale de la liberté et de la volonté.

Après avoir avoir donc rappelé dans le premier chapitre la rigoureuse équivalence *penser = sentir = exister*, Destutt de Tracy en vient à la présentation de la première des facultés qui constituent le sujet ("être") idéologique.

"La sensibilité", écrit-il, "est cette faculté, ce pouvoir, cet effet de notre organisation, ou, si vous voulez, cette propriété de notre être en vertu de laquelle nous recevons des impressions de beaucoup d'espèces, et nous en avons la conscience" (I, 28). Il est toutefois impossible, ajoute-t-il immédiatement, d'évaluer avec certitude le "degré d'intensité" ou l'"énergie" avec laquelle elle se manifeste chez un autre être et, à plus forte raison, chez les animaux, les végétaux, voire "les particules d'un acide". Faute de pouvoir "sentir par les organes d'un autre", nous ne pouvons nous en assurer que par analogie et par les signes "non équivoques" qu'ils sont susceptibles de manifester. Les seules certitudes proviennent de la physiologie qui - elle seule - peut au

moins montrer par quels organes cette faculté se manifeste en nous. Destutt de Tracy procède alors pour la première et unique fois à une description physique d'autant plus rare que, comme le remarque avec justesse E. Kennedy: "So much abstract is most of Tracy's 'ideology,' so little sinew and muscle is there, that it is difficult to call it materialist" (Kennedy 116). Il nous offre ainsi le tableau suivant en *écorché*¹:

Ces nerfs, dans l'homme, sont des filets d'une substance molle, à peu près de même nature que la pulpe cérébrale; leurs principaux troncs partent du cerveau, dans lequel ils se réunissent et se confondent; de là, par une multitude de ramifications et de subdivisions qui s'étendent à l'infini, ils se répandent dans toutes les parties de notre corps, où ils vont porter la vie et le mouvement. Nous recevons par les extrémités de ces nerfs, qui se terminent à la surface de notre corps, des impressions de différents genres, suivants les différents organes auxquels ils aboutissent (I, 30).

Destutt de Tracy poursuit ensuite par une description des actions des nerfs sur les cinq sens. Ces "sensations externes simples" provenant des ramifications nerveuses situées à la surface de la peau se distinguent - et c'est ici qu'il inaugure par rapport à ses analyses antérieures - de celles "internes" qui, bien qu'on ne puisse les

¹Le Robert décrit ainsi le néologisme "écorché" (1766): "Statue d'homme, d'animal représenté comme dépouillé de sa peau, d'après laquelle les étudiants des beaux-arts dessinent des études." Le Petit Robert, éd. 1985.

rapporter à aucun sens, n'en constituent pas moins un des effets importants de la sensibilité:

Cependant, la colique, la nausée, la faim, la soif, le mal à l'estomac, le mal de tête, les étourdissements, les plaisirs que causent toutes les sécrétions naturelles, les douleurs que produisent leurs dérangements ou leur suppression sont bien aussi des sensations, quoiqu'elles nous viennent de l'intérieur de notre corps; et, par cette raison, on peut les appeler des sensations internes. Mais à quels sens les rapporterons-nous? Osera-t-on bien dire qu'un éblouissement appartient au sens de la vue, le mal de coeur au sens du goût, ou le mal de reins au sens du toucher? non, sans doute... Que cela vous prouve seulement l'insuffisance de nos classifications (I, 34).

Il range aussi parmi ces sensations internes "toutes les affections de plaisir ou de peine qui résultent de certaines dispositions de notre individu et des passions qui le modifient" (I, 392-393). Les passions elles-mêmes, cependant, ne peuvent être rangées dans la catégories des sensations "simples" car elles renferment un désir et dépendent donc de la volonté. Seule la souffrance ou la jouissance que ces passions provoquent appartiennent à la sensibilité.

La taxinomie qui devait présider à une rigoureuse organisation des différentes sensations ("externes"/"internes", "simples"/"composées") constituant la première des facultés ou *sensibilité* se voit, elle aussi, remise en question au moment même où elle s'énonce. Ainsi, Destutt de Tracy reconnaît que les sensations

tactiles, par exemple, sont en fait composées de nombreux sens distincts. Il ajoute enfin:

toutes ces classifications que font les hommes pour mettre de l'ordre dans leurs idées, sont très imparfaites, et (...) il faut s'en servir parce qu'elles sont commodes, mais ne jamais oublier que toujours elles confondent des choses très distinctes, ou en séparent qui sont très analogues entre elles (I, 33).

2. *La Mémoire*

Il aborde ensuite au chapitre trois la "seconde espèce de sensibilité" ou *mémoire*. Ici encore, la définition vient se heurter aux limites du connaissable. Bien que la mémoire soit le résultat de "souvenirs de sensations passées" internes - mais, ajoute-t-il, "d'un autre genre que celles dont nous parlions tout à l'heure" puisqu'elles proviennent du cerveau -, on ne peut néanmoins expliquer ni la manière avec laquelle ces souvenirs se produisent ni leur cause. Après avoir avancé une explication probable de ce phénomène, il s'empresse d'ajouter: "(...) ce ne sont là que des conjectures; le jeu mécanique de nos nerfs a échappé jusqu'à présent à toutes les observations" (I, 38-39). Par "souvenirs de sensations passées", il entend aussi "les souvenirs de nos jugements, de nos désirs, de toutes nos idées composées; et même de nos souvenirs eux-mêmes" (I, 39). En effet, remarque-t-il, sans la faculté de jugement il nous serait impossible de distinguer une sensation d'un souvenir.

La mémoire, pourtant, que l'apparente rigueur de l'analyse semble pouvoir circonscrire dans les limites du discours idéologique va contribuer, au contraire, à le circonvenir, tout comme les signes et l'habitude dont Destutt de Tracy avait déjà souligné les dangers potentiels dans le Mémoire sur la faculté de penser. Si, en effet, le souvenir est le résultat d'une sensation, comment se fait-il que la mémoire puisse nous tromper? Les sens pourraient-ils nous induire en erreur? Destutt de Tracy reviendra sur cette question fondamentale lorsqu'il analysera en détail l'influence de la volonté, du mouvement, ainsi que les effets de l'habitude et des signes sur les différentes opérations physiques et intellectuelles. La Théorie de l'(in)certitude développée dans la Logique reprendra les principes établis dès l'Idéologie proprement dite et la Grammaire et fera, en fait, des souvenirs et du jugement la cause première de toute erreur.

3. *Le Jugement*

La troisième "espèce de sensibilité" ou *jugement* est définie comme "la faculté de sentir des rapports entre nos perceptions" (I, 48). Le terme *rapport* est à comprendre ici, nous dit-il, en tant qu' "acte de pensée par lequel nous rapprochons une idée d'une autre, par lequel nous les lions, les comparons ensemble d'une manière quelconque" (I,

49). Cette faculté est essentielle puisque "c'est d'elle seule que nous tenons tout ce que nous savons; sans elle, la sensibilité et la mémoire ne seraient d'aucune utilité" (I, 51). Elle permet donc de comparer et de choisir entre plusieurs sensations, souvenirs, idées simples et composées pour en tirer des conséquences. Nous pouvons ainsi distinguer entre une sensation agréable et une sensation désagréable. Bien plus, cette faculté est à la base même de la cognition; sans elle, nous dit-il:

nous serions incapables de réunir deux idées pour en former une troisième; nous ne saurions pas même s'il y a des corps et si nous en avons un; en un mot, nous serions des êtres toujours sentants, mais absolument et complètement ignorants de tout ce qui nous entoure et de nous-mêmes; car toutes nos connaissances ne sont que des sensations de rapports, des jugements (I, 51).

Ici encore, pourtant, on ne peut démontrer comment l'on possède cette faculté: "c'est vraisemblablement ce que nous ne saurons jamais" (I, 50). Il ajoute:

Il est incompréhensible sans doute que nous soyons faits de façon à être affectés du rapport de deux sensations; mais il ne l'est pas moins que nous soyons affectés de ces sensations elles-mêmes et de leurs souvenirs (...). Quoiqu'il en soit, le jugement est une partie de la faculté de penser, comme la sensibilité et la mémoire; ce sont trois résultats de notre organisation. Tenons-nous-en là; ne cherchons pas à deviner des mystères (I, 50).

4. *La Volonté*

L'analyse des facultés élémentaires se termine enfin par la quatrième et dernière "espèce de sensibilité" ou

volonté définie comme "la faculté de sentir des désirs" (I, 396). La doctrine de la motilité développée dans le Mémoire est maintenant profondément modifiée. La volonté n'est plus ici une faculté passive qui, pour prendre conscience des corps extérieurs, doit être médiatisée par la résistance qu'ils offrent aux mouvements involontaires. Dans cette nouvelle version, les opérations du jugement et de la volonté précèdent ou sont déjà présentes dans "la perception d'une seule sensation quelconque" (I, 149). Le fait qu'une sensation soit perçue comme étant (dés)agréable implique un jugement et par conséquent le désir (volonté) de l'éprouver ou de l'éviter. En fait, la volonté est désormais essentiellement motivée par le degré de jouissance/souffrance, c'est-à-dire de bonheur/malheur, que provoquent la plupart des sensations. Destutt de Tracy en offre la définition suivante:

On donne le nom de volonté à cette admirable faculté que nous avons de sentir ce qu'on appelle des désirs. Elle est une conséquence immédiate et nécessaire de la singulière propriété qu'ont certaines sensations de nous faire peine ou plaisir, et des jugements que nous en portons; car dès que nous avons jugé qu'une chose est pour nous ce que nous appelons bonne ou mauvaise, il nous est impossible de ne pas désirer d'en jouir, ou de l'éviter: d'où vous voyez que la seule façon d'empêcher la volonté de s'égarer, est de rectifier le jugement qui la détermine (I, 67).

Le désir se distingue donc des autres sensations par la réaction active qu'il provoque. Destutt de Tracy note à

cet effet: "Le désir... exclut l'indifférence; il est de sa nature d'être une jouissance s'il est satisfait, et une souffrance s'il ne l'est pas; en sorte que notre bonheur ou notre malheur en dépendent" (I, 68). Une autre conséquence des effets du désir, et donc de la volonté, réside dans la recherche naturelle de sources de plaisirs essentiels tels que l'amitié, "la bienveillance de nos semblables", "l'estime des autres" et, enfin, le "bien-être" provenant de notre "bienfaisance" (I, 71). Cette approche behavioriste de la volonté conduit Destutt de Tracy à énoncer une définition idéologique de la morale conçue comme: "l'art de régler nos désirs et nos actions de la manière la plus propre à nous rendre heureux", ou encore comme "l'art d'employer toutes nos facultés de la manière la plus propre à nous conduire au bonheur" (I, 72-73). Le caractère moral de nos actions - elles-mêmes provoquées par les désirs que nous éprouvons - est assuré par les jugements "justes et vrais" que nous devons porter afin d'éviter les chagrins, la souffrance physique ainsi que la désapprobation de nos semblables. Le bonheur ainsi défini consistera "presque uniquement à éviter de former des désirs contradictoires" (I, 73. Nous soulignons).¹

¹Comme en témoignent les mentions qu'il en fait, en particulier dans le Journal, ce précepte est un des nombreux exemples que Stendhal retient de sa "chère idéologie". Voir Jules C. Alciatore, "Stendhal et Destutt de Tracy, les désirs contradictoires: source de malheur", Le Bayou 42 (1950) 151-156.

Cette nouvelle approche de la volonté et de la morale comprise essentiellement comme gérance des désirs sera à la base de la redéfinition de la "science sociale" que Destutt de Tracy développera plus tard dans le Traité de la volonté et le Commentaire. Le radicalisme de cette conception ne manquera pas de provoquer une critique virulente de la part de la réaction spiritualiste qui n'y verra qu'un système immoral et dégradant.¹

A peine posée, cette nouvelle définition vient (re)soulever, pourtant, la question tout à la fois centrale et inéluctable de l'(in)dépendance de la volition, du *trop* ou *trop peu* de liberté. La volonté possède, en effet, une troisième et dernière propriété qui, bien qu'étant qualifiée d'"incompréhensible", n'en demeure pas moins essentielle puisque c'est elle qui nous permet d'agir:

elle dirige les mouvements de nos membres et les opérations de notre intelligence. L'emploi de nos forces mécaniques et intellectuelles dépend de notre volonté: en sorte que c'est par elle seule que nous produisons des effets, et que nous sommes une puissance dans le monde (I, 69).

Destutt de Tracy concède cependant que tous les mouvements ne sont pas volontaires et que " beaucoup ont lieu à notre insu, et même malgré nous". Il annonce à cet effet qu'il devra revenir plus en détails sur cette

¹Destutt de Tracy adressera ces reproches dans la deuxième partie du Traité de la volonté (Morale, ch. I) 498-502.

question pour montrer "jusqu'à quel point et suivant quel mode toutes nos facultés dépendent de notre volonté" (I, 69-70). C'est ce qu'il fait dans deux chapitres (XII-XIII) pour tenter d'élucider idéologiquement ce point de vue apparemment contradictoire. La question, toutefois, sera reformulée en ces termes: "jusqu'à quel point et dans quel sens peut[-on] dire qu'il dépend de nous d'éprouver telle ou telle impression, d'exercer telle ou telle de nos facultés intellectuelles" (I, 242). L'individu, écrit-il, possède deux facultés que l'on distingue pour l'analyse mais qui, en fait, sont inséparables: d'une part, la faculté de penser ou de *sentir* que Destutt de Tracy définit comme: "ce pouvoir que nous avons de recevoir des impressions, d'avoir des perceptions, en un mot d'éprouver des modifications dont nous avons la conscience"; d'autre part, la faculté de nous *mouvoir* comprise ici comme: "ce pouvoir que nous avons de remuer et de déplacer les différentes parties de notre corps, et d'exécuter une infinité de mouvements tant internes qu'externes, le tout en vertu de forces existantes au-dedans de nous, et sans y être contraints par l'action immédiate d'aucun corps étranger à nous" (I, 131). S'il est possible d'établir que c'est bien au moyen des nerfs que nous pouvons sentir et que c'est par celui des muscles que nous nous mouvons, on ignore tout, par contre, de cette "force vitale" qui permet à ces deux effets d'opérer:

nous ne savons pas en quoi elle consiste: nous ne pouvons nous la représenter que comme le résultat d'attractions et de combinaisons chimiques, qui, pendant un temps, donnent naissance à un ordre de faits particuliers, et bientôt, par des circonstances inconnues, rentrent sous l'empire de lois plus générales, qui sont celles de la matière inorganisée. Tant qu'elle subsiste, *nous vivons*, c'est-à-dire que *nous nous mouvons et que nous sentons*. Cette force vitale produit donc la faculté de faire des mouvements; mais comment s'exécutent ces mouvements? C'est ce que nous ignorons (I, 234 italiques dans le texte).

Certains mouvements contribuent à ce que l'on appelle *sentir*, alors qu'une multitude d'autres agissent sans que nous n'en ayons conscience ou sans même produire de perception directe. Même ceux qui apparaissent comme entièrement soumis à notre volonté dépendent, en fait, de mouvements internes dont nous ne savons rien et que nous ne pouvons contrôler.

Destutt de Tracy répertorie alors les mouvements en fonction de l'effet (ou manque de) que la volonté, autrement dit la faculté de former des désirs, produit sur eux.¹ Cette classification lui permet de montrer que

¹Il distingue en premier lieu ceux qui sont complètement indépendants de la volonté et dont nous n'avons pas conscience; ceux qui peuvent être ou non volontaires selon que l'on en a ou pas conscience; ceux qui ont lieu "malgré notre volonté expresse de les empêcher"; ceux qui sont toujours volontaires ou ceux dont nous avons conscience mais restent indépendants de notre volonté et ceux, enfin, "que notre organisation nous rend impossibles, même lorsque nous désirons le plus de les faire (I, 240-241).

l'influence de la volonté sur les facultés intellectuelles est directement proportionnelle à celle qu'elle est susceptible d'exercer sur les mouvements qui produisent les perceptions, les souvenirs, les jugements et les désirs. S'il existe donc un certain nombre de mouvements sur lesquels nous ne pouvons nullement agir, notre volonté semble être, néanmoins, à même d'en contrôler d'autres "jusqu'à un certain point" (I, 243). Cette limitation aura des conséquences pratiques importantes au niveau du pouvoir et des limitations des facultés intellectuelles. La sensibilité ne recouvre ici que les perceptions sur lesquelles la volonté semble exercer une influence directe. La mémoire qui est parfois totalement indépendante de la volonté peut aussi "par l'effet de notre désir" nous rappeler un souvenir (I, 414). Il en est de même du jugement qui, bien qu'indépendant de la volonté, peut aussi en dépendre car il arrive qu'on puisse choisir "jusqu'à un certain point" certaines perceptions et souvenirs plutôt que d'autres (I, 244).

Liberté

Qu'en est-il donc, dans ce contexte nouvellement reformulé, de la question de l'(in)dépendance de la volition? Destutt de Tracy rappelle, en premier lieu, que la volonté (souvent confondue avec le moi) est la faculté avec laquelle on a le plus tendance à s'identifier car

c'est elle qui nous permet de former des désirs. En effet, insiste-t-il :

Jouir et souffrir est tout pour nous; c'est notre existence toute entière; et nous ne jouissons et souffrons jamais autant que nous avons des désirs et qu'ils sont accomplis ou non. Nous n'existons donc que par eux et par la faculté d'en former. Quand quelque chose se fait contre notre désir, nous voyons bien que ce n'est pas nous qui l'opérons. Nos désirs et toutes les actions qui en sont les conséquences, sont donc toujours la même chose que nous; et tout ce qui n'est pas eux ou n'en dérive pas, est étranger à nous, ne fait pas partie de notre moi (I, 245-246).

On ne peut toutefois expliquer d'où proviennent précisément les désirs si ce n'est de "certains mouvements inconnus qui se passent dans les organes de l'être animé" et dont l'origine est sans cesse différée à "d'autres mouvements antérieurs" ou "faits antérieurs" sans qu'il n'y ait pour cela acte de volonté (I, 247). Celle-ci n'est donc pas libre de "former tel ou tel désir sans motif et par un acte purement émané d'elle" (I, 251); en ce sens, vouloir ou ne pas vouloir ne dépend pas directement de la volonté. Elle ne fait en cela que réagir aux désirs qu'elle cherche ou non à éprouver. Elle possède, écrit Destutt de Tracy, "la puissance de diriger *presque* toutes nos actions (I, 248. Nous soulignons). Il ajoute :

si nous n'avons pas le pouvoir de vouloir uniquement parce que nous voulons vouloir, nous avons jusqu'à un certain point, comme nous l'avons dit, celui d'attacher notre attention à telle ou telle perception, de multiplier et de rectifier les jugements que nous en portons et en vertu desquels nous avons des volontés (I, 249. Nous soulignons).

La question du *trop* ou du *trop peu* de liberté ne peut donc se poser qu'à partir d'une volonté ayant "jusqu'à un certain point" le pouvoir d'agir sur "presque" toutes nos actions. C'est ainsi, remarque Destutt de Tracy, qu'il nous faut comprendre Locke lorsque ce dernier déclare qu' "être libre, c'est avoir le pouvoir d'exécuter sa volonté" (I, 252).

Idées composées

Avant d'en arriver à ce qui doit constituer, à partir du chapitre XII, l'analyse de "la pensée en action", Destutt de Tracy doit auparavant terminer la présentation de la "pensée en elle-même". Outre les quatre facultés de penser élémentaires, elle comprend aussi une explication de la manière avec laquelle se forment les idées composées et comment celles-ci " nous font connaître notre existence, celle des autres êtres, leurs propriétés et la manière de les évaluer (I, 423-424).

Les idées composées se forment uniquement à partir des sensations, souvenirs, jugements et désirs. La mécanique qui préside à leur élaboration ne fait que reprendre les fonctions des quatre facultés: "il ne s'agit jamais que de recevoir des impressions, d'observer des rapports, de les ajouter, de les retrancher, de les réunir, de les diviser, et d'en former de nouveaux groupes" (I, 104-105).

Afin d'en faciliter l'analyse, Destutt de Tracy distingue deux opérations de l'esprit qui participent *ensemble* à la formation de chaque idée composée: la première qu'il nomme "concretaire" consiste à réunir plusieurs idées différentes ou perceptions élémentaires pour former "l'idée propre et individuelle de l'être qui en est la cause" (I, 83-84). Cette opération permet de former l'idée des êtres qui existent. L'idée propre à un individu peut éventuellement devenir générale et commune mais, ce faisant, elle ne sera déjà plus exactement la même. L'opération inverse consiste à "abstraire", c'est-à-dire à tirer ou à retrancher certaines parties de deux ou plusieurs idées composées individuelles pour les généraliser et en faire une idée commune. Cette deuxième opération, écrit Destutt de Tracy, "nous sert à composer des groupes d'idées qui n'existent pas dans la nature, et qui néanmoins nous sont très commodes pour faire de nouvelles comparaisons et apercevoir de nouveaux rapports". Il en est ainsi de la notion de "classes" permettant de ranger des individus réels en différentes catégories abstraites ou, pour reprendre un autre exemple concret, de "pêche en général, abstraction faite des circonstances particulières qui distinguent chacun des individus pêches... une telle pêche n'existe que dans notre esprit" (I, 86). Destutt de Tracy s'empresse de souligner que dans la pratique ces deux opérations opposées "n'ont jamais lieu l'une sans l'autre"

et participent ensemble à la formation de toute idée composée. Il est préférable cependant, remarque-t-il, de ne pas continuer à "s'embarrasser de vaines dénominations" dont le sens a été altéré par l'usage (I, 90). Celles-ci s'avèrent toutefois nécessaires dans un premier temps et cela malgré les "abus" dont certains mots tels que, précisément, *abstrait* et *abstraction* ont trop longtemps fait l'objet. Le processus de généralisation qui, de la sorte, nous aide à former des idées composées contribue aussi paradoxalement à en obscurcir et, parfois même, à en transformer le sens. Afin de pouvoir véritablement comprendre "l'artifice de la composition de nos idées, "du langage qui en est l'expression et "du raisonnement", il convient donc de revenir - ne serait-ce qu'en théorie - sur "ce premier pas de notre esprit" précédant le processus de généralisation. Un tel subterfuge permettrait seul de pallier l'absence de mots ou à leur surplus de sens pour expliquer les mécanismes de la formation des idées composées. Destutt de Tracy observe à cet effet:

La plus grande difficulté que j'aie éprouvée pour vous l'expliquer, c'est que les mots manquent à tout moment: comme, par un long usage, nous les avons tous généralisés, on ne sait comment s'y prendre pour obliger l'auditeur à les prendre dans un sens restreint et individuel qu'ils n'ont plus; et malgré tous mes soins, je ne serai pas étonné de n'y être pas complètement parvenu (I, 96).

Il exhorte ainsi les lecteurs qui n'auraient pas bien saisi les subtilités de son analyse à imaginer "la position

où est un homme qui forme ces premières combinaisons". Il concède cependant :

je ne puis pas faire que nous ayons, pour exprimer les idées de cet homme, d'autres mots que ceux dont nous avons fait depuis un tout autre usage que lui, et qui, par conséquent, ont une autre valeur pour nous que pour lui: et, encore une fois, la science des idées est bien intimement liée à celle des mots; car nos idées composées n'ont pas d'autre soutien, d'autre lien qui unisse tous leurs éléments, que les mots qui les expriment et qui les fixent dans notre mémoire (I, 96-97).

Le recours à ces distinctions artificielles et à de telles situations illusoire ne correspond, en définitive, à aucune réalité. Immergés dès l'enfance dans une langue déjà entièrement développée, nous ne faisons que "démêler" et "classer" les idées et les signes "en profitant bien ou mal d'expériences multipliées" (effet de généralisation). L'apprentissage de la langue, des idées et des signes ne s'effectue qu'en fonction d'une tout autre méthodologie qui, bien qu'offrant de nombreux avantages, n'en souligne pas moins nos propres limitations:

c'est sur les mots et d'après les mots, que nous avons appris les idées. Cette opération est souvent restée incomplète; de là bien des erreurs, bien des fausses liaisons, une grande ignorance de l'enchaînement de certains résultats. On n'en sera pas surpris, si l'on songe que dans un petit nombre d'années de notre première enfance, nous mettons dans nos têtes la plus grande partie des idées qui ont été créées depuis l'origine du genre humain (I, 106).

Corps extérieurs

Après avoir décrit la formation et la fonction des idées composées à partir des sensations, des souvenirs, des jugements et des désirs, dernière partie de ce qui constitue "l'histoire de nos modifications intérieures, des créations de notre pensée", Destutt de Tracy en arrive à la question de l'existence des corps extérieurs (I, 400). Le chapitre VII intitulé "De l'existence" reprend en fait la "Dissertation sur l'existence et sur les hypothèses de Malebranche et de Berkeley à ce sujet" déjà présentée à l'Institut et qui faisait suite à d'autres communications sur le même sujet.¹ La connaissance des corps extérieurs, y écrit-il, ne peut s'effectuer qu'à partir de la force d'inertie ou de la résistance qu'ils offrent à nos mouvements sentis et *voulus*. Il revient en effet sur ses conclusions initiales selon lesquelles cette connaissance se fondait sur des actions indépendantes de toute activité réfléchie. Il remarque à ce propos:

Aussi, quand j'ai dit que notre volonté ne peut naître tant que nous ne connaissons pas l'existence des corps, j'ai soutenu en même temps que des mouvements involontaires suffisent pour nous apprendre cette existence. Aujourd'hui (...) je conviens que ce dernier point n'est pas prouvé, et (...) je pense que des mouvements *voulus* sont nécessaires pour connaître

¹Voir ch. II. A. "Des Mémoires de l'Institut au Projet d'éléments d'Idéologie" (59-63), ainsi que la bibliographie pour les références complètes concernant les dates de lecture et de publications de ces différents textes portant sur la connaissance des corps extérieurs et sur l'existence.

l'existence des êtres autres que nous (I, 141-142).

Cette nouvelle conception implique, comme il se propose de le montrer au chapitre suivant, que la volonté peut en fait précéder ou agir simultanément sur nos sensations et que, de la sorte, seuls des mouvements *voulus* peuvent nous conduire à la connaissance des corps/êtres qui nous sont extérieurs.¹ Il utilise pour ce faire l'exemple de la perception d'une sensation qui peut être jugée comme étant soit agréable soit désagréable; ce jugement entraîne à son tour le désir de l'éprouver ou de l'éviter. C'est donc à partir d'une sensation particulière qui, selon Destutt de Tracy, "ne nous fait pas sentir notre existence en général, mais une manière d'être déterminée (...) opérée par un certain mouvement de nos organes sensibles, de nos nerfs" que nous pouvons prendre conscience et acquérir la certitude de la réalité située hors de nous (I, 148). Elle engendre non seulement les souvenirs, jugements et désirs mais contribue aussi par là même à déclencher la mémoire, le jugement et la volonté. Destutt de Tracy résume ainsi le raisonnement qui le conduit à établir la preuve de notre propre existence et de celle des corps/êtres extérieurs:

"... quand un être organisé de manière à vouloir et à agir sent en lui une volonté et une action et en même temps une

¹Chapitre VIII intitulé: "Comment nos facultés intellectuelles commencent-elles à agir?"

résistance à cette action voulue et sentie, il est assuré de son existence et de l'existence de quelque chose qui n'est pas lui" (I, 154).

Destutt de Tracy s'attache alors à décrire les différentes propriétés de ces corps. Les trois premières comprennent la *mobilité*, l'*inertie* et l'*impulsion* auxquelles viennent ensuite s'ajouter l'*attraction*, l'*étendue* et, enfin, la *durée*. Au cours de son analyse il affine, en particulier, une remarque de Laplace qui dans son Exposition du Système du Monde (1796) montre que la lumière des comètes ne semble offrir aucune résistance aux corps qui la traversent alors que, soumet-il, elle doit en offrir une puisqu'elle produit une sensation visuelle. Il reprend aussi D'Alembert qui à l'article "corps" de l'Encyclopédie définit l'*impulsion* sans lui donner de nom et sans reconnaître dans cette force spécifique "une propriété du premier ordre, c'est-à-dire générale et invariable, et toujours existante" (I, 159). De l'*étendue* il fait dériver la "divisibilité", la "forme" ou "figure", l'"impénétrabilité" et la "porosité".¹ Destutt de Tracy en vient ensuite au concept de *durée* qui nous est donné par la

¹Destutt de Tracy explique l'idée d'"impénétrabilité" de la manière suivante: "Puisqu'un corps est étendu ou n'est rien, il faut absolument qu'il soit impénétrable, c'est-à-dire qu'un autre corps ne puisse pas occuper la portion d'espace qu'il remplit, à moins qu'il ne la lui cède"(I, 168).

succession de nos sensations et qu'il faut distinguer, comme le rappelle Locke dans l'Essai de l'entendement humain, de celle de temps "qui n'est que celle d'une durée mesurée" (I, 173).

La présentation sur les propriétés des corps sera complétée par une étude détaillée du concept de mesure. Cet élément essentiel au niveau des sciences ne peut être appliqué avec certitude que si les unités employées pour le calcul sont déterminées d'une façon précise et constante; dans le cas contraire, les résultats s'avéreraient caduques ou vagues. Les sciences portant sur des propriétés telles que l'étendue, la durée et le mouvement sont donc exactes et certaines. Par contre, de nombreuses autres propriétés telles que "la couleur, la saveur, la beauté, la bonté et mille autres pareilles" ne peuvent être abordées avec autant de précision (I, 195). Comme il l'avait également indiqué dès le deuxième chapitre, l'impossibilité d'assigner à la sensibilité un degré d'"intensité" quelconque en empêche toute mesure précise et nous laisse, à cet égard, "dans une ignorance complète" (I, 29). Ce problème se retrouve aussi et surtout au niveau des sciences morales et politiques:

Nous n'avons point de mesures précises pour évaluer directement les degrés de l'énergie des sentiments et des inclinations des hommes, de leur bonté ou de leur dépravation, ceux de l'utilité ou du danger de leurs actions, de l'enchaînement ou de l'inconséquence de leurs opinions. C'est ce qui fait que les recherches

dans ces sciences sont plus difficiles et leurs résultats moins rigoureux (I, 199).

Cependant, ajoute-t-il, il est possible de déterminer malgré ce manque de précision "certaines limites en-deçà desquelles on est sûr de la vérité, et au-delà desquelles on est certain de tomber dans l'erreur" (I, 199). Le problème principal proviendrait moins de l'imprécision des données que de la méconnaissance de la formation et du fonctionnement des facultés intellectuelles. Seule une analyse détaillée de ces dernières contribuera à éviter de nombreuses erreurs et à obtenir des différents problèmes une compréhension beaucoup plus claire.

Pensée en action

Avant d'aborder l'étude de "la pensée en action", Destutt de Tracy rappelle donc la primauté de l'Idéologie en tant que science de la génération et de la filiation des idées car c'est d'elle que dépendra par la suite la grammaire, la logique, l'enseignement, la morale privée et publique ("art social") et la législation. La décomposition de la pensée à partir de la sensation et des quatre facultés élémentaires que propose l'analyse idéologique permet de rendre compte de tous les phénomènes explicables et offre ainsi "une idée nette de l'instrument universel de toutes nos découvertes, de ses procédés, de ses effets, de ses résultats, et du principe de toutes nos

connaissances" (I, 212). En effet, écrit Destutt de Tracy, "la pensée de l'homme ne consiste jamais qu'à sentir des sensations, des souvenirs, des jugements et des désirs" (I, 222-223). Si l'on peut, à ce propos, considérer Condillac comme le véritable "fondateur" de l'Idéologie dans la mesure où il fut le premier à réunir en un corps de doctrine les différentes opérations de l'esprit et à montrer que *penser c'est sentir*, son oeuvre, constate Destutt de Tracy, présente néanmoins deux défauts majeurs. Le premier, comme Maine de Biran sut le reconnaître, concerne le manque d'uniformité ou d'"homogénéité" de la doctrine. Il n'a pu rassembler dans un traité unique tous les principes que l'on retrouve disséminés dans la Logique, les leçons préliminaires du Cours d'études et l'Essai sur l'origine des connaissances humaines.¹ Le deuxième défaut, et sans doute le plus important aux yeux de Destutt de Tracy, concerne la méthodologie elle-même; elle demeure, selon lui, fondamentalement "viciieuse" car au lieu de simplifier l'analyse, elle ne fait que l'obscurcir en ajoutant aux éléments constitutifs de la faculté de penser des "opérations parasites" et des subdivisions supplémentaires qui ne contribuent qu'à "embrouiller la

¹Destutt de Tracy ajoute en note: "mais quoiqu'une mort prématurée l'ait empêché de rendre cet important service à la raison humaine, il n'en est pas moins le guide le plus généralement suivi par tous les bons esprits de nos jours, et il a la gloire d'avoir puissamment contribué à les former." (I, 215).

matière" (I, respectivement 223, 226 et 221). Il cite, à titre d'exemples, des catégories telles que l'*attention*, la *comparaison*, la *réflexion* l'*imagination* ou la *réminiscence* qui ne sont pas en elles-mêmes des facultés mais des effets ou des éléments composés des quatre facultés élémentaires constituant la faculté de penser. Il en est de même des passions que Condillac doit faire entrer dans de nouvelles divisions, alors qu'elles ne sont, d'après le modèle idéologique, que "de pures affections, de simples sensations internes ou ces sensations unies à un désir, et quelquefois à un jugement" (I, 411).

Effets du trop et du peu

1. *L'Habitude*

Pourquoi, Destutt de Tracy s'interroge-t-il alors, cette pensée qui devrait, en fait, être aisée à décomposer si l'on se contente d'en observer simplement les effets, a-t-elle fait échouer "les meilleurs esprits" (I, 228)? C'est sur cette interrogation et pour tenter d'y répondre que s'ouvre l'analyse de "la pensée en action". Elle annonce ainsi, de par la question des limites du connaissable et de la problématique de l'erreur qu'elle soulève, la théorie de l'(in)certitude dont l'Idéologie proprement dite et la Grammaire viennent établir les principes avant d'être développée dans la Logique. Il s'agit maintenant d'aborder la pensée, non plus d'une façon

abstraite ("en elle-même"), mais au niveau de "l'individu tout entier et dans son ensemble" (I, 230). Après avoir donc montré "jusqu'à quel point" la faculté de penser dépend de la volonté" (ch. XII et XIII), Destutt de Tracy achève cette "histoire de la pensée" par une analyse de l'habitude et des signes qui reprend en les développant les doctrines développées dans le Mémoire sur la faculté de penser. S'ils ont pour effets de contribuer au progrès ou perfectionnement graduel des facultés intellectuelles, ces deux derniers éléments n'en sont pas moins aussi la source de toutes les erreurs.

Destutt de Tracy définit l'habitude comme cette "disposition" ou cette "manière d'être permanente qui naît de [la] fréquente répétition des mouvements [sur les organes]" (I, 415 et 253). Ici encore la valeur d'usage affecte le sens puisque l'on "confond" généralement dans le mot *habitude* ce qui constitue la répétition (la cause) de la pratique (l'effet). Destutt de Tracy ajoute: "Ce manque de précision dans le langage vient sans doute de ce que peu de gens ont réfléchi avec attention sur les habitudes et sur leurs causes, car l'inexactitude des expressions naît toujours de la confusion des idées" (I, 253-254). L'habitude affecte les perceptions élémentaires en agissant directement sur la sensibilité, la mémoire, les jugements, les désirs et donc sur "*presque toutes nos actions*" qui

"portent jusqu'à un certain point, l'empreinte de l'état de nos facultés intellectuelles (I, 256. Nous soulignons). Elle explique ainsi, parmi d'autres exemples, comment il nous est possible de calculer, de lire ou d'écrire sans avoir conscience de toutes les actions qui contribuent à l'élaboration de ces différentes activités. Après avoir analysé les effets de la répétition des mouvements tant sur les opérations physiques que mentales, Destutt de Tracy en déduit alors la "loi générale" suivante:

plus [les mouvements] sont répétés, plus ils deviennent faciles et rapides; (...) plus ils sont faciles et rapides, moins ils sont perceptibles, c'est-à-dire plus la perception qu'ils nous causent diminue, jusqu'au point même de s'anéantir, quoique le mouvement ait toujours lieu (I, 266).

Cette loi s'applique également à toutes sortes de perceptions composées dont les effets paraissent même parfois, à première vue, opposés, contraires, voire incompréhensibles. Destutt de Tracy montre, en particulier, comment un homme dominé par "une passion violente" peut agir "contre les lumières les plus évidentes de sa raison" afin de la satisfaire (I, 272). Les interprétations traditionnelles d'une telle conduite n'apportent, selon lui, aucune explication satisfaisante puisqu'elles ne font que répéter d'une autre façon ce qui a déjà été observé: par exemple: "il a une âme livré à la concupiscence", "il obéit tantôt aux appétits de la chair, tantôt aux lumières de l'esprit" (I, 272-273). L'analyse

idéologique, par contre, révèle comment cet homme peut porter tout à la fois deux sortes de jugements: les premiers, censés, réfléchis et peu nombreux lui rappellent son infortune, alors que de nombreux autres dont il n'a pour ainsi dire pas conscience - précisément puisqu'ils lui sont familiers - l'entraînent à faire le contraire. Cette approche permet, en outre, non pas d'expliquer mais de décrire avec "un peu plus d'intelligence" ce que l'on appelle communément les "déterminations instinctives" de certains animaux (I, 282).

La "loi générale" établie par Destutt de Tracy selon laquelle plus les mouvements sont répétés, plus ils deviennent faciles, rapides et moins perceptibles serait, en fait, incomplète sans l'ajout de "cette capacité de nos organes" qui leur permet de "recevoir une disposition permanente à l'occasion d'une impression passagère" (I, 286). Tout progrès ultérieur serait, en effet, impossible sans cette mémoire spécifique. Elle nous rend capables de nous souvenir avec une grande facilité de perceptions passées et d'économiser par là une foule de mouvements (jugements et désirs) faisant partie de la sensation elle-même. Nous possédons déjà en "germe" à la naissance tous les moyens de connaître qu'il nous faudra par la suite perfectionner et élaborer. C'est la raison pour laquelle "nous ressemblons aussi peu aujourd'hui à l'homme de la

nature, à notre manière d'être originelle, qu'un chêne ressemble à un gland, et un poulet à un oeuf" (I, 289). Il en est de même des facultés intellectuelles qui, elles aussi, depuis l'origine de la société n'ont cessé de se perfectionner. En effet, ce qui distingue le sauvage du civilisé réside moins dans l'accumulation de connaissances que dans l'aptitude de ce dernier à faire des combinaisons. Ces progrès contribuent non seulement au perfectionnement de l'individu mais aussi à ceux de la société en général. Destutt de Tracy s'en prend ici à Rousseau sans le nommer lorsqu'il exhorte ses étudiants en Idéologie à ne pas se laisser séduire par les descriptions idylliques d'un état de nature parfait et du soi-disant bonheur de l'homme primitif:

Mes jeunes amis, méfiez-vous des poètes, et des philosophes, qui, comme eux, raisonnent d'après leur imagination, et non pas d'après les faits; ce sont d'aimables enchanteurs, mais de très dangereux séducteurs. L'âge d'or, tant vanté, est le temps de la souffrance et du dénuement; et l'état de nature est celui de la stupidité et de l'incapacité absolue (I, 287).

Plusieurs raisons, Destutt de Tracy remarque en note, peuvent expliquer la cause de telles croyances erronées. Les hommes, tout d'abord, ont tendance à se souvenir de leur jeunesse comme d'une époque privilégiée, à la fois innocente et heureuse. Le fait, d'autre part, que les personnes âgées soient considérées traditionnellement comme étant plus "sages" contribue à son tour à faire croire que

tout dégénère. Pour Destutt de Tracy ces exemples viennent démontrer au contraire l'exact opposé. La sagesse présumée de ces respectables vieillards provient de leur expérience, ce qui tend à prouver que les périodes les plus récentes ayant profité de l'acquis et des erreurs passés doivent donc être beaucoup plus éclairées. Pour illustrer l'influence de "l'état de société" sur l'individu ainsi qu'au niveau du perfectionnement de l'espèce, Destutt de Tracy cite, en premier lieu, l'exemple des enfants abandonnés et, plus particulièrement, celui du Sauvage de l'Aveyron dont la récente capture (1799) avait fait couler beaucoup d'encre. Il note cependant que de tels cas ne sont guère valides dans la mesure où ces enfants-loups ont dû pour subsister avoir forcément vécu une partie de leur petite enfance parmi d'autres hommes. Le Dr. Pinel, un des plus célèbres "physiologistes-philosophes", remarque du reste dans sa notice historique sur le Sauvage rédigée pour la Société des Observateurs de l'Homme (1800) que l'enfant avait été abandonné exprès parce qu'il était idiot.¹

L'exemple des sociétés primitives serait plus probant. Destutt de Tracy constate que même "les plus

¹Destutt de Tracy rappelle aussi que la plupart des enfants trouvés s'étaient perdus "par stupidité" ou avaient été abandonnés soit en raison de leur idiotisme soit "parce que les vices de leur organisation physique et morale faisaient désirer d'en être débarrassé" (I, 291). Il cite en note comme source: M. Roussel, physiologiste philosophe, auteur du Système physique et moral de la Femme.

bruts d'entre les sauvages doivent beaucoup à leurs semblables; ils ont beaucoup d'idées, de connaissances, de traditions, un langage surtout" (I, 292). S'il lui était même possible de subsister, un homme ayant toujours vécu isolé et sans aucun contact avec la société "resterait, constate-t-il, bien loin en arrière du degré de perfectionnement du sauvage le plus stupide" (I, 293).¹ L'homme primitif se caractérise ainsi moins par son manque de connaissances que par "la lenteur et la difficulté de ses opérations intellectuelles, au moins de toutes celles qui ne lui sont pas habituelles" (I, 294). A la vision paradisiaque d'une hypothétique origine proposée par Rousseau, Destutt de Tracy oppose, au contraire, le "triste état" d'une société composée de brutes sauvages dominées par des besoins immédiats n'ayant pu encore développer ou perfectionner leurs facultés intellectuelles. De plus, tout discours sur les origines, insiste-t-il, ne peut être que purement conjectural: "Nous ne pouvons comprendre le commencement de rien, pas plus celui du genre humain que celui du monde ou de toute autre chose" (I, 296). Quand bien même accepterait-on l'hypothèse d'un premier homme

¹Destutt de Tracy note que c'est avec raison que l'adjectif *idio* que l'on trouve en situation de suffixe dans "*idiopathique, idio-électrique*" et qui signifie "propre, particulier", est aussi utilisé pour désigner une personne d'une intelligence limitée "car tel serait bien effectivement l'état de celui qui n'aurait que des idées qui lui seraient propres, c'est-à-dire qui n'en aurait reçu aucune de ses semblables" (I, 293).

adulte et organisé, il n'en demeurerait pas moins dans un état d'ignorance totale puisque toute connaissance commence par les sensations.¹ Ce n'est qu'après avoir sans cesse répété les mêmes combinaisons d'idées qu'elles deviennent, éventuellement, faciles et rapides. Elles s'avèrent d'autant plus sûres qu'elles sont inventées et non apprises. Pourtant, plus il est possible d'en effectuer une multitude et plus la probabilité d'erreurs augmente en proportion. Trois raisons, selon Destutt de Tracy, expliquent pourquoi il arrive à l'esprit de "s'égarer":

1° parce que quand ses opérations sont devenues faciles et rapides, un grand nombre d'entre elles demeurent inaperçues, et nous avons vu ce qui en résulte; 2° parce que les signes par lesquels nous représentons nos idées, et par le moyen desquels nous les combinons, malgré leur prodigieuse utilité, sont souvent une cause d'erreur, comme nous le verrons bientôt; 3° parce que, quand la multitude des combinaisons qui s'opère en nous et des mouvements internes qu'elles nécessitent, est devenue vraiment innombrable, il est bien difficile que ces combinaisons ne se nuisent pas tout en s'entr'aidant, et qu'il ne s'établisse pas entre elles des liaisons vicieuses (I, 299).

Le perfectionnement des facultés intellectuelles contribue non seulement au progrès de l'intelligence et de la société mais aussi, paradoxalement, à son déclin.

¹Rousseau consacre aussi dans l'Emile et le Discours sur l'inégalité de nombreux passages sur la transition de la sensation à la pensée. Sur toute cette problématique, nous renvoyons bien évidemment à Jean Starobinski, Jean-Jacques Rousseau: la transparence et l'obstacle (Paris: Gallimard, 1971), ainsi qu'à son édition de l'Essai sur l'origine des langues (Paris: Gallimard, 1990).

L'erreur, en raison de la complexité et du nombre de ces combinaisons, peut ainsi s'immiscer jusque dans les raisonnements des esprits les plus fins: "Je persiste donc à penser que la manière dont Condillac a décomposé notre intelligence est vicieuse" doit conclure Destutt de Tracy après avoir passé en revue les thèses du "fondateur" de l'Idéologie (I, 223). Ces "liaisons vicieuses" sont susceptibles d'entraîner des conséquences beaucoup plus graves puisqu'elles peuvent parfois conduire jusqu'à la folie chez "les hommes (...) qui ont le plus exercé leur esprit" et "qui se livrent le plus avidement aux impressions qu'ils reçoivent" (I, 299). Destutt de Tracy remarque en note qu'entre "l'idiotisme enfantin" et "la démence sénile", la santé mentale des hommes se mesure d'après "le degré de perturbation de leurs opérations intellectuelles les plus profondément habituelles" (I, 300). Il cite encore à cet effet le Dr. Pinel qui dans son traité sur l'Aliénation mentale (1801) "prouve que l'art de guérir les hommes en démence n'est autre chose que celui de manier les passions et de diriger les opinions des hommes ordinaires; il consiste à former leurs habitudes" (I, 299-300). Le traitement employé par Pinel, écrit Destutt de Tracy, consiste à utiliser "précisément l'inverse des procédés que l'art oratoire emploie pour ébranler l'imagination et entraîner l'assentiment des hommes" (I, 300). Bien que ce rapport entre la manipulation des

passions et la rhétorique soit loin d'être original, sa reprise inversée dans un but thérapeutique inaugure par contre, d'après M. Foucault, une nouvelle approche du statut et de la cure de la folie: la délivrance par Pinel en 1794 des aliénés de Bicêtre enchaînés dans des cachots en fut l'annonce tant symbolique que pratique.¹

2. Les signes

S'ils s'avèrent d'une "prodigieuse utilité" dans la mesure où ils contribuent à la perfection des idées, à leur transmission et à leur communication, les signes n'en sont pas moins aussi une des principales causes d'erreurs ou "d'écarts" venant entraver cette marche au progrès. En tant qu'éléments constitutifs du langage, ils sont au centre du processus d'acquisition du savoir et méritent donc une analyse détaillée. La place centrale qu'ils occupent entre l'aveuglement dû aux effets de l'habitude et les conséquences potentiellement néfastes (folie) que

¹Michel Foucault, Histoire de la folie à l'âge classique (Paris: Gallimard, 1972) en particulier ch. IV "Naissance de l'asile" 483-530.

On trouve, comme le montre J. Starobinski en particulier dans ses notes sur l'Essai sur l'origine des langues, une riche documentation sur le rapport passion/rhétorique tout au long du XVIII^e siècle: B. Lamy, La Rhétorique ou l'art de parler, 4^e éd. 1701; abbé Fleury, Discours sur la poésie (1713); Rousseau, bien entendu, dans le Discours sur l'inégalité (1755) et l'Emile (1762); Condillac, Essai sur l'origine des connaissances humaines (1749). Voir aussi, J. Derrida, De la Grammatologie (Paris: éd. de Minuit, 1967) "La métaphore originaire" 381-397.

peuvent entraîner des "liaisons vicieuses" en souligne l'importance; Destutt de Tracy va leur consacrer, en fait, quatre chapitres. Comme le remarque Jean-Louis Labarrière: "Qu'il s'agisse de la 'science de la formation des idées', l'Idéologie proprement dite, ou de la 'science de l'expression des idées', la Grammaire, science des signes en tant que 'continuation de la science des idées', la question du signe vient à chaque fois conclure."¹ Cette insistance se justifie par la fonction déterminante qui leur est conférée au sein de l'Idéologie. En effet, s'ils servent à la communication, et nous distinguent en cela des animaux, ils jouent aussi un rôle essentiel dans la formation et la représentation des idées. Destutt de Tracy se propose donc d'analyser leur origine, usage, et leurs propriétés afin de dégager "leur influence générale sur la formation de nos idées, le développement de nos facultés et l'accroissement de nos connaissances" (I, 423). Cette première étude qui couvre les deux derniers chapitres (XVI et XVII) de l'Idéologie proprement dite devrait ainsi achever, annonce-t-il, "une histoire assez complète de la pensée" (I, 423). En fait, celle-ci ne se terminera véritablement qu'avec les chapitres intitulés: "Des signes

¹Jean-Louis Labarrière, "Le signe écrit, l'éducation et la démocratie. Quelques remarques à partir du chapitre V de la Grammaire de Destutt de Tracy." Winfried Busse & Jürgen Trabant, éds., Les Idéologues, Sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française (Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Company, 1986) 169-170.

durables de nos idées, et spécialement de l'écriture proprement dite" (II, V) et "De la création d'une langue parfaite, et de l'amélioration de nos langues vulgaires" (II, VI) qui viennent clore la Grammaire.

Education

Bien qu'elle s'inscrive à la suite de Condillac dans le cadre d'une théorie sensationniste du signe défini comme "représentation de l'idée qui elle-même représente la chose perçue", l'approche théorique du langage développée par Destutt de Tracy et les Idéologues s'en distingue cependant sur un aspect fondamental.¹ S'inspirant des idéaux démocratiques de la Révolution, elle a pour but immédiat l'application pratique de cette théorie dans les écoles de la République: "Jeunes gens, c'est à vous que je m'adresse; c'est pour vous seuls que j'écris", annonce Destutt de Tracy dans l'introduction de l'Idéologie proprement dite (I, 1). T. Hordé a su montrer avec justesse qu'il ne s'agit plus ici de l'éducation du prince mais bien de celle "d'une collectivité dont les limites sont

¹J. Derrida, Marges de la philosophie (Paris: Ed. de Minuit, 1972) 374. Sur la question de signe et de la théorie du langage, voir aussi: Hans Aarsleff, From Locke to Saussure (Minneapolis: UP of Minnesota, 1982) en particulier: "The Tradition of Condillac: The Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century...", "Condillac's Speechless Statue"; Sylvain Auroux, La Sémiotique des encyclopédistes (Paris: Ed. Payot, 1979).

idéalement indéfinies"; il ajoute: "ce pourrait être l'humanité entière, même si en fait le collectif est réduit à une élite définie par la classe savante".¹ On pourrait, néanmoins, questionner la portée de l'influence directe qu'il prête aux Idéologues sur l'appareil éducatif, ainsi que les motifs qui, selon lui, les auraient conduits à apporter un support unanime au coup d'état de brumaire. La confiance qu'ils auront pour Bonaparte sera de très courte durée et ne sera pas partagée par tous. Si, par exemple, Destutt de Tracy accepta d'être parmi les premiers trente et un sénateurs désignés par Napoléon, il s'en montra toujours méfiant et refusa avec Cuvier de participer à la Campagne d'Egypte. Une fois passés dans l'opposition les Idéologues se verront systématiquement attaqués et leurs théories, en particulier celle du signe, ridiculisées. Les espérances qu'ils avaient un temps placées en Bonaparte seront bien vite déçues lorsque celui-ci, avant de se couronner lui-même empereur, se fera nommer consul à vie en août 1802.²

¹T. Hordé, "Les Idéologues: Théorie du signe, science et enseignement", Langages 45 (1977): 47.

²T. Hordé remarque dans le même article: "la prise de pouvoir par Bonaparte, c'est pour eux le moyen de mettre en place un Etat 'fort', un appareil répressif suffisant pour stabiliser une fois pour toutes les rapports entre individus"(64). Sur les rapports entre Napoléon et les Idéologistes, voir E. Kennedy, Destutt de Tracy and The Origins of "Ideology", ch. III " 'Ideology' in Conflict"; G. Gusdorf, La conscience révolutionnaire: les Idéologues, ch. III "Les Idéologues face à Napoléon Bonaparte".

La théorie idéologique du signe et sa diffusion subséquente dans les écoles centrales reposent essentiellement sur un idéal républicain cherchant à disséminer l'héritage des Lumières. Le projet de réorganisation sociale, basée sur l'unification et la diffusion du savoir dans lequel elle s'intègre, participe moins à l'élaboration d'un "appareil répressif" qu'à la mise en place d'un système éducatif jusque-là inexistant. A cet égard, le rôle accordé à l'apprentissage de l'écriture et de la lecture sera considéré non seulement comme un moyen de lutte contre l'inégalité de l'accès au savoir, mais aussi comme une arme d'émancipation privilégiée contre les différentes formes de tyrannies politiques ou de superstitions religieuses. En fait, pour Destutt de Tracy seule l'écriture alphabétique est véritablement démocratique puisqu'en raison de son caractère tant universel qu'économique elle s'adresse à tous et peut être enseignée à tous (II, 266).¹

Analyse idéologique du signe

L'analyse idéologique "des signes de nos idées" (I, XVI) s'ouvre sur un rappel du caractère purement empirique

¹Voir à ce sujet l'article de Brigitte Schlieben-Langen "Les Idéologues et l'écriture" dans Les Idéologues: Sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française, W. Busse & J. Trabant, eds. (Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 1986).

de l'origine et de l'évolution du langage.¹ Destutt de Tracy critique à la fois Rousseau qui attribue à la "Divinité" la création des langues et, indirectement, des adversaires plus récents de l'Idéologie tels que Maistre et Bonald dont la théorie des idées innées prétend s'opposer à l'explication sensationniste de Locke et Condillac sur le développement du langage à partir des perceptions.

L'exemple du cas des sourds-muets de naissance, des enfants-loups ou de l'enfant sauvage de l'Aveyron venait selon lui réfuter cette théorie. Sa lecture réductionniste de la question de l'origine des langues chez Rousseau est, néanmoins, loin de rendre compte de la position de ce dernier sur ce problème. J. Starobinski a bien su montrer l'aporie que ce problème présente à Rousseau, en particulier dans le Discours, et l'échappatoire qu'un recours à l'intervention divine vient apporter à cette question: "Si Rousseau, à ce moment, laisse le champ libre à l'hypothèse traditionnelle d'une révélation divine de la parole, c'est moins pour accréditer cette idée que pour donner à l'impossibilité une profondeur supplémentaire..."²

¹Brian W. Head offre une excellente présentation générale de la science des signes chez Destutt de Tracy dans Ideology and Social Science: Destutt de Tracy and French Liberalism (Dordrecht: Martinus Nijhoff Publishers, 1985), ch. 3 "Signs, Language, and the Critique of Metaphysics" 45-66.

²J. Starobinski, Jean-Jacques Rousseau: la transparence et l'obstacle (Paris: Gallimard, 1971) 362-63. Nous renvoyons également, en plus de l'essai d'où est tirée la citation mentionnée ci-dessus intitulé "Rousseau

Rappelons également que ce sera précisément autour de ce concept de l'*origine* ("différence originaire") que J. Derrida viendra articuler sa lecture de l'Essai sur l'origine des langues.¹ Il eût été sans doute plus logique pour Destutt de Tracy de critiquer Condillac sur cette question à la suite de Rousseau car il suppose, en effet, dans l'Essai sur l'origine des connaissances humaines que le langage proviendrait de deux enfants qui auraient échappé au déluge (Starobinski 362). Pourtant, ni chez Condillac ni chez Destutt de Tracy où elle est abordée à partir de l'analyse des effets sur la pensée, la question de l'origine du langage ne semble curieusement faire problème.

et l'origine des langues", à un autre texte tout aussi important reproduit dans le même ouvrage "Rousseau et la recherche des origines".

Rousseau remarque dans le Discours: "Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les langues aient pu naître et s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile problème, lequel a été le plus nécessaire, de la société déjà liée, à l'institution des langues, ou des langues déjà inventées à l'établissement de la société." Discours sur l'origine de l'inégalité (Paris: Garnier/Flammarion, 1971) 193.

¹J. Derrida, De la grammatologie (Paris: Ed. de Minuit, 1967) 238; voir plus spécialement les ch. 3: "Genèse et structure de l'Essai sur l'origine des langues" et 4: "Du supplément à la source: la théorie de l'écriture".

Le retard d'une véritable théorie sur "l'art" du langage s'expliquerait en grande partie, pour Destutt de Tracy, par l'absence de progrès au niveau des "moyens d'observation" et des "méthodes de raisonnement" qui ne datent, écrit-il, que d'une quarantaine d'années (I, 303). L'Idéologie vient combler ce manque en contribuant encore à son élaboration en tant que supplément à Locke et Condillac. Destutt de Tracy ajoute:

Cela nous explique aussi pourquoi la science qui nous occupe, celle de la formation des idées, est si nouvelle et si peu avancée: puisqu'elle est la théorie des théories, elle devait naître la dernière. Ceci, au reste, ne doit pas faire conclure que les théories en général, et notamment l'idéologie, soient inutiles: elles servent à rectifier et épurer les diverses connaissances, à les rapprocher les unes des autres, à les rattacher à des principes plus généraux, et enfin à les réunir par tout ce qu'elles ont de commun (I, 307-308).

Dans sa définition la plus générale, le signe est compris ici comme tout ce qui permet de représenter la pensée. La réunion de signes qui appartiennent à une même classe forme un système possédant toutes les caractéristiques d'une vraie langue. Avant d'en arriver à celui prédominant du langage parlé, Destutt de Tracy distingue à titre d'exemples plusieurs classes distinctes de signes. Il inclut dans la première tous les gestes qui ponctuent le langage (par ex. ceux de l'orateur ou du comédien qui viennent se surajouter au langage parlé et peuvent, parfois même, le subvertir en exprimant le

contraire de ce qu'il exprime), ainsi que les pantomimes, le langage des sourds-muets.

Loin d'inaugurer, Destutt de Tracy ne fait que reprendre ici tout un discours déjà constitué que l'on trouve, en particulier, chez Condillac dans l'Essai sur l'origine des connaissances humaines pour la question du geste (II, sect. I, ch. I et IV), mais aussi chez Warburton, l'abbé Du Bos et Rousseau (Discours sur l'inégalité). Jean Starobinski remarque également en notes à son édition de l'Essai sur l'origine des langues que la question des pantomimes trouve sa source antique dans le traité de Lucien Peri orchesos (De Saltatione) reprise par Du Bos dans ses Réflexions critiques sur la poésie et la peinture (1719) dont Condillac s'inspirera; Diderot dans l'Entretien sur le fils naturel (1757) et Duclos dans son Mémoire sur les jeux scéniques des Romains y reviendront également. J. Starobinski cite de plus deux autres textes à ce sujet: l'article "Pantomime" de Rousseau dans le Dictionnaire de Musique et celui de Marmontel dans l'Encyclopédie. La question du langage de sourds-muets sera traitée aussi par Diderot dans sa Lettre sur les sourds et muets et par l'abbé de l'Epée dans son Institution des sourds et muets par la voie des signes méthodiques (1776).¹

¹J.-J. Rousseau, Essai sur l'origine des langues, éd. J. Starobinski (Paris: Gallimard/Folio-essais, 1990).

La deuxième classe de signes présentée par Destutt de Tracy comprend les différents "systèmes de mouvements télégraphiques" tels que ceux utilisés en particulier dans l'armée. Une autre classe s'adresse plus particulièrement au sens du tact. La quatrième regroupe les représentations graphiques comme les hiéroglyphes, les symboles et emblèmes "dont la signification a été transportée du sens naturel au sens figuré" (I, 311). Il convient de remarquer ici que Destutt de Tracy insiste déjà sur les dangers que revêtent ces formes de représentations lorsqu'elles ne sont pas employées à bon escient:

Jeunes gens, remarquez en passant que cet attrait que nous avons pour employer les symboles et les emblèmes, est un vestige des temps grossiers où nous ne savions pas peindre les mots eux-mêmes, ou un effet du goût qui nous entraîne vers la métaphore et l'allégorie, goût dépravé qui nuit beaucoup à la justesse du raisonnement, comme je vous le démontrerai lorsque nous traiterons de la logique. Il vaut toujours mieux dire simplement sa pensée quand on le peut; nécessairement elle est rendue avec plus d'exactitude (I, 311-312).

Cette classe regroupe les types d'écritures hiéroglyphiques "soi-disant savantes" et "dégénérées" non-européennes (chinoises, japonaises entre autres)(I, 312). Destutt de Tracy reprend ici aussi un long débat qui dès le XVII^e porta sur leur importance et/ou leur validité. Ils provoquent, en effet, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle une sorte d'"incompréhension hallucinatoire" ou d'"hallucination européenne" qui contribua à retarder

l'avènement d'une science positive de l'écriture.¹ Cette fascination se manifeste soit sous la forme de ce "préjugé théologique" dénoncé par Fréret (1688-1749), s'exprimant dans une admiration surdéterminée des éléments mystérieux/mystiques dont ces types d'écritures seraient constitués et qui renverraient "au mythe d'une écriture primitive et naturelle donnée par Dieu", soit encore sous la forme d'un "préjugé chinois" ou, dans un sens plus large, "hiéroglyphique", croyant pouvoir dégager "un modèle de langue philosophique (...) soustrait à l'histoire" que l'on retrouverait dans les nombreux projets d'écriture universelle (Derrida 112, 113 et 119). Il faut attendre les travaux de Warburton, Fréret et plus tard de Barthélemy et surtout de Champollion pour que s'effectue une véritable démystification ou "déblocage" de la recherche sur les écritures anciennes (David 14).²

¹La première expression est employée par G. Ulmer dans sa présentation de l'histoire du concept de *grammatologie* chez Derrida (Applied Grammatology: Post(e)-Pedagogy from Jacques Derrida to Joseph Beuys, Baltimore/London: Johns Hopkins UP, 1985) 6; la deuxième, de Derrida, renvoie à De la grammatologie (119).

²J. Derrida: De la Grammatologie, en particulier le ch. III "De la Grammatologie comme science positive"; voir aussi l'excellente introduction à l'histoire de la grammatologie dans l'ouvrage de G. Ulmer déjà cité au ch. 1 "Grammatology" qui traite en détail des différentes périodes de l'histoire de la grammatologie et de la spécificité de ce concept chez J. Derrida (3-29). Toute référence à la question des hiéroglyphes aux XVII^e et XVIII^e siècles serait incomplète sans l'ouvrage capital sur ce sujet de Madeleine V. David, Le Débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVII^e et XVIII^e siècles (Paris: SEVPEN., 1965).

Le traitement de l'hiéroglyphe chez Destutt de Tracy participe, quant à lui, à une autre forme d'occultation tout aussi radicale. Derrière un souverain mépris ethnocentrique pour ce mode de représentation, il renvoie au préjugé logo(phono)centrique beaucoup plus vaste qui domine, comme l'a montré J. Derrida, l'histoire même de la métaphysique. Il fallait donc que l'Idéologie dans son introduction à la théorie du signe réitérât la prééminence évidente de l'écriture phonétique.

Les hiéroglyphes viennent ainsi jouer un rôle essentiel dans l'élaboration de la théorie idéologique du signe car ils apparaissent comme le pendant négatif exact des caractères alphabétiques. Leur défaut principal et irrémédiable, nous rappelle Destutt de Tracy avant d'y revenir plus tard dans la question de l'écriture proprement dite, réside dans le fait qu'ils peignent directement les idées comme le ferait la peinture ou le dessin, alors que les caractères de l'alphabet ne font que reproduire les sons. Bien plus, les premiers réclament un nombre incalculable de caractères (*trop*) dans la mesure où il leur en faut autant que les idées qu'ils doivent représenter - entraînant par là des problèmes insurmontables au niveau de l'apprentissage et de l'interprétation puisque pour les déchiffrer on devra, en définitive, les traduire. Destutt de Tracy remarque que les chiffres et les caractères algébriques appartiennent eux-aussi à cette catégorie car

ils représentent également une idée (de quantité); celle-ci, cependant, est spécifique et les caractères utilisés sont bien entendu limités. A la différence des hiéroglyphes, les caractères alphabétiques, au contraire, se caractérisent par leur nombre restreint (*peu*) et donc par leur facilité d'emploi car il ne s'agit ici que de les lire sans devoir faire appel à la mémoire. Ces caractères ne peignent pas directement les idées mais les sons; les lettres, à cet égard, ne sont pas des signes (d'idées) proprement dit. Destutt de Tracy ajoute : "l'alphabet n'est point une langue, mais seulement l'écriture commune de toutes les langues parlées." Il constate également: "Vous voyez donc que les caractères alphabétiques ou syllabiques ne sont que des signes de signes, et non des signes d'idées, et qu'à parler exactement, eux-seuls méritent le nom d'écriture" (I, respectivement 313 et 375).

Fonctions des systèmes de signes

1. *Communication*

La dernière classe de signes dans cette liste, en fait illimitée et sans nul doute la plus importante, comprend enfin toutes les langues parlées. La prédominance des signes vocaux s'explique, nous dit Destutt de Tracy, par le

fait qu'ils sont "les plus commodes et les plus susceptibles de perfection" (I, 419). En effet:

les hommes ont senti unanimement que de tous les moyens de communication avec leurs semblables, l'organe de la voix est celui qui leur fournit le plus de ressources pour exprimer ce qui se passe en eux, et que dans les autres, l'organe de l'ouïe est celui qui offre le plus d'avantages pour leur faire éprouver des impressions variées et distinctes" (I, 308).

Cette caractéristique propre à l'homme proviendrait "de notre organisation elle-même qui détermine cette juste préférence" (I, 308); celle-ci précéderait même, comme l'indique l'usage nécessaire de la convention, le langage articulé:

il faut donc qu'antérieurement à tout langage, il y ait en nous un moyen de nous entendre réciproquement, pour ainsi dire malgré nous; et ce moyen ne peut être qu'un résultat de la nature même de notre être, qu'un effet nécessaire de notre organisation (I, 316-17).

Les actions de l'homme constituèrent "les premiers signes naturels et nécessaires" grâce auxquels il fut à même d'exprimer ses pensées et ses sentiments. Ce moyen de communication originel que "les idéologues ont appelé langage d'action" possède déjà "le germe de tous les langages possibles" car il se compose des gestes, des cris, des attouchements (I, 318 et 320). Bien que la parole soit devenue "notre manière de nous exprimer la plus riche et la plus féconde", les autres systèmes de signes survivent toujours à différents degrés. On retrouve encore des traces de ce langage d'action lorsque nous sommes, par

exemple, emportés par "les excès de la passion" ou "la violence de nos sentiments". De "naturel et nécessaire", le langage est progressivement devenu "artificiel et volontaire" sous l'effet combiné de l'usage et de la convention. L'interjection serait un autre reste du langage primitif dont dérivent tous les langages artificiels.¹

2. Méthode analytique

La propriété la plus importante des signes, selon Destutt de Tracy, ne réside pas tant dans la transmission des idées que dans la facilité avec laquelle ils nous permettent de combiner nos idées simples ou composées et de les confier à la mémoire. Condillac, ajoute-t-il, a eu raison de remarquer que "les langues étaient des méthodes analytiques qui guidaient notre intelligence" mais il aurait dû aussi rappeler que :

tout signe est l'expression du résultat d'un calcul exécuté, ou, si l'on veut, d'une analyse faite, et qu'il fixe et constate ce résultat; en sorte qu'une langue est réellement une collection de formules trouvées, qui ensuite facilitent et simplifient merveilleusement les calculs ou analyses qu'on veut faire ultérieurement (I, 323).

¹Ici encore, Destutt de Tracy ne fait que reprendre l'analyse traditionnelle de l'évolution de la parole déjà développée chez Condillac et Rousseau à partir du langage d'action, des gestes et du "cri de la nature". On retrouve chez eux ainsi que chez Maupertuis une même progression du langage à partir des onomatopées qui précèdent les signes artificiels et volontaires (Starobinski 363).

Cela montre que nous ne réfléchissons pas directement sur les idées mais sur des mots représentés par des signes. Il nous serait impossible d'effectuer sans eux toutes les opérations intellectuelles. Comme l'algèbre, les langues sont donc elles aussi de véritables instruments d'analyse. Si elles ne sont pas aussi précises, c'est qu'à la différence des noms de nombres, les combinaisons des rapports des idées ne sont pas fondées sur des rapports de quantité toujours déterminés par une valeur fixe. Destutt de Tracy poursuit cette analogie en établissant un parallèle entre les règles de grammaire et de calcul: "dans les deux cas, ce ne sont que des signes que nous combinons; et, *sans nous en apercevoir, nous sommes conduits par les mots comme par les caractères algébriques*" (I, 340. Italiques dans le texte). Cette analogie, cependant, n'implique pas que l'on puisse transposer les principes de l'algèbre à d'autres matières. Le mécanisme seul reste semblable; la différence (essentielle) qui les sépare tient à la nature même des idées. Comme il le réitérera aussi à la fin de la Grammaire dans un chapitre consacré précisément à la question de la langue universelle, un tel projet serait impossible à réaliser. Bien qu'il soit éventuellement possible d'améliorer l'usage des signes qui composent une langue ainsi que d'en régulariser la syntaxe, on ne pourra

jamais atteindre le degré de précision, de fixité et de certitude de l'algèbre.

Destutt de Tracy commence à réaliser désormais que cet idéal de précision et d'exactitude mathématique auquel devraient pouvoir accéder les sciences humaines est en définitive irréalisable. L'exemple du modèle d'analyse algébrique utilisé en 1796 dans le Mémoire à la suite de Condillac se trouve maintenant relativisé. Il insiste en fait sur la différence essentielle qui sépare ces deux systèmes. Puisqu'elle ne s'applique qu'à des idées de quantité d'une seule espèce fondées sur des rapports eux-mêmes fixes et précis, il ne peut y avoir ni incertitude ni obscurité dans cette langue particulière. Il en est tout autrement des mots dont les modifications sont beaucoup plus variées et moins mesurables. A la précision, la fixité et la certitude du signe algébrique se substituent la variation, l'équivoque et donc l'erreur potentielle des mots. Destutt de Tracy cite ici Maine de Biran qui note à ce sujet: "nous sommes toujours obligés de porter à la fois le double fardeau du signe et de l'idée" (Mémoire sur l'Influence de l'habitude sur la faculté de penser). Ce ne sera que par une meilleure connaissance des idées, de la valeur et du mode de liaison des signes (Idéologie proprement dite, Grammaire et Logique) que ce poids pourra être finalement quelque peu allégé.

Il est significatif qu'en conclusion de cette note s'étendant sur dix pages détaillant l'analogie entre la langue algébrique et les autres langues, Destutt de Tracy confesse "combien cette longue discussion est déplacée ici" (I, 348). Elle est, en effet, tout à la fois dé/placée et inopportune car elle devrait, en fait, "presque" constituer la conclusion d'un autre texte à venir (Logique): c'est la raison pour laquelle il l'avait déjà du reste supprimée dans la première édition (Projet). Il se décide cependant à la réinsérer afin de "provisoirement appuyer ce qui vient d'être dit, en indiquant ce qui suivra" (I, 348). Cette décision répond ici à la nécessité - comme à chaque fois que vient se poser la question du signe - de trouver l'équilibre opportun entre le *trop* (dire) et le (dire)

peu:

C'est ainsi qu'en traitant ces matières, si l'on suit loin son idée, d'avancer des choses dont on ne peut pas encore développer toutes preuves, et celle, si l'on s'arrête, de laisser subsister des préventions qui résistent aux assertions les mieux fondées et qui sont la base des autres.

Destutt de Tracy ajoute à propos: "C'est ce qui m'est arrivé *continuellement* en écrivant ces deux chapitres des signes, qui cependant ne paraissent ici à leur place naturelle et nécessaire" (I, 348. Nous soulignons).

Influence des signes sur la pensée

La problématique de la désignation sur laquelle s'ouvrait l'Idéologie proprement dite vient, cette fois-ci, la clôre. Destutt de Tracy fait allusion à ce propos au débat qui l'opposa à d'autres Idéologues tels que Laromiguière et Degérando et, en particulier, à Maine de Biran qui vint se joindre à eux, autour de la terminologie utilisée pour décrire des concepts fondamentaux de l'Idéologie. Contrairement à Destutt de Tracy pour lequel l'idée se confond avec la simple sensation et *penser* décrit l'action de sentir des sensations, ils établissent quant à eux une distinction entre la "perception" définie comme la conscience d'une impression et la "sensation" qui implique peu ou pas de mouvement conscient. Cette approche différente explique les deux réponses opposées à la question de savoir s'il est possible de penser sans signes artificiels et volontaires. Destutt de Tracy remarque, tout d'abord, que si l'on applique sa propre définition, il est, en effet, possible de dire "dans notre langage" que l'on commence à penser (sentir) avant d'avoir des signes artificiels. Autrement dit, "l'idée" (simple sensation) "doit précéder le signe institué pour le représenter" (I, respectivement 360-61 et 422). Ensuite, à mesure que les idées se combinent entre-elles, le nombre des signes augmente et, grâce à eux, les analyses vont se raffiner de plus en plus. Il ajoute:

il n'y a nul doute que sans les signes toutes les réunions que nous faisons de nos idées seraient aussitôt dissoutes que formées; que les rapports que nous remarquons entre elles seraient aussitôt évanouis que perçus, et que par conséquent toutes combinaisons ultérieures nous deviendraient impossibles, et nous serions toujours arrêtés dès les premiers pas: nous en avons même la preuve directe dans l'impossibilité où nous sommes de faire les moindres calculs sans noms de nombre.

Il conclut enfin: "Ainsi nous pouvons prononcer avec les idéologues que je citais tout à l'heure, que sans signes nous ne penserions *presque* pas" (I, 361-62. Nous soulignons).

Effets des signes

1. Avantages

Avant d'y revenir plus en détails dans les deux chapitres sur l'écriture venant clore la Grammaire, Destutt de Tracy poursuit sa présentation générale des signes. A l'analyse des signes considérés comme moyen de penser ou représentation des idées, s'ajoute maintenant celle de leur influence sur la pensée.

La question de la perfectibilité des signes artificiels conduit Destutt de Tracy à retracer l'évolution du langage en insistant sur la co-dépendance de l'idée et du signe dans ce processus: "alternativement l'idée fait naître le signe, et le signe fait naître l'idée" et, par voie de conséquence, co-dépendance également de l'entendement et du langage (I, 366). La présentation

commence par une reprise de l'évidence de la prédominance du système de signes articulés sur tous les autres. Elle s'explique, écrit-il, par le fait qu'ils dominent "la marche générale de l'esprit humain"; c'est pour cela que l'Idéologie en tant qu'étude de la formation des idées, la grammaire (expression des idées) et la logique (combinaison des idées) se doivent de leur consacrer un "examen important" (I, 368).

Destutt de Tracy rappelle à nouveau ce qu'il a déjà avancé dans la présentation du langage d'action sur cette faculté propre à l'homme de produire des sons articulés: une telle disposition fait partie de sa nature: elle lui est en quelque sorte imposée: "C'est un effet si nécessaire de notre organisation, qu'il a lieu même malgré nous" (I, 369). On reconnaît ici encore l'influence de Rousseau et, plus précisément, de l'Essai dont on retrouvera de nombreuses marques tout au long de l'exposé de Destutt de Tracy sur la parole et l'écriture.¹ Un autre avantage réside dans la facilité avec laquelle ces signes oraux peuvent être utilisés et devenir habituels. Cette disposition particulière provient, nous dit-il, de

¹Cette influence ne provient, bien entendu, pas uniquement de Rousseau; ce dernier doit beaucoup à Condillac mais aussi, comme l'a montré J. Starobinski, à Locke (Essai philosophique concernant l'entendement humain), voir La transparence et l'obstacle 169-170. Nous renvoyons ici encore à J. Derrida et à son analyse de l'Essai sur l'origine des langues sur l'invention du langage, De la grammatologie, "L'articulation", ch. 3, III, 327-44.

"l'intime correspondance qui existe entre l'organe de vocal et l'organe auditif" (I, 370). Les sons cependant ont un avantage essentiel dans la mesure où ils peuvent devenir permanents grâce à l'écriture. A la différence de tous les autres signes, eux seuls, - et c'est ce qui établit leur supériorité - sont susceptibles d'être lus et non traduits.

Destutt de Tracy définit la traduction comme l'"opération par laquelle on unit aux signes d'un langage les idées qui étaient jointes à ceux d'un autre langage" (I, 372). Il s'agit, en définitive, de substituer un langage par un autre. Un tel système présente de nombreux inconvénients tant au niveau de l'efficacité, de la sûreté que de l'économie d'emploi. On est en présence, comme cela est le cas avec les hiéroglyphes anciens égyptiens ou chinois par exemple, d'une langue peinte et d'une langue parlée. Il faut donc posséder une connaissance approfondie de deux systèmes de signes entièrement différents afin de pouvoir peindre ou re/présenter des idées (et non les sons) d'un langage à l'autre. Une telle démarche demande, en effet, beaucoup de temps et entraîne un risque supplémentaire d'erreurs lors du passage d'une langue à l'autre sans, de plus, jamais pouvoir imprimer ou reproduire avec exactitude les signes.

L'écriture au contraire et, plus particulièrement, celle basée sur des caractères alphabétiques ou syllabiques ne fait que transcrire, "nous rappeler" les sons au moyen

de signes permanents. Elle se caractérise donc par sa facilité d'emploi, par son aspect plus "naturel" puisqu'elle reproduit les sons de la voix à l'aide d'un nombre limité de signes.¹ Il ne s'agit plus ici de représenter des idées mais simplement de "copier" des sons; en fait, la relation qui lie le caractère à l'idée est elle-même arbitraire. Destutt de Tracy ajoute:

pour écrire ou lire des mots, abstraction faite des irrégularités de l'orthographe, il n'est pas nécessaire d'en comprendre le sens; il suffit de savoir que tel caractère correspond à tel son (...) C'est, si l'on veut, une traduction ou plutôt une translation du signe, mais non pas une traduction de l'idée (...) Vous voyez donc que les caractères alphabétiques ou syllabiques ne sont que des signes de signes, et non des signes d'idées, et qu'à parler exactement, eux seuls méritent le nom d'écriture (I, 374-75).

Tous les autres caractères qui cherchent à représenter des idées constituent quant à eux de véritables langues. Si on les parle, on ne peut par contre les lire directement comme le sont les langues basées sur un alphabet. Les premiers forment une langue, alors que les seconds composés de caractères reproduisant des sons forment une écriture. La raison de "la préférence universelle" accordée, selon Destutt de Tracy, aux signes vocaux s'explique par le fait que parmi tous les autres signes, "eux seuls ont efficacement secouru l'intelligence

¹Cette problématique de la voix comme *présence* et de l'écriture comme supplément à la parole renvoie ici encore à Rousseau. Ces différents points seront repris plus en détails dans notre analyse des deux derniers chapitres de la Grammaire.

humaine". Il conclut en remarquant: "Nous aurons donc tout ce qu'il [sic.] peut être intéressant de savoir de l'histoire des signes, en traitant celle des sons articulés" (I, 376).

Destutt de Tracy insiste à nouveau dans cette partie traitant de l'avantage des signes sur l'importance de leur fonction communicative et de leur rôle essentiel dans le développement des relations sociales. La question de l'origine, contrairement à la situation critique qu'elle occupe chez Rousseau, ne fait pas ici problème car elle ne semble pas s'inscrire dans l'histoire. Destutt de Tracy reprend le modèle condillacien de l'origine et de l'évolution des langues sans interroger, comme cela est précisément le cas chez Rousseau, l'articulation entre "le pré-linguistique et le linguistique, entre le cri et la parole, l'animal et l'homme, la nature et la société" (De la grammatologie 350). Condillac dans l'Essai sur l'origine des connaissances humaines passe ainsi progressivement du silence au "cri de la nature", du "cri de la nature" au langage d'action et du langage d'action au signe institué sans questionner aucune de ces transitions. J. Starobinski remarque fort justement à ce propos:

Les sensualistes ne cessent d'évoquer le rôle de l'expérience; mais telle qu'ils l'entendent, l'expérience n'est qu'une succession de moments abstraits: Rousseau en revanche temporalise l'expérience, l'étend à travers la durée et en

fait une histoire en devenir (Jean-Jacques Rousseau: la transparence... 363).

Le passage chez Destutt de Tracy du cri au mot, du mot à la phrase se place sous le signe de "l'évidence". C'est parce qu'ils servent à communiquer que les signes sont non seulement à l'origine de la vie en société, mais aussi des sentiments et de toutes "nos jouissances morales". Il ajoute:

Il n'est pas moins évident que sans [cette propriété des signes] chaque homme serait réduit à ses forces individuelles pour agir et pour connaître; et nous avons déjà observé que dans cet isolement forcé il resterait fort au-dessous des sauvages les plus stupides, car les plus bruts d'entre eux doivent encore beaucoup d'idées à l'état de société (I, 377-78).

2. Inconvénients

Si de tous les signes les sons se distinguent par leur caractère naturel et par leur facilité d'emploi, ils possèdent également deux autres propriétés exemplaires qui découlent des premières. Ils deviennent, en effet, "profondément habituels" par l'usage et ils "se lient et s'unissent le plus intimement en nous aux idées qu'ils représentent" (I, 370). Ces avantages qui ont permis le développement graduel des facultés intellectuelles vont paradoxalement se révéler être aussi, comme l'énonçait "la loi générale" de l'habitude, la source de la plupart des erreurs, "la cause de presque tous [les] écarts" (I, 382).

D'après Destutt de Tracy, une fois que l'usage des signes a été établi, il est rare que l'on en crée de nouveaux. Par conséquent, on ne fait que recevoir le plus souvent des signes qui ont été déjà utilisés par d'autres sans que nous n'ayons perçu directement les idées qu'ils représentent. Sans cette expérience personnelle, leur signification nous reste donc étrangère. Dans le cas des idées composées, il est encore plus difficile d'arriver à une connaissance véritablement exacte. Il faut user de "conjectures", d'"inductions", d'"approximations" sans "presque jamais" pouvoir être vraiment assuré que l'idée que nous nous sommes faite corresponde au signe spécifique à laquelle elle est liée (I, 383. Nous soulignons). Cela explique les glissements de significations qu'un même mot peut revêtir à différentes époques ou dans différents lieux sans que l'on s'aperçoive des changements. Destutt de Tracy ajoute à cet égard :

ainsi il est vrai de dire que tout signe est parfait pour celui qui l'invente, mais qu'il a toujours quelque chose de vague et d'incertain pour celui qui le reçoit; or, c'est le cas où nous sommes *presque* toujours. C'est donc avec cette imperfection que nous y attachons nos idées, et qu'ensuite nous les manifestons (I, 383-84. Nous soulignons).

Le fait même de conférer un signe à une idée que l'on a soi-même perçue ne garantit pas pour autant que ce signe conservera toujours la "collection d'idées" qu'il a tout d'abord réunie. Destutt de Tracy utilise l'exemple des mots *amour* et *mer* pour illustrer ce point. L'usage de ces

termes restera tributaire au cours de l'existence de facteurs divers tels que "l'âge, les circonstances, les événements, les dispositions morales et physiques, les effets des habitudes" (I, 385). Le sens premier qui leur aura été conféré s'en verra donc par la suite profondément affecté. Il sera sujet à des changements non seulement dans la vie d'une même personne mais aussi d'une personne à l'autre. La liste des "inconvenients" que Destutt de Tracy reconnaît dans les signes ne se limite pas à ceux déjà mentionnés. Il y ajoute les fausses ou incomplètes dérivations, les "liaisons souvent contraires à celles des idées qu'ils expriment" et enfin, "les embarras inutiles qu'ils apportent à la pensée" (I, 387).

L'espace du presque

Il ressort de cette analyse que les signes ont une profonde influence sur la formation des idées, sur le développement des facultés intellectuelles, l'accroissement des connaissances et sont, en cela, une cause indéniable et essentielle de progrès. Ils se révèlent aussi, pourtant, incapables d'assurer toute fixité au sens et demeurent, de par leur nature même, empreints d'incertitude, d'ambiguïté et d'erreur. La cause réelle de cette condition proviendrait, en définitive, moins des signes que des propres limitations de l'esprit de l'homme:

ces inconvenients des signes sont inhérents à leur nature, ou plutôt à celle de nos facultés

intellectuelles; ils rentrent dans tout ce que nous avons dit des opérations de ces facultés et des effets de leur fréquente répétition. Ils sont donc impossibles à détruire totalement (I, 386).

Cette limitation se voit cependant compensée par le fait que, comme le prouve l'Idéologie, les idées peuvent dans une certaine mesure s'améliorer et que les signes, à leur tour, peuvent contribuer à "des analyses plus parfaites et plus fines" (I, 387). Il reviendra à la Grammaire (à partir du chapitre V) et à la Logique d'offrir un système de gestion de ce "fardeau du signe et de l'idée". L'aptitude des facultés intellectuelles, d'autre part, ne doit pas être évaluée au niveau des individus pris isolément puisqu'en fait, rappelle Destutt de Tracy, "nous sommes *presque* entièrement les ouvrages des circonstances qui nous environnent" (I, 388).

Plusieurs critiques dont, en particulier, F. Rastier ont cru pouvoir déceler ici le constat de l'échec implicite du projet idéologique. Cette remise en question de "la capacité de connaissance de la nature humaine" condamnerait l'Idéologie car elle vient contredire ses premières assomptions sur les notions de progrès et de perfectibilité (Rastier 163). La possibilité d'amélioration de ces signes, incapables de représenter ou de communiquer fidèlement les idées parce qu'ils ont été inventés par un esprit "aliéné par l'artifice et l'erreur",

est elle-même limitée et repose, comme le montre la Grammaire, sur le modèle d'une langue parfaite irréalisable (Rastier 153). Destutt de Tracy, en effet, ne réaffirme-t-il pas à nouveau à la fin de sa Grammaire l'échec implicite du projet idéologique d'au moins, sans doute, au caractère inhérent de "l'incertitude de la valeur des signes de nos idées" qu'à "celle de nos facultés intellectuelles" (II, 378). Il ajoute de plus:

Cette triste vérité est ce qui constitue essentiellement le vice radical de l'esprit de l'homme: ce qui le condamne à ne jamais arriver complètement à l'exactitude, excepté dans quelques cas fort simples, ou considérés sous un rapport particulier, et ce qui fait que *presque* tous ses raisonnements sont nécessairement fondés sur des données incertaines et variables *jusqu'à un certain point* (II, 379. Nous soulignons).

Une lecture attentive de ces textes permettrait néanmoins de distinguer deux moments distincts dans l'universalité de la théorie idéologique. Le premier qui s'étend de l'Idéologie proprement dite à la fin du quatrième chapitre de la Grammaire s'applique, comme l'écrit Destutt de Tracy, "à tous les langages possibles"; il ajoute: "Tout ce que nous en avons dit est donc d'une vérité générale et même universelle, et n'est particulier à aucun langage" (II, 252). Il n'en est pas de même, remarque-t-il, de l'écriture et des différentes catégories de signes artificiels qui la composent. Il constate alors: "Par conséquent, ce qui est vrai des uns ne l'est pas des

autres, et on ne peut point établir ici des vérités universelles" (II, 252-53).

La théorie ne remettrait pas ainsi en doute l'universalité de l'Idéologie mais viendrait, au contraire, la replacer dans l'espace défini par ces "*presque*" qui la délimitent et qui ponctuent l'ensemble de la doctrine idéologique. J.-L. Labarrière dans son analyse déjà citée du concept d'écriture développé au chapitre V de la Grammaire s'interroge également sur l'échec potentiel du projet idéologique. Il écrit à cet effet:

Une telle insistance sur le gain dû à l'écriture dans les progrès de l'humanité entraîne une série de questions dont la moindre n'est pas sans doute celle-ci: en appuyant sur l'écriture dès l'Idéologie proprement dite ses démonstrations relatives aux signes, Destutt de Tracy ne remet-il pas en question l'universalité de l'Idéologie?" (171).

Bien qu'il limite son étude au chapitre V de la Grammaire, il semble aussi opter pour cette lecture du texte lorsqu'il demande: "L'universalité se tiendrait-elle alors dans les restes laissés par le *presque*" (171). On a vu, par exemple, comment ce déplacement avait déjà commencé à s'opérer au niveau de l'analyse des facultés et, plus spécialement, de la question du *trop* ou *trop peu* de liberté à partir d'une volonté ayant "*jusqu'à* un certain point" le pouvoir d'agir sur "*presque*" toutes nos actions (I, respectivement 249 et 248). On retrouve encore une démarche identique dans la définition idéologique du bonheur: "cet art consiste *presque* uniquement à éviter de

former des désirs contradictoires" (I, 73. Nous soulignons).¹ Résumant sa théorie du signe dans la Grammaire, Destutt de Tracy rappellera en effet :

1° que les hommes ne peuvent *presque* pas penser sans avoir converti les signes naturels de leurs idées en signes artificiels; 2° qu'ils ne peuvent avoir que des connaissances infiniment restreintes, tant qu'ils n'ont pas su rendre permanents ces signes artificiels fugitifs; 3° qu'ils ne peuvent encore faire *presqu'*aucuns progrès, quand ces signes permanents, au lieu d'être la représentation directe et immédiate des signes fugitifs, sont une seconde langue distincte de la langue usuelle (II, 279-80. Nous soulignons).

Critiquant, enfin, plus loin les différentes réformes de l'orthographe et de l'écriture qui ont été jusqu'alors proposée, il écrit: "une réforme complète est *presque* impossible, parce que trop d'habitudes y résistent (II, 359. Nous soulignons).

¹Voir dans notre texte "*La Volonté*" (120-128).

2. Grammaire

Les deux dernières années qui précèdent la parution de sa Grammaire ont été pour Destutt de Tracy particulièrement actives. En plus de la parution en 1801 du Projet d'éléments d'idéologie, publié en 1804 sous le titre de Idéologie proprement dite (2^e édition), d'un rapport sur les différents systèmes de pasigraphie dont on retrouvera des échos dans la Grammaire, il présente également à l'Institut un mémoire sur Kant en avril 1802.¹ Cette époque marque aussi le début d'une correspondance suivie avec Thomas Jefferson qui vient d'être élu à l'Institut en tant que membre associé étranger de la classe de Morale et de sciences politiques. Ce dernier à qui Destutt de Tracy avait fait parvenir les Eléments et son Abrégé de "L'Origine de tous les cultes" le fera élire à la American Philosophical Society fondée par Benjamin Franklin en 1806.² Le Projet a reçu un grand succès et est utilisé dans de nombreuses écoles centrales; Cabanis en fait

¹"De la métaphysique de Kant, ou Observations sur un ouvrage intitulé: Essai d'une exposition succincte de la critique de la Raison pure" dans Mémoires de l'Institut... IV, 1802 (544-606).

²Pour la correspondance entre Destutt de Tracy et Jefferson on se reportera à l'édition de Gilbert Chinard, Jefferson et les Idéologues...

l'éloge dans ses Rapports du physique et du moral et François Thurot écrit dans un article de la Décade philosophique: "Nous croyons que ce livre fera époque dans l'histoire de la philosophie française" (Picavet 347). Cette période, cependant, sera de courte durée car la loi Fourcroy (mai 1802) supprime les écoles centrales pour les remplacer par des écoles secondaires et des lycées d'état. Destutt de Tracy note à ce sujet dans l'Avertissement de la première édition de la Grammaire (1803):

J'ai bien plus de regret de ne pouvoir plus dire que ces Eléments sont destinés à *l'usage des écoles centrales*. La science dont ils traitent n'est autre chose que la saine logique; et j'avoue sincèrement que je suis très fâché qu'elle ne fasse plus partie de l'instruction publique en France (...) Elle peut porter la lumière dans toutes les autres sciences, en montrant à ceux qui les cultivent, la génération des idées qui les occupent, la valeur des signes à l'aide desquels ils combinent les idées, et la manière de s'assurer de la justesse des uns et des autres (II, vi-vii italiques dans le texte).

La fermeture des écoles centrales prévient Destutt de Tracy de recevoir des observations de la part des professeurs qui utilisent cette approche et de bénéficier ainsi de leurs recommandations. Il ne lui reste plus maintenant qu'à espérer, nous dit-il, que la "philosophie rationnelle" continue à générer autant d'intérêt qu'auparavant. En émettant le souhait que l'Institut poursuive les recherches sur ce sujet alors que les sections d'analyse des idées et de Grammaire générale viennent d'être supprimées, Destutt de Tracy ne semble pas

réaliser l'étendue de la méfiance et de l'animosité que Bonaparte, nouvellement nommé Consul à vie, éprouve envers les "idéologues". Il poursuit, néanmoins, en rappelant que l'Idéologie, définie dorénavant comme "méthode des méthodes" ou "science des sciences", a pour dessein de "trouver le moyen que la vérité ne puisse ni échapper, ni être méconnue, ni rester douteuse" (II, ix). Cette découverte passe obligatoirement par l'étude des idées car elles sont à l'origine de toutes nos connaissances, mais aussi des signes qui les revêtent: "ces idées ne nous apparaissent jamais que revêtues de signes" (II, ix).

Destutt de Tracy ne paraît pas encore être découragé par la tournure que prennent les événements. Il voit en son époque la possibilité du début d'une période privilégiée puisque désormais, grâce aux acquis de la Révolution au niveau de la démocratie, de l'éducation et du développement de la recherche scientifique qui n'est plus entravée par le "joug" ou le "despotisme" religieux, la "philosophie rationnelle" devrait pouvoir faire de grands progrès. Il écrit:

Le moment où les hommes réunissent enfin un grand fonds de connaissances acquises, une excellente méthode et une liberté entière, est donc le commencement d'une ère absolument nouvelle dans leur histoire. Cette ère est vraiment l'ERE FRANÇAISE; elle doit nous faire prévoir un développement de raison, et un accroissement de bonheur, dont on chercherait en vain à juger par l'exemple des siècles passés: car aucun ne

ressemble à celui qui commence (II, 10 capitales dans le texte).

Bien qu'elle soit définie comme science des signes, la Grammaire est tout d'abord "la continuation de la science des idées". En tant qu'étude de la valeur des signes, elle suit l'Idéologie "proprement dite" qui porte sur la génération des idées et la logique qui s'intéresse, quant à elle, à leurs combinaisons. Elle doit permettre de vérifier au niveau du langage les thèses précédemment développées sur les idées. Destutt de Tracy distingue dans son histoire deux grands moments: l'époque gréco-latine et, plus récemment, "les trois ou quatre derniers siècles". L'intérêt pour l'étude d'un tel sujet qui a souvent été perçu comme une marque de "décadence" devrait au contraire, remarque-t-il, être considéré comme une marque de progrès(II, 2-3). On retrouve dans les deux moments de cette histoire un même défaut au niveau de la méthode employée. Ainsi, les anciens n'ont pas véritablement réussi à faire progresser cette science parce qu'ils ont élaboré de nombreux systèmes philosophiques et métaphysiques avant d'analyser les facultés intellectuelles en elles-mêmes. Il constate qu'au lieu d'examiner les faits, "ils n'ont discuté que leurs hypothèses" (II, 5). Cela viendrait aussi expliquer pourquoi leur "art social" n'a finalement pu les protéger

contre les barbares. Cette critique n'épargne pas Aristote qui, d'après Destutt de Tracy, eut "une influence funeste" et dont la théorie, ajoute-t-il, "repose sur des bases fausses" (II, 5 en note). Il annonce qu'il reviendra sur ce point dans la Logique. La deuxième période sera marquée par l'influence néfaste du "despotisme des opinions religieuses". Bien que l'on se soit aperçu assez tôt qu'il fallait, dans un premier temps, comprendre les mécanismes de l'intelligence avant d'étudier les lois du discours et du raisonnement et que, conséquemment, la connaissance des facultés intellectuelles devait précéder l'étude de la grammaire et de la logique, ce progrès dans la recherche a été pourtant retardé par la mainmise des théologiens dans le domaine de la spéculation intellectuelle. Destutt de Tracy remarque en note:

Les théologiens sont des philosophes qui, comme les philosophes anciens, sont très hardis en suppositions, et qui de plus prétendent que leurs assertions sont les décisions de Dieu même, ce que les anciens ne faisaient pas, et ce qui ferme la porte à toutes les recherches (II, 6).

La loi du 3 brumaire an IV (1795) qui avait établi une chaire de grammaire générale dans chaque école centrale avait contribué à la dissémination des principes établis par MM de Port-Royal, Dumarsais, et Condillac.¹

¹A. Arnauld, C. Lancelot, MM de Port-Royal, Grammaire générale, 3^e éd. (Paris 1769); Marsais (César Chesneau, sieur du), Principes de grammaire (nouvelle éd. Paris: 1800-1801); Condillac (Etienne Bonnot de), Cours d'études

La présentation qu'ils en font laisse toutefois à désirer. Bien qu'ils aient su noter l'importance de la prééminence de l'analyse de la formation des idées et des opérations des facultés intellectuelles, ils n'ont pas traité cette question d'une manière concise et n'en ont pas offert une doctrine complète. De plus, l'ordre avec lequel ils traitent de ces questions est le mauvais car ils abordent la question des signes avant d'avoir examiné la génération des idées et les différentes opérations des facultés intellectuelles. Cela, écrit-il, est le cas non seulement de la Grammaire raisonnée de Port-Royal mais aussi de la Logique: "tout ce qu'ils en ont dit est vague, ou faux, ou incomplet" (II, 7). Dumarsais que Destutt de Tracy considère, pourtant, comme "le premier des grammairiens" puisqu'il fut le premier à présenter d'une manière satisfaisante "la véritable opération de la pensée", n'a cependant pas réussi, malgré la "sagacité exquise" dont il a déjà su faire preuve, à offrir "un tableau complet de notre intelligence" (II, 8). Condillac lui-même, enfin, "le fondateur de l'idéologie", ne semble pas avoir saisi l'importance de l'ordre à suivre car il a abordé sa Grammaire et sa Logique avant d'avoir établi les fondements de son Idéologie. Commentant sur l'état des différentes théories du langage, Destutt de Tracy avoue sans ambages:

pour l'instruction du Prince de Parme, 1775.

"j'avoue franchement que je trouve toutes celles que je connais, non seulement incomplètes, mais fausses" (II, 22).

La grammaire idéologique proposée par Destutt de Tracy va rétablir, au contraire, l'ordre obligé de l'analyse et tâcher de dégager les règles devant permettre de représenter au niveau du langage le véritable enchaînement des idées. Il serait donc possible en théorie, selon Destutt de Tracy, de retrouver derrière les imperfections, le "louche" (ambiguïté), le "vague", l'"embarras" qui en entravent l'expression, un langage véritablement idéologique. La démarche, écrit-il, a déjà été "toute tracée" et le plan "circonscriit". Il faut donc partir de ce que l'on sait pour aller vers ce que l'on veut découvrir (II, 16-17). Il rappelle ainsi au début du premier chapitre: "Puisque tout discours est la manifestation de nos idées, c'est la connaissance parfaite de ces idées qui peut seule nous faire découvrir la véritable organisation du discours, et nous dévoiler complètement le mécanisme secret de sa composition" (II, 21). L'analyse du discours va venir confirmer toutefois ce que celle des facultés et des signes avait commencé à établir, à savoir que cet idéal d'exactitude et de certitude est, en définitive, irréalisable. La réforme de la grammaire traditionnelle que Destutt de Tracy cherche à instaurer va paradoxalement

mettre en évidence, en particulier au niveau des deux éléments essentiels du discours (le nom et le verbe), cette impossibilité. Les deux derniers chapitres de la Grammaire portant sur l'écriture viendront à nouveau confirmer cette "triste vérité" (II, 379).

Avant de poursuivre, Destutt de Tracy revient dans l'Introduction sur une phrase qui se trouvait dans la première édition des Eléments et qu'il a supprimée par la suite. Cette correction lui permet de détailler son approche théorique tout en insistant sur ce qui distingue la grammaire idéologique de celles qui l'ont précédée. Il écrivait donc à la fin du Projet d'éléments d'Idéologie: "Après ces préliminaires, il me sera aisé de tracer les règles de l'art de parler et de raisonner" (II, 12). Il reconnaît avoir commis deux fautes dans l'espace de cette simple phrase. La première réside, nous dit-il, dans sa caractérisation de la grammaire comme "art de parler et de raisonner" et la deuxième dans la prétendue facilité avec laquelle il croyait pouvoir le présenter. Il constate à cet effet: "Je ne sens que trop qu'il n'en est rien" (II, 14).

La grammaire, telle qu'il l'envisage, ne répond pas à la définition d'un art mais, au contraire, d'une science et, pour être plus spécifique, de la science générale de l'expression des idées. Destutt de Tracy établit ici un

parallèle avec la définition soit scientifique soit technique que l'on confère à la Logique et que l'on tend trop souvent à confondre. Tout comme la logique idéologique doit se cantonner à sa partie scientifique, la grammaire doit se limiter - après avoir établi les mécanismes présidant à la formation des idées - à l'étude de leur expression et de leur justesse" (II, 13). En tant que science des signes, elle est la continuation de celle des idées et servira également d'introduction à celle du raisonnement (Logique).

La facilité, d'autre part, avec laquelle il envisageait pouvoir traiter cette question s'avère illusoire. Malgré l'avantage d'une méthode d'analyse sûre, l'entreprise, en raison du nombre et de l'ampleur des problèmes à aborder, n'en reste pas moins ardue:

On voit clairement combien il y a de distance entre les premières vérités et leurs dernières conséquences; combien il est difficile de parcourir tout l'intervalle qui les sépare; combien il est aisé de s'égarer dans le trajet; et le découragement est prêt à remplacer l'excès de confiance (II, 14).

Comme il est, bien entendu, impossible de traiter toutes les "vérités grammaticales" car cela demanderait "des recherches vraiment effrayantes", il faudra donc délimiter l'étendue du projet:

Il n'y a donc point de sujet qui ne soit sans bornes, quand on ne sait pas y en mettre. Le seul moyen de se renfermer dans les limites convenables est, ce me semble, de ne jamais perdre de vue le but qu'on se propose (II, 15).

Cette délimitation de l'espace théorique idéologique doit donc s'établir comme au niveau des signes entre le *trop* et le *trop peu*: "Si quelques uns de ces sujets sont inutiles pour ce qui nous reste à voir, j'en ai encore trop dit; et si j'en ai négligé qui nous soient nécessaires par la suite, nous nous en apercevrons d'une manière fâcheuse" (II, 16). Il en est ainsi de l'Idéologie proprement dite qui ne porte que sur la formation des idées et ne prétend pas présenter "une histoire complète de l'esprit humain" (II, 15). La théorie se limite ainsi à six aspects fondamentaux, à savoir: (1) les facultés intellectuelles, (2) leurs effets, (3) les idées composées, (4) l'existence et la propriété des corps, (5) l'influence des habitudes, (6) l'origine et effets des signes (II, 16).

La grammaire idéologique ne prétend pas non plus couvrir tous les aspects de ce sujet. Il ne s'agit ici que d'expliquer l'expression des idées à la suite de ce qui a déjà été présenté dans la première partie des Eléments. Au lieu d'aborder la grammaire à partir de l'analyse traditionnelle des noms, adjectifs et verbes, Destutt de Tracy commence par l'étude du discours afin d'y dégager en les décomposant ses différents éléments (analyse) pour ensuite les recomposer (synthèse). L'étude des règles communes à toutes les langues devrait contribuer à la compréhension des mécanismes de la pensée et faciliter

l'apprentissage du raisonnement et l'expression des idées. Avec celle de la formation et de la déduction des idées, elle participe directement, comme le prévoyait la loi du 3 brumaire an IV, à l'éducation du citoyen. Destutt de Tracy note dans la préface de son Idéologie proprement dite que pour les auteurs de la loi: "cette connaissance non seulement est nécessaire à l'étude des langues, mais encore est la seule base solide des sciences morales et politiques" (I, xxiii-iv).

Avant d'en arriver à la question de l'écriture qui occupe les deux derniers chapitres (V et VI) de la Grammaire, soit plus du quart du texte, Destutt de Tracy va tout d'abord traiter les différents éléments du discours (I à III), pour en arriver ensuite à la syntaxe (IV).

Si, comme il l'avait montré dans le premier volume des Eléments, tout système de signes peut-être considéré comme un langage à part entière, "toute émission de signes" constitue un discours et il revient à la grammaire d'en offrir l'analyse (II, 21). Destutt de Tracy commence par la faculté de juger car, nous dit-il, "c'est à elle surtout que se rapporte l'artifice du discours" (II, 22). Ce dernier se compose de l'énoncé de jugements (propositions) qui peuvent dans leur forme primitive s'exprimer dans un seul signe ou un seul cri; l'interjection en est un

exemple au niveau du langage articulé. La décomposition de la proposition révèle comme premier élément le *nom* qui doit représenter à lui seul une idée complète et unique, existant par elle-même et "ayant une *existence absolue*, au moins dans notre esprit" (II, 52 et 397 italiques dans le texte). Seuls les noms, les pronoms ou tout autre mot employé substantivement peuvent donc être sujets de ces propositions. Un nom, cependant, peut également représenter plusieurs idées, être un "signe incomplet d'une même idée" ou être utilisé dans un sens détourné. Destutt de Tracy reconnaît que "la plus grande partie de l'expression de la pensée demeure sous-entendue" et ne s'exprime pas sous une forme verbale (II, 41, 43, 52). Le deuxième élément est formé par l'*adjectif* qui, bien qu'il doive appartenir à un sujet, ne fait qu'exprimer "une idée comme devant appartenir à une autre" (II, 53-54 et 397). A la différence des noms, les adjectifs ne peuvent exprimer l'*existence*; l'adjectif *étant* ou *existant* qui possède en lui-même cette idée sera, bien entendu, une exception. Ainsi, seuls les adjectifs qui renferment cet *étant* sont des attributs complets et peuvent, de la sorte, exprimer "complètement une idée existante dans une autre" (II, 56). C'est de cette catégorie d'adjectifs que dérive ce que Destutt de Tracy appelle les *verbes adjectifs* ou, plus simplement, *verbes*. L'idée d'existence qu'ils contiennent déterminera à son tour le concept de *mode* et de *temps*.

Dans l'énoncé d'un jugement, c'est-à-dire dans toute proposition, le verbe est au mode *défini*, alors que pour toute expression d'une idée isolée (participe ou infinitif), il est à un mode *indéfini*.¹

Après avoir établi la décomposition complète de la proposition, Destutt de Tracy se propose d'aborder les différents éléments constitutifs du langage parlé à partir, non point de la question de leur nomenclature, mais de leurs fonctions en commençant par "l'état primitif de la proposition dans une langue naissante" (II, 68). L'analyse débute donc par les interjections, éléments les plus anciens du discours puisqu'elles remontent au cri primitif. On les utilise, écrit Destutt de Tracy, "dans les moments où la force de la passion nous presse de manifester nos sentiments, et nous laisse peu de liberté pour les analyser". Elles contiennent déjà implicitement une proposition entière (un sujet et un attribut, un nom et un verbe) (II, 69-70). Viennent ensuite les noms et les pronoms qui sont, à proprement parler, les véritables premiers éléments du langage. Ils sont les seuls à représenter les sujets de la proposition. Le dernier des signes nécessaires dans la décomposition de la proposition est le verbe. Destutt de Tracy en donne la définition

¹Voir à ce sujet l'article de Colin Smith, "Destutt de Tracy's Analysis of the Proposition", Revue internationale de philosophie 82 (1967): 475-85.

suivante: "il exprime l'idée qu'il représente comme existant réellement et positivement dans une autre, comme en étant l'attribut, et que, par conséquent, il renferme l'idée d'existence" (II, 82). En plus de cette présentation du verbe en tant qu'élément de la proposition et de celle dans l'analyse de la syntaxe des "déclinaisons des verbes", Destutt de Tracy va consacrer également plus d'une cinquantaine de pages à la question des temps et des modes des verbes. Il y propose une refonte du système verbal et modal qui rentre désormais dans la catégories des déclinaisons. Les verbes se divisent en trois modes: adjectif, substantif et attributif. Le conditionnel et le subjonctifs ne sont pas considérés comme de véritables modes; le premier n'est vu que comme "une circonstance particulière du mode indicatif" et le second est jugé totalement "inutile" (II, 183). La nouvelle organisation cherche aussi à mettre en lumière "la vraie distribution des temps, leur dérivation, leur analogie, leur valeur réelle et leurs justes rapports (II, 192, 219).¹

Les éléments essentiels et nécessaires de la proposition se réduisent donc, en définitive, au nom et au verbe. Les autres éléments qui viennent ensuite s'ajouter ne sont qu'une série de signes accesssoires. La liste

¹Voir en appendice la reproduction des deux tableaux des verbes.

comprend: les adjectifs et les articles; les prépositions; les adverbess; les conjonctions ou interjections conjonctives; les conjonctifs ou adjectifs conjonctifs (pronoms relatifs).

Pour Destutt de Tracy la syntaxe est avant tout "l'art de calculer des idées de tout genre par le moyen des signes donnés" (II, 157). Ce "calcul" qui doit contribuer à maximiser la clarté et l'efficacité du discours s'opère, pour reprendre la terminologie mathématique employée ici, en fonction de trois opérations distinctes. La première détermine la place des signes; la seconde permet d'en altérer certains afin d'exprimer des idées avec plus de nuances et la troisième facilite la liaisons des signes entre eux.

Dans la mesure où elle agit sur l'intelligibilité même du langage, la construction est donc la première partie de la syntaxe. Pour Destutt de Tracy, elle est dite *naturelle* "quand la phrase commence par l'idée dont on est le plus préoccupé", *directe* "quand elle suit l'ordre des idées dans l'opération de juger" et *inverse* "quand cet ordre est interverti" (II, 408-409).

Les *déclinaisons* constituent la deuxième partie de la syntaxe. Elle vient suppléer à "l'insuffisance de la construction". Les altérations qu'elles font subir aux signes (déclinaisons et conjugaisons) ont pour objet de

marquer les degrés de "concordance" ou de "dépendance" des signes, ainsi que des "modifications de temps, de nombres, de genres ou d'autres circonstances qu'il faudrait (...) exprimer par d'autres signes distincts et séparés" (II, 167).

La troisième et dernière partie de la syntaxe est formée par les *prépositions*, les *conjonctions* et les *repos* (pauses et ponctuation). Destutt de Tracy renvoie à ce qui a été déjà dit des deux premiers lors de l'analyse de la proposition (Ch. III § v). En ce qui concerne la ponctuation, il remarque que son invention et son utilisation sont une marque indéniable de progrès quand bien même les règles qui la gouvernent pourraient être plus systématisées. Mais, poursuivant en cela une tradition de laissez faire qui s'étend jusqu'à nos jours, il constate: "On ponctue toujours suffisamment bien en écrivant, comme on marque toujours convenablement le repos en lisant et en parlant, quand on entend ce qu'on dit" (II, 248).¹

C'est sur cette dernière section de la syntaxe que la "Grammaire vraiment générale" se termine. Après l'analyse des éléments communs à toutes les langues, il faut dorénavant s'appliquer à établir comment les signes "fugitifs et transitoires" ont éventuellement permis de

¹Le Bon usage de Grevisse (Paris: Duculot, 1980) note laconiquement à ce sujet: "L'usage laisse une certaine latitude dans l'emploi des signes de ponctuation" (1412).

produire les signes "permanents et durables" (l'*écriture*). Cette partie viendra terminer "l'histoire de l'expression de nos idées" et, ajoute Destutt de Tracy en annonçant la *Logique*, "si nous l'avons bien faite, celle de leur déduction s'ensuivra tout naturellement" (II, 249-50).

L'écriture

L'intérêt que Destutt de Tracy semble porter à la question de l'écriture n'est pas un phénomène nouveau à la fin du 18^e siècle et au début du siècle suivant. Bien qu'on ne trouve que peu de recherches sur le déchiffrement des systèmes d'écritures entre les travaux de Fréret ou de Barthélémy jusqu'à Champollion, il existe déjà, néanmoins, un ensemble de textes portant sur l'origine et l'évolution du langage et des systèmes de langues universelles.¹

¹En dehors des textes de Condillac (ch. "De l'écriture" de l' *Essai sur les origines des connaissances humaines*, 1746) et de Rousseau (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755 et l' *Essai sur l'origine des langues*, 1781), on relève parmi les oeuvres souvent citées: Nicolas Fréret, "Réflexions sur les principes généraux de l'art d'écrire, et en particulier sur les fondements de l'écriture chinoise", *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* VI, 1718: 609-634. Jean-Jacques Barthélémy, "Réflexions sur l'alphabet et sur la langue dont on se servait autrefois à Palmyre", *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXVI, 1754: 577-587; Charles de Brosses, *Traité de la formation mécanique des langues et des principes de l'étymologie*, (Paris: 1765); Antoine Court de Gébelin, *Histoire naturelle de la parole, ou origine du langage, de l'écriture et de la grammaire universelle à l'usage des jeunes gens* (Paris: 1772); William Warburton, *Essai sur les hiéroglyphes des égyptiens...*, trad. par Léonard de Malpeines (Paris: 1744), voir aussi l'édition critique de l' *Essai...* avec une introduction de J. Derrida, (Paris: Scribble/Pouvoir

Destutt de Tracy qui avait lui-même fait partie d'une commission établie par l'Institut pour rendre compte de ces différents projets avait présenté un rapport très critique de la Pasigraphie de Joseph de Maimieux et de la Poligraphie de Zalkind Hourwitz. Il exposa également en 1800 ses "Réflexions sur les projets de pasigraphie" dans lesquelles il s'attache à montrer que ces systèmes possèdent, en fait, tous les défauts des hiéroglyphes (voir aussi II, 367).¹ Le texte, sans aucun doute, le plus connu demeure l'Essai sur les hiéroglyphes de Warburton que l'on retrouve cité non seulement chez Condillac et Rousseau, mais aussi dans l'Encyclopédie, chez de Brosses et Destutt de Tracy dans sa Grammaire.

On a déjà noté la signification spécifique que revêt l'écriture pour les Idéologues. Brigitte Schlieben-Langen remarque dans une communication portant précisément sur ce sujet qu'elle est perçue tout à tour comme "point de

écrire, 1977).

Il faut aussi ajouter à cette liste, l'article "écriture" écrit par Diderot (inspiré par Warburton) l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, t. XI, II (Lausanne et Berne: Sociétés Typographiques, 1781) 812-815.

Sur les systèmes de langues universelles voir, L. Couturat et L. Léau, Histoire de la langue universelle (Paris: 1907). James Knowlson, Universal Language Schemes in England and France, 1600-1800 (Toronto, 1975).

¹"Réflexions sur les projets de pasigraphie", Mémoires de l'Institut national des Sciences et des Arts..., III (1801) 535-51.

convergence de pédagogie, sémiotique et théorie la science, point de convergence aussi du passé et du futur".¹ En tant qu'éducateur, Destutt de Tracy y voit avant tout une des conquêtes essentielles de la Révolution dans la mesure où grâce à l'augmentation de l'alphabétisation, du nombre des établissements scolaires, l'écriture et son corollaire, la lecture, devraient permettre une diffusion universelle du savoir. C'est aussi une arme d'émancipation et de progrès dans la lutte contre toutes les formes de despotisme, qu'il soit politique ou religieux. Les travaux portant sur l'orthographe, la prononciation, le signe s'incrivent ainsi pour la plupart dans cette perspective démocratique. De nombreux textes publiés à cette époque en témoignent.²

Avant d'aborder la question de "l'écriture proprement dite", Destutt de Tracy commence par récapituler la thèse initiale qui venait fonder l'analyse idéologique du langage

¹Brigitte Schlieben-Langen, "Les Idéologues et l'écriture", Winfried Busse & Jürgen Trabant, eds., Les Idéologues, Sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française (Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Company, 1986) 182.

²Citons, parmi d'autres, des textes tels que Sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser la langue française (1794) de l'abbé Grégoire, La prononciation françoise déterminée par des signes invariables... (1797) de Urbain Domergue, l'Introduction à l'analyse des sciences ou de la génération, des fondemens, et des instrumens de connoissances (1801) de P.-F. Lancelin, Des signes et de l'art de penser considérés dans leurs rapports mutuels (1800) de J.-M. Degérando.

dans le premier chapitre de la Grammaire.¹ Cette reprise introduit cependant un élément, semble-t-il, imperceptible mais qui n'en sanctionne pas moins clairement le déplacement du concept d'universalité à laquelle prétendait l'Idéologie dans ce nouvel espace théorique défini par le(s) *presque*, ou, comme ici plus spécifiquement, par le "*plus ou moins*". Si, en effet, comme le répète Destutt de Tracy: "tout système de signes est un discours", il ajoute désormais: "Le discours est donc toujours la représentation *plus ou moins* parfaite de nos pensées" (II, 250-51. Nous soulignons). La Grammaire en cela est bien "la continuation de la science des idées" puisqu'elle confirme au niveau de l'analyse du discours ce que l'Idéologie proprement dite avait établi au niveau de celle du signe, à savoir que "*presque* tous [les] raisonnements sont nécessairement fondés sur des données incertaines et variables *jusqu'à un certain point*" (II, 379. Nous soulignons). Après avoir établi: "1° que les hommes ne peuvent *presque* pas penser sans avoir converti les signes naturels de leurs idées en signes artificiels", et: "2° qu'ils ne peuvent avoir que des connaissances infiniment restreintes, tant qu'ils n'ont pas su rendre permanents ces signes artificiels fugitifs", Destutt de Tracy rappelle alors la supériorité de l'écriture phonétique alphabétique

¹Le chapitre (V) s'intitule: "Des signes durables de nos idées, et spécialement de l'Ecriture proprement dite."

sur l'écriture hiéroglyphique en montrant : "3^e que [les hommes] ne peuvent encore faire *presqu'aucuns* progrès, quand ces signes permanents, au lieu d'être la représentation directe et immédiate des signes fugitifs, sont une seconde langue distincte de la langue usuelle (II, 279-80. Nous soulignons). Le motif classique logocentrique de la supériorité de la notation phonétique réaffirme également un ethnocentrisme foncier se manifestant à cet époque "dans une sorte d'hallucination européenne" face à l'hiéroglyphe. Le logocentrisme est lui-même, comme l'écrit J. Derrida, "une métaphysique ethnocentrique" (Marges 119 et 117). Destutt de Tracy ne laissera aucun doute à ce sujet.

Phonocentrisme et ethnocentrisme

L'analyse de l'écriture s'ouvre à nouveau sur le rappel de la prééminence obligée (naturelle) de la voix : "les sons de la voix sont, de tous nos signes naturels, les plus commodes et les plus perfectibles", "[la méthode qui préside au langage articulé] est dictée par l'opération même de la pensée qu'il s'agit d'exprimer (...) elle est nécessaire et non pas arbitraire".¹ Cette "vérité" qui s'applique à tous les langages possibles est donc "universelle" (II, 251-52). Il n'en sera pas de même des

¹On pense ici à la première phrase de l'Essai sur les origines des langues: " La parole distingue l'homme entre les animaux..."

"signes durables et permanents" (écriture) qui représentent *arbitrairement* la pensée de manière fort diverse et c'est pourquoi "on ne peut point établir ici des vérités universelles" (II, 252-53).

La question de l'écriture appelle également celle de l'origine du langage. Destutt de Tracy reprend ici en les développant les idées précédemment introduites à la fin de l'Idéologie proprement dite (Ch. XVI et XVII). On passe progressivement du langage d'action dans lequel les signes sont "naturels et nécessaires" et correspondent à un véritable désir de communiquer aux différents moyens de représentation des idées par des signes "artificiels et volontaires" qui, le plus souvent, conduiront à la dissimulation et à cet "usage perfide qu'on en a fait que trop souvent dans la suite" (II, 254). Cette insistance sur la duplicité et les dangers du signe écrit ne renvoie pas seulement à Rousseau mais aussi, en fait, à l'histoire de la métaphysique et de la linguistique.¹

Destutt de Tracy poursuit en insistant sur ce qui établit la prééminence/prédominance *obligée* de l'écriture phonétique de type alphabétique. La première raison est d'ordre économique puisqu'elle permet de représenter à l'aide d'un nombre restreint de "figures tracées", un

¹Voir à ce sujet, J. Derrida, De la grammatologie Ch. 2 "Linguistique et grammatologie" 46-108.

nombre tout aussi limité de sons qui constituent "non seulement tous les mots actuels d'une langue parlée, et tous ceux qu'elle peut adopter dans la suite, mais encore tous ceux de toutes les langues parlées possibles, passées, présentes et à venir" (II, 261-62).¹ C'est ce qui la distingue de l'écriture hiéroglyphique qui, elle, cherche à re/présenter les idées au lieu des sons et suppose une variété infinie de signes nécessaires pour reproduire tous les mots. Destutt de Tracy se réfère ici aux écritures chinoises et égyptiennes. Le choix de l'un ou l'autre système entraîne de graves conséquences pouvant éventuellement "décider du destin des nations" et aussi "expliquer des phénomènes moraux et politiques dont on n'a jamais bien rendu raison" (II, 263). L'écriture alphabétique se caractérise par sa simplicité et donc par la facilité avec laquelle elle peut être apprise par "presque" tous les citoyens d'"une nation policée" (II, 266); les signes qui la représentent restent les mêmes lorsque l'on passe du discours oral à son expression écrite et ne demandent pour être transcrits qu'une simple

¹Dans son analyse de l'Encyclopédie des sciences philosophiques, J. Derrida rappelle que Hegel situe "au sommet de [la hiérarchie téléologique des écritures], l'écriture phonétique de type alphabétique." Hegel: "L'écriture alphabétique est en soi et pour soi la plus intelligente..." Il ajoute plus loin: "Il s'ensuit qu'apprendre à lire et à écrire une écriture alphabétique doit être regardé comme un moyen de culture infini que l'on apprécie pas assez". Cité dans Marges de la philosophie (Paris: éd. de Minuit, 1972) 111.

notation.¹ Cela n'est pas le cas de l'écriture hiéroglyphique qui présuppose "un changement de signes" et donc une "traduction" au niveau de l'écriture et une autre à celui de la lecture, multipliant ainsi les risques d'erreurs. C'est en fait, écrit Destutt de Tracy, "une langue morte qu'on ne peut connaître que dans les livres" (II, 266). La représentation de la langue parlée par les hiéroglyphes est de plus fort imprécise et ne peut rendre les "moindres nuances" et les plus "légères modifications" comme le font les signes vocaux. Un tel système, enfin, est incapable de conserver "la trace de ce qu'a été la langue parlée dans les temps antérieurs" (II, 270). Résumant dans l'"extrait raisonné" qu'il place à la fin de la Grammaire les conséquences néfastes que ce système d'écriture peut avoir, Destutt de Tracy constate:

De là il résulte un abrutissement de la masse du peuple, peu de progrès parmi les lettrés, point de communication entr'eux ni avec les étrangers, perte prompte des connaissances acquises ou reçues, respect superstitieux pour l'antiquité, etc., etc.,

C'est ce que nous voyons chez les anciens Egyptiens et chez les Chinois" (II, 417).

Il poursuit en déclarant que, comme le montre l'exemple de ces deux peuples, l'état des connaissances est resté soit "stationnaire" ou "rétrograde" et que l'accès au savoir a traditionnellement été réservé à une élite. Pour

¹Cette notation, cependant, ne se révélera pas aussi "simple" et complète quand, après avoir analysé celle de la parole, Destutt de Tracy reviendra sur la question de l'écriture alphabétique.

Destutt de Tracy le mystère qui entoure l'état des sciences dans ces pays tient essentiellement à l'ignorance des "prêtres" et des prétendus "lettrés" qui ne peuvent vraiment expliquer ou comprendre "les écrits dont ils sont les dépositaires". Il ajoute avec dérision: "C'est assurément un secret bien gardé, que celui que personne ne sait complètement" (II, 278). Les quelques connaissances plus élaborées que l'on trouverait à l'occasion chez ces nations proviendraient d'époques antérieures au cours desquelles elles auraient utilisé un meilleur système de signes.

Destutt de Tracy s'oppose à Warburton en ce qui concerne l'histoire de l'écriture. Ce dernier y voit une évolution logique de l'hiéroglyphe à la notation des sons: "depuis l'état de la peinture jusqu'à l'état de la lettre" (cité dans M. V. David 100).¹ Rien ne vient prouver, pour Destutt de Tracy, une telle supposition. Il constate, tout d'abord, qu'on ne trouve aucun témoignage dans l'histoire

¹Condillac dans le chapitre "De l'écriture" de l'Essai sur l'origine des connaissances humaines s'accorde avec Warburton et le reprend, pour ainsi dire, mot à mot: "Voilà l'histoire générale de l'écriture conduite par une gradation simple, depuis l'état de la peinture jusqu'à celui de la lettre; car les lettres sont les derniers pas qui restent à faire après les marques chinoises, qui, d'un côté, participent de la nature des hiéroglyphes égyptiens, et, de l'autre, participent des lettres précisément de même que les hiéroglyphes participaient également des peintures mexicaines et des caractères chinois. Ces caractères sont si voisins de notre écriture qu'un alphabet diminué simplement l'embarras de leur nombre, et en est l'abrégé succinct." Cité par J. Derrida dans Marges de la philosophie 372.

attestant un tel passage. Les deux approches sont ensuite fondées sur des conceptions de l'écriture s'excluant mutuellement: "L'une consiste à entreprendre de représenter les idées, l'autre à essayer de peindre seulement les sons; en sorte qu'il est absolument impossible que le projet de réaliser l'une conduise jamais à exécuter l'autre" (II, 284). Le choix d'un système ("peinture") plutôt qu'un autre ("musique") est, d'après lui, un fait de pur hasard. Il imagine qu'avant d'avoir choisi le système qui devait reproduire le langage articulé, les hommes ont utilisé différents arts (peinture, sculpture, gravure et dessin ou musique et chant) pour commettre à la mémoire des événements, des êtres ou des récits qui leur étaient importants. Le choix de la musique semble s'être imposé par son analogie avec les "cris de la nature" qui aurait conduit à la transcription des notes (II, 286).¹ C'est précisément à ce moment que le choix de la transcription menant à l'un ou l'autre système se serait fait: soit "décomposer l'idée de la phrase" soit, au contraire, "en décomposer les sons" (II, 287). Les conséquences auxquelles s'expose une société ayant opté pour l'écriture hiéroglyphique ne se limitent pas à celles

¹Loin d'inaugurer, Destutt de Tracy reprend ici une tradition déjà bien établie tout au long du XVIII^e dont Rousseau dans le Discours et l'Essai sera un de ses plus célèbres représentants. On se reportera à ce sujet aux notes très détaillées de J. Starobinski dans son édition de l'Essai.

déjà mentionnées. Destutt de Tracy conclut plus loin qu'elle finira par s'oblitérer lentement de l'Histoire pour n'en devenir, en définitive, qu'un moment superfétatoire:

Si elle a préféré les hiéroglyphes (...) elle a prononcé que son existence, quelque longue qu'elle fût, serait presque aussi inutile aux progrès ultérieurs de l'esprit humain, que si elle n'avait point du tout de signes permanents de ses idées; elle a fait de son histoire comme de celles des peuples sauvages, une lacune plus ou moins longue dans l'histoire du genre humain. Elle s'est faite un rameau inutile de ce grand arbre, pouvant porter quelques feuilles, mais incapable de produire aucuns fruits (II, 291).

Destutt de Tracy en vient alors à l'écriture "proprement dite", celle, nous dit-il, qui représente réellement la langue parlée au moyen de la notation de ses sons. La présentation s'ouvre comme il se doit sur une réaffirmation ethnocentrique de la supériorité de ce système d'écriture sur tous les autres et, en particulier, sur les écritures orientales.¹ Cette insistance spécifique participe en cela à l'élaboration d'un nouveau type de discours - celui de l'ethnologie - qui correspond également en cette fin du XVIII^e et début du XIX^e siècles à l'expansion impériale (coloniale) de l'Angleterre et de la France.² Destutt de Tracy remarque en note qu'un des

¹"...l'ethnocentrisme (...), partout et toujours, a dû commander le concept de l'écriture." J. Derrida, De la grammatologie 11.

²D'après le Petit Robert, le terme "ethnologie" apparaît en 1787. Cette question renvoie également à Rousseau "le plus ethnographe des philosophes...notre

grands avantages d'un tel système - et qui contribue à établir sa supériorité - réside dans le fait qu'en raison de son économie de caractères "[l'écriture] se prête presque exclusivement à nous faire jouir du bienfait immense de l'imprimerie" (II, 192). Ce ne fut pas le cas des Chinois qui, bien que possédant cette technique, n'ont pu l'utiliser pour reproduire leur écriture car il leur aurait fallu autant de caractères mobiles que de mots.

L'écriture proprement dite se divise en deux branches: l'écriture syllabique, telle l'hébreu, et l'écriture alphabétique "européenne dérivée des alphabets grecs et romains" (II, 297-98). La première, sans doute la plus ancienne, possède les mêmes propriétés que la deuxième mais demande beaucoup plus de caractères. Ainsi, bien qu'elle se caractérise par un excès de signes, - "[les lettres] sont surchargées de points, de traits, et de notes hors ligne, qui sont une source perpétuelle d'erreurs" - elle demeure incomplète car elle ne fait qu'indiquer l'articulation et "laisse à l'intelligence du lecteur à suppléer la voix" (II, 294). Destutt de Tracy reprend ici un autre confrère idéologue, Volney, pour lequel la

maître...notre frère..." "Rousseau ne s'est pas borné à prévoir l'ethnologie, il l'a fondée." Lévi-Strauss cité par J. Derrida, De la grammatologie 169 et 155.

Sur la problématique de l'orientalisme à cette époque, nous renvoyons à E. Said, Orientalism (New York: Pantheon, 1978) et The World, the Text, and the Critic (Cambridge: Harvard UP, 1983).

lecture de ce genre d'écriture se réduit à une sorte de "divination perpétuelle" (II, 294). Il poursuit en rappelant combien ce dernier eut raison d'avancer que ce qui oppose "presque en tout" les Orientaux aux Occidentaux provient moins de la différence des langues que de "l'imperfection des alphabets ou des signes permanents" qu'ils utilisent. Volney propose de transcrire ces langues dans "notre" alphabet; cela permettrait, d'une part, de les apprendre beaucoup plus rapidement et, d'autre part, de les faire connaître et étudier plus économiquement et surtout, enfin, "de leur faire adopter à eux-mêmes une écriture perfectionnée" (II, 295).¹ Destutt de Tracy s'avoue convaincu que cette idée finira par se réaliser. Une telle conviction s'appuie sur la croyance en la mission civilisatrice de l'Occident et sur un idéal de progrès (lumières) ne pouvant être atteint que grâce à un seul type de transcription phonétique: l'écriture alphabétique européenne. Elle participe à une dialectique de la domination qui pour Destutt de Tracy s'est vue justifiée au niveau de l'histoire européenne. En effet, c'est parce

¹On retrouve ici une expression de cet "ethnocentrisme se pensant au contraire comme anti-ethnocentrisme, ethnocentrisme dans la conscience du progressisme libérateur" (175-76) dont J. Derrida a interrogé les présupposés logocentriques de Lévi-Strauss à Rousseau au chapitre 1 ("La violence de la lettre...") de la deuxième partie de De la grammatologie (145-202).

Destutt de Tracy renvoie ici au Voyage en Egypte et en Syrie (1787) et à la Simplification des langues orientales de Volney.

qu'elles n'ont pas été éventuellement dominées par d'autres sociétés que ces nations orientales sont restées si longtemps dans cet état d'ignorance et de stagnation. Par contre, ajoute Destutt de Tracy:

le grand avantage des modernes Occidentaux est que les connaissances sont cultivées en même temps dans plusieurs états rivaux, qui se secourent mutuellement et se relaient pour ainsi dire. Quand l'un d'eux commence à ralentir, l'autre, en le devançant, l'entraîne avec lui dans la carrière. C'est ce qui affermit et perpétue leur marche progressive. Faisons donc participer à cet avantage nos premiers maîtres, et reportons dans l'Orient les améliorations que les Grecs et leurs successeurs ont faites à l'écriture qu'ils ont reçue de ces contrées (II, 297. Nous soulignons).

La Parole

Destutt de Tracy en arrive alors à la deuxième catégorie et, sans nul doute dans son esprit, la plus importante: l'écriture alphabétique européenne. Elle demeure malgré ses quelques défauts "ce que les hommes ont imaginé de mieux dans ce genre". On ne peut, cependant, véritablement l'aborder sans avoir auparavant considéré "la parole elle-même dont elle est la représentation, et dont elle doit être la représentation fidèle pour être parfaite" (II, 298). Cette analyse, écrit-il, n'a jamais été bien faite. Les explications, par exemple, qu'en ont offertes Beauzé et Girard sont inexactes car elles ont toutes deux considérées les voix (voyelles) et les articulations (consonnes) comme des sons, alors qu'elles ne sont que des

qualités inhérentes aux sons et, ajoute-t-il, "aucun son réel ne peut être dépourvu ni de l'une ni de l'autre" (II, 300).¹ Il assigne, de plus, une signification différente au terme *articulation*: "[Elle] serait donc, suivant moi, mieux nommée production, confection, organisation, prononciation du son" (II, 315); ou encore:

L'articulation est donc, suivant moi, une modification du son, qui n'en est ni la voix ni le ton, qui ne les altère point, et qui en diffère en ce qu'elle n'affecte le son qu'au moment où il commence, et qu'ensuite elle ne s'y fait plus remarquer pendant tout le temps qu'il se prolonge. *C'est proprement la manière dont le son commence à nous affecter, le résultat de la manière dont il commence à être produit* (II, 315-16 italiques dans le texte).

¹Beauzé écrit, en effet, dans la Grammaire générale: "Je conserverai (...) le nom général de sons aux éléments de la parole représentés par les lettres; et j'appellerai spécialement voix et articulations les deux sortes de sons représentés par les voyelles et les consonnes". Cité dans Sylvain Auroux, La Sémiotique des encyclopédistes (Paris: Payot, 1979) 250. A propos de la voix et de l'articulation, Sylvain Auroux rappelle que: "La tendance constante au XVIII^e siècle est de distinguer ces deux éléments [la vibration sonore produite par l'émission d'air et les modifications de cette vibration apportées par les différents organes], en les assignant l'un aux voyelles, l'autre aux consonnes; d'où le nom d'articulations donné à celles-ci: elles articulent la voix, c'est-à-dire le sons" (250). Nous renvoyons dans le même ouvrage à la section "Sons et lois" du chapitre "L'objet 'Langue'" pour une présentation fort détaillée de ses différentes questions (245-68).

En ce qui concerne les références bibliographiques sur la Grammaire générale, on se reportera aux communications incluses dans l'ouvrage de A. Jody et Jean Stéfanini eds., La Grammaire générale des Modistes aux idéologues (Lille: PU Lille, 1977) et, en particulier, à l'article de A. Porset, "Grammatista philosophans. Les Sciences du langage de Port-Royal aux idéologues 1660-1818 - Bibliographie".

Destutt de Tracy procède ensuite à une décomposition du langage oral. Celui-ci est composé de mots qui sont eux-mêmes composés de sons. Il distingue en plus de la *voix* et de l'*articulation* que l'on relève traditionnellement dans chaque son ou chaque émission d'air: la *durée*, le *ton*, le *timbre*. Les quatre premiers éléments sont nécessaires afin de produire et de "déterminer complètement" un son. Ainsi, par exemple, lorsque l'on prononce le caractère *a*, on supplée à la voix représentée l'articulation ("aspiration plus ou moins forte"), le ton et la durée que l'écriture ne transcrit pas. Il en est de même avec les caractères *p* ou *k* pour lesquels nous suppléons dans la prononciation la voix, le ton et la durée "qu'ils n'expriment point" (II, 322).

C'est pour n'avoir pas su remonter à l'origine du langage, écrit Destutt de Tracy, que les grammairiens "même ceux qui sont les plus justement estimés, et à qui nous devons les lumières les plus précieuses sur beaucoup de choses de détail" n'ont jamais pu offrir une analyse satisfaisante ni des langues ni de l'écriture. Cela s'est vu non seulement au niveau de l'analyse du discours, mais aussi à celui de la théorie de l'écriture car ils ont ignoré les rapports qu'elle entretient avec la musique. Le procédé de notation de la parole proviendrait ainsi de la notation du chant et, d'une manière plus spécifique, de

celle des tons que l'on a représentés par des signes (notes). Les voyelles et les consonnes sont venues ensuite marquer la voix et l'articulation auxquelles ont été ensuite ajoutés des signes de durée et de ton. La combinaison des consonnes et des voyelles a permis éventuellement de déterminer les sons d'une manière plus complète et de les rendre ainsi vraiment alphabétiques. Cette évolution, cependant, a été entravée par "des habitudes antérieures et contraires" qui ont empêché une analyse vraiment complète du son vocal et ont contribué par là aux imperfections et à l'irrégularité des alphabets et des différents systèmes d'orthographe (II, 336-37).

Destutt de Tracy se propose alors de montrer quelles modifications il faudrait introduire afin d'obtenir une peinture plus exacte de la parole par l'écriture. Il va pour cela reprendre en les développant les "quatre qualités par lesquelles les sons de l'organe vocal affectent l'organe auditif": le *ton*, la *durée*, la *voix* et l'*articulation* (II, 341).¹

(1) Le *ton*. Se représente par deux accents (graves et aigus): suppression de l'accent circonflexe.

(2) La *durée*. La durée du son pourrait être marquée par des chiffres (1 à 5).

¹Voir en appendice la reproduction des deux systèmes vocaliques (voix et articulation) de la Grammaire générale de Beauzée dont s'inspire Destutt de Tracy.

(3) *La voix.* Après avoir remarqué que les cinq voyelles ne peuvent couvrir toutes les voix, Destutt de Tracy ajoute: "En consultant avec soin mon oreille, encore plus que les autorités, je trouve que le milieu entre le trop et le trop peu est d'admettre seize ou dix-sept voix différentes" (II, 344).

Au trop et trop peu du signe écrit s'ajoute désormais celui de la parole elle-même dont la représentation sous sa forme vocale n'a jamais pu être vraiment complète et/ou précise et cela malgré les efforts des plus éminents grammairiens.¹ Le compromis ("milieu") établi ici par Destutt de Tracy entre le nombre de variations choisi par son oreille et celui choisi par Beauzée portant sur la voix et l'articulation participe à cette économie du trop et du trop peu qui a lentement contribué à redéfinir l'enjeu du projet idéologique.

(4) *L'articulation.* Destutt de Tracy s'accorde avec Beauzée sur la distinction et le classement des articulations mais lui reproche d'en avoir supprimé certaines qui étaient admises par MM. de Port-Royal et Duclos. Il

¹J. Derrida a montré que chez Hegel "il ne peut y avoir d'écriture purement phonétique (...) Jamais une écriture ne peut se laisser de part en part transir par la voix." "Le puits et la pyramide" Marges de la philosophie 112.

propose finalement vingt articulations au lieu des dix-sept décrites par Beauzée.¹

Les quarante-trois signes décrits ci-dessus permettraient ainsi de transcrire avec une grande précision la majorité des variations des sons vocaux et il ne faudrait ajouter que quelques autres signes pour que ce nouvel alphabet soit "absolument complet et universel" (II, 352). Destutt de Tracy constate que cela n'est malheureusement pas le cas des alphabets en usage:

[ils] sont devenus un assemblage fortuit de pièces de rapport prises çà et là, et réunies sans plan, sans vues, et sans système (....) En un mot, nos alphabets, vu leurs défectuosités et le mauvais usage que nous en faisons, c'est-à-dire nos vicieuses orthographes, méritent encore à peine le nom d'écriture. Ce ne sont réellement que de maladroites tachigraphies, qui figurent tant bien que mal ce qu'il y a de plus frappant dans le discours, et en laissent la plus grande partie à deviner, quoique souvent elles multiplient les signes sans utilité comme sans motif (II, 353-54).

Ce mouvement constant entre le *trop* et le *trop peu* des signes contribue à transformer ce qui devrait être "une peinture fidèle de la parole" en "un croquis informe, où il est difficile et même impossible de la reconnaître" (II, 355). Toute tentative de réforme du système s'avérerait cependant illusoire car elle ne pourrait être que partielle et donc, en définitive, inutile. La force de

¹Voir en appendice la reproduction du tableau de Beauzée sur les articulations commenté et corrigé par Destutt de Tracy et qu'il fait figurer dans la Grammaire.

l'habitude rendrait, d'autre part, "*presque impossible*" une véritable réforme (II, 359. Nous soulignons). Destutt de Tracy ajoute:

Pour changer totalement un usage qui tient par tant de points à toutes les institutions sociales, il faudrait un consentement unanime qui ne peut pas même se supposer, et ce serait un véritable bouleversement dans la société. Il ne faut donc pas y songer (II, 359).

Destutt de Tracy propose à la place la création d'"un modèle parfait" d'écriture "réellement philosophique" qui servirait, par comparaison avec l'usage courant, de référence. Il n'est donc pas surprenant qu'il retourne en le citant à l'un des textes fondateurs de la métaphysique logocentrique, l'Institution oratoire de Quintilien, pour rappeler "le but et le devoir de l'écriture": "la fonction des lettres est de conserver la parole et de la rendre au lecteur comme un dépôt confié" (II, 360). Ce modèle, poursuit-il, serait établi par "un corps savant" - on pense ici à l'Institut et à la classe de grammaire et de littérature française nouvellement créée - qui en assurerait sa diffusion. Ses nombreux avantages au niveau de la prononciation, de la métrique (prosodie), de l'étymologie mais aussi de la transcription d'un système d'écriture à un autre, de l'orthographe, de l'apprentissage de la lecture ou d'une langue étrangère en favoriseraient éventuellement l'utilisation. Par sa valeur d'exemple et par l'émulation qu'elle ne manquerait pas de susciter, cette "écriture philosophique" apparaîtrait aussi comme une

des armes la plus efficace dans la lutte contre les effets pernicioeux de l'habitude.

Destutt de Tracy rappelle que s'il s'est montré "bien désabusé, au moins en ce qui concerne l'universalité" d'une réforme complète du système d'écriture, il ne croit pas moins également en la possibilité d'"une langue universelle savante" (II, 369). Plusieurs raisons s'y opposent. La première tient à la nature même de la langue qui, en raison de la valeur d'usage, se verrait bien vite modifiée, altérée et remplie d'idiomes. Toute langue est le résultat de nombreux facteurs hétérogènes et ne peut être que le fruit d'une longue histoire qui se confond aussi avec celle de la société dont elle est issue:

Une langue se forme et se compose petit à petit par l'usage, et sans projet. Elle s'étend avec le peuple qui s'en sert; elle se répand (toujours en tant que langue vulgaire) par les conquêtes, par la religion, par le commerce, et surtout par les colonies; ensuite elle devient langue savante par les bons ouvrages qu'elle possède (II, 372. Nous soulignons).

Tout comme "l'écriture philosophique", elle ne pourrait faire l'objet d'un accord unanime. Enfin, si une telle "langue savante universelle" peut être utile pour quelques savants, n'étant pas comprise par la masse, elle ralentirait, au contraire, "la diffusion des lumières (II, 375).

Ce qui rendrait vraiment utile une telle langue, selon Destutt de Tracy, serait moins son "universalité" ou son

aspect savant que sa "perfection" (II, 377). Celle-ci se mesurerait non point par la précision avec laquelle elle transpose les sons mais par son effet sur les signes mêmes du langage:

Pour nous, une langue serait parfaite, de quelques signes qu'elle fût composée, si elle représentait nos idées d'une manière commode, précise, exacte, et de façon qu'il fût tellement impossible de s'y méprendre, qu'elle portât dans la déduction des idées de tout genre, la même certitude qui existe dans celle des idées de quantité (II, 378).

Comme il l'avait déjà indiqué à la fin de l'Idéologie proprement dite, cette langue parfaite serait, bien entendu, impossible à atteindre. Une raison fondamentale subsumait, en effet, les autres causes apparentes venant justifier le caractère irréalisable de cette entreprise, telles que "l'incertitude de la valeur des signes de nos idées", leur *trop* ou *trop peu* de sens. La "triste vérité" qu'il fallait confronter concernait "le vice radical de l'esprit de l'homme (...) qui le condamne à ne jamais arriver à l'exactitude" (II, 379). Ne pouvant accéder à cette perfection, il ne nous reste qu'à apprendre, écrit Destutt de Tracy, "à surmonter tous les obstacles qui ne sont pas insurmontables" (II, 380).

Ces points ayant été posés, il se plaît en conclusion de la Grammaire à imaginer, comme l'ont fait "de grands esprits et de beaux génies" (Descartes, Leibniz et Rousseau, entre autres) ce que devrait être une telle

langue "si l'on s'avisait de la créer tout d'un coup, exprès, et de dessein prémédité" (II, 382).

Les signes, tout d'abord, devraient dériver directement des sons: Maine de Biran a eu raison de montrer le rapport étroit qui existe entre l'oreille et la bouche (II, 383). Destutt de Tracy insiste ensuite sur l'importance de la simplification de l'alphabet, de l'orthographe et de la syntaxe. Les mots devraient être analogues aux idées qu'ils sont supposés représenter: cela impliquerait, en particulier, la suppression des idiotismes et des tropes. Les constructions "pleines" préviendraient toute ambiguïté et n'admettraient que des ellipses "faciles à suppléer" (II, 386); le genre des noms et le nombre des adjectifs seraient supprimés; les verbes seraient réduits, comme il l'avait déjà indiqué, au verbe *être* suivi d'adjectifs et comporteraient trois modes (adjectif de douze temps, substantif d'un seul temps présent, attributif d'un temps présent également); la conjonction *que* servirait de radical à toutes les conjonctions et serait séparable dans le cas des adjectifs-conjonctifs (pronoms relatifs).¹

¹Il offre les exemples suivants: au lieu d'écrire: "*l'homme qui vous aime, l'homme que vous aimez*" on écrirait ainsi: "*l'homme que il aime vous, l'homme que vous aimez le*" (II, 388).

La "triste vérité" qui vient conclure la Grammaire ne semble cependant pas décourager Destutt de Tracy.

L'impossibilité d'accéder à une représentation fidèle et uniforme de la réalité objective d'œ, moins à la nature intrinsèque des signes, qu'au "vice radical de l'esprit de l'homme" va, au contraire, justifier l'élaboration d'une théorie de l'(in)Certitude permettant de prendre en compte cette limitation inhérente à la nature humaine qui la "condamne à ne jamais arriver complètement à l'exactitude" (II, 378-79). Elle viendra fonder dans le projet de "science sociale" développé dès la fin de la Logique une économie politique du signe dont le Traité de la volonté et le Commentaire sur "L'Esprit des lois" de Montesquieu se voudront l'application pratique. Puisque désormais "presque tous [les] raisonnements sont nécessairement fondés sur des données incertaines et variables jusqu'à un certain point", il appartiendra à la Logique idéologique de définir en fonction de ce *presque* "en quoi consiste la certitude de la déduction [des idées], et qu'elle est la meilleure manière de conduire son esprit dans la recherche de la vérité" (II, respectivement 379 et 393. Nous soulignons).

C. Théorie de l'(in)Certitude

1. Logique

Composition

Destutt de Tracy termine la Logique en 1804. Il remarque dans une lettre à Maine de Biran: "J'ai parcouru tout mon petit cercle; il se referme complètement juste, sans que j'y aie visé, ce qui tendrait à prouver qu'il a été tracé régulièrement" (cit. dans Picavet 361). En fait, la rédaction du texte ne semble pas lui avoir été aussi facile qu'il le sous-entend car il a dû récrire certaines parties du manuscrit plus de cinq fois (Kennedy 139). Il annonce dans la conclusion de la Logique qu'il lui sera impossible de terminer l'ensemble des Eléments sous leur forme originellement prévue et avoue qu'il n'avait pas véritablement réalisé l'ampleur de la tâche à accomplir:

(...) sous le titre en apparence plus modeste encore d'Eléments d'Idéologie, j'ai pris réellement un beaucoup plus grand engagement, et tel que je n'en voyais pas moi-même toute l'étendue et que vraisemblablement je ne serai jamais en état de remplir. On ne saurait faire assez d'attention à ces illusions que produisent certains mots. Rien ne prouve mieux combien leur signification est vague et confuse, et combien nous sommes loin encore d'avoir bien déterminé la nature et l'étendue des recherches dont ils donnent l'idée, et d'avoir fixé la place de ces recherches dans l'arbre encyclopédique, ce qui est pourtant la chose vraiment essentielle (...), si nous voulons enfin faire de nos connaissances un système solide et bien lié (III, 3720-73).

La Logique que Destutt de Tracy publie en 1805 sera son dernier texte imprimé en France sous l'Empire. Il devra attendre la Restauration pour pouvoir publier la suite de ses Eléments d'Idéologie. Cet ouvrage s'ouvre sur une dédicace à son ami Cabanis auquel il rend hommage en soulignant l'influence que ses Rapports du physique et du moral de l'homme (1802) ont eu sur sa propre oeuvre. Il émet le souhait que la Logique - autrement dit "l'Idéologie rationnelle" - puisse être considérée comme le pendant de l'Idéologie physiologique introduite par Cabanis. La Logique est précédée d'un "Discours préliminaire" de plus de 120 pages. Le texte proprement dit se divise en neuf chapitres; les deux derniers paraissent avoir été ajoutés pour répondre aux commentaires et corrections de confrères tel que son collègue Daunou auquel Destutt de Tracy avait remis le manuscrit.¹ On trouve également en fin de volume

¹Les chapitres s'intitulent respectivement: Ch. I^{er}. Introduction; ch. II. "Sommes-nous capables d'une certitude absolue, et quelle est la base fondamentale de la certitude dont nous sommes capables?"; Ch. III. "Quelle est la cause première de toute erreur?"; Ch. IV. "Continuation du précédent. La cause première de toute erreur est, en définitif, l'imperfection de nos souvenirs."; Ch. V. "Développement des effets de la cause première de toute certitude, et de la cause première de toute erreur."; Ch. VI. "Continuation du précédent. Suite des effets de la cause première de toute erreur."; Ch. VII. "Conséquence des faits établis, et conclusion de cet ouvrage."; Ch. VIII. "Confirmation des principes établis, et défense du système que forme leur ensemble."; Ch. IX. "Résumé des trois parties qui composent la science logique, et programme de ce qui doit suivre." On trouve également à la fin de ce chapitre le tableau général de ce qu'aurait dû recouvrir l'ensemble la "Philosophie première" (III, 452-53). Destutt de Tracy le fera aussi figurer dans

un "Extrait raisonné de la Logique", ainsi qu'en appendice un "Sommaire raisonné de l'Instauratio magna" et une traduction de la Logique de Hobbes. Ces deux textes peuvent être considérés, écrit Destutt de Tracy, comme des "pièces justificatives de ce que j'ai dit de Bacon et de Hobbes, et même de toute la logique ancienne; par conséquent il sont nécessaires, et il est essentiel de ne pas négliger de les lire" (III, 488).

Destutt de Tracy transforme dans sa dédicace le précepte de l'oracle de Delphes *nosce te ipsum* pour l'appliquer à l'acquisition de la connaissance non plus de soi-même mais de "la connaissance de nos moyens de connaître eux-mêmes"; cette dernière correspond précisément à la définition de "la science logique" qui peut être également considérée comme "la véritable Philosophie première ou science première" (III, v). Elle se confond avec l'Idéologie car la formation, l'expression, la combinaison et "l'observation attentive des effets [des idées]" (...) sont une seule et même chose" (III, vi). La Logique est le complément (troisième partie) d'un traité intitulé "Histoire de nos moyens de connaître" formant lui-même la première section des Eléments d'Idéologie en trois sections. La deuxième section ou Traité de la volonté ("Application de nos moyens de connaître à l'étude de notre

l'édition de l'Idéologie proprement dite de 1824.

volonté et de ses effets") devrait couvrir dans sa forme complète l'Economie, la Morale et le Gouvernement (Législation). La dernière section, quant à elle, aurait dû porter sur la Physique, la Géométrie et le Calcul.

Ainsi, comme le rappelle Destutt de Tracy dès la première page du "Discours préliminaire", la Logique comprise dans son acception idéologique ne répond donc plus du tout à la définition classique d'"art de raisonner"; elle est définie, au contraire, en tant que "science purement spéculative, consistant uniquement dans l'examen de la formation de nos idées, du mode de leur expression, de leur combinaison et de leur déduction". Destutt de Tracy ajoute: "de cet examen résulte ou résultera la connaissance des caractères de la vérité et de la certitude, et des causes de l'incertitude et de l'erreur" (III, 1-2). Il procède alors à une récapitulation critique en survol de l'histoire de la Logique d'Aristote à Condillac.

Histoire critique de la Logique

On peut, remarque-t-il, considérer que toute la Logique jusqu'à Bacon a été fondée sur de fausses prémisses. Pour ne pas avoir bien su distinguer entre art et science, les logiciens ont traditionnellement été "plus occupés de nous donner des règles de l'un que de poser les principes de l'autre" (III, 3). C'est à Aristote, écrit-

il, qu'il faut remonter pour trouver les raisons qui ont conduit à cette conception erronée et comprendre pourquoi elle a pu dominer ainsi l'histoire de la Logique. Il constate à ce propos que la plupart des théoriciens, même ceux qui lui sont le plus proche intellectuellement, n'ont pas tout à fait réussi à s'en débarrasser. L'Idéologie se devra donc de venir achever et compléter l'entreprise de rénovation de la science logique entamée par Bacon et continuée ensuite par Descartes, Hobbes, MM. de Port-Royal, Locke et Condillac.

Avant d'en arriver à l'analyse critique de la Logique d'Aristote, Destutt de Tracy entend souligner que ce dernier avait pourtant déjà pressenti la nécessité d'aborder l'étude des idées, de leur expression et de leur déduction avant de prescrire - trop vite - un ensemble de règles sur l'art de raisonner. Il est donc d'autant plus regrettable, nous dit-il, qu'il n'ait pu mettre à profit dans une approche plus scientifique de la Logique la "force de tête prodigieuse" et cette "sagacité vraiment admirable" dont il a fait preuve dans ses analyses. S'il s'en désole, Destutt de Tracy doit aussi pourtant concéder :

Quand on songe que de mauvaises habitudes pratiques étaient déjà prises avant lui, et que c'est la première fois qu'on a essayé de faire un corps de doctrine complet de l'art de raisonner, on sent qu'il était impossible que l'esprit humain fût plus à une première tentative; et l'on s'afflige même qu'il y ait employé une si prodigieuse capacité (III, 19-20).

Il faut donc en savoir gré à Aristote d'avoir "ébauché la science qui n'existait pas avant lui", d'avoir aussi combattu "l'opinion funeste" des Sophistes selon laquelle "il n'y a rien de vrai, ni de faux, ni de certain", et d'avoir surtout, enfin, dénoncé "la mauvaise logique de Platon, qui veut que nos idées soient les modèles des choses, au lieu de voir dans les choses et les impressions qu'elles nous font, les sources de nos idées" (III, 22-23). Aristote reconnaît aussi lui-même, d'autre part, que son travail (Organum ou "machine intellectuelle") n'est qu'une ébauche qui devrait pouvoir être perfectionnée.

Destutt de Tracy aborde alors son commentaire critique sévère des six ouvrages de la Logique en commençant, tout d'abord, par les deux premiers textes (les Catégories et le de Interpretatione) qui en constituent à proprement parler la partie théorique. Il reproche à Aristote de n'avoir pas offert une véritable analyse des idées; les différentes catégories dans lesquelles il les range n'ajoute rien à leur compréhension. La fonction des facultés intellectuelles dans l'élaboration de ses idées est également ignorée. Sa présentation de la génération et des effets des signes dans le langage est, elle aussi, incomplète et erronée; il ne distingue au niveau des éléments du discours que le nom et le verbe et se perd, lorsqu'il en arrive à l'analyse de la proposition, dans une

multitude de subdivisions inutiles qui ne font qu'accroître les difficultés. Les derniers ouvrages formant "l'art logique" viennent établir les propriétés, les règles générales, ainsi que l'usage des syllogismes. Destutt de Tracy va les critiquer en montrant, plus spécifiquement, que les distinctions utilisées par Aristote sont en fait illusoires.¹

C'est parce qu'elle se révèle incapable d'expliquer d'une manière satisfaisante le fonctionnement des facultés intellectuelles, des idées et des signes que cette Logique, écrit-il, "est obligée de se borner à nous dire que les premiers principes sont connus par eux-mêmes, et ne peuvent être démontrés, sans nous dire quel est leur nombre, leur étendue, leurs limites, et d'où vient leur certitude" (III, 42). La logique aristotélicienne pêche donc non seulement au niveau de la méthode dans laquelle elle s'énonce mais aussi à celui des principes sur lesquels elle se fonde. Selon Destutt de Tracy, elle a plus contribué à entraver et à égarer l'esprit humain qu'à le guider:

Donc cette logique est radicalement mauvaise comme art. Donc quand elle serait bonne comme art, elle n'est point ce qu'elle devrait être, la science de la vérité et de la certitude. Donc, tant qu'on a cru que c'était là toute la science du raisonnement, on n'a pas pu faire un usage raisonnable de son intelligence, qu'en mettant en oubli cette prétendue science (...) Donc enfin,

¹On trouvera une présentation concise de la critique du syllogisme chez Aristote par Destutt de Tracy dans la réédition de l'Histoire de la philosophie d'Emile Bréhier (Paris: Quadrige/PUF, 1981) III. 534.

cette logique tant vantée est bien loin de mériter le nom fastueux d'*organum*, organe ou machine intellectuelle, comme si c'était par elle que nous pensions, comme nous saisissons avec la main ou marchons avec les pieds. On aurait dû bien plutôt l'appeler les *entraves* ou le *bandeau* de notre intelligence (III, 43).

Ce ne sera donc qu'avec Bacon que l'analyse des connaissances s'établira sur des fondations résolument nouvelles. Bien qu'il n'ait rien apporté au niveau de la logique, son projet de "*novum*" *organum*, "nouvelle machine intellectuelle" (en référence à Aristote), sera cependant très utile puisqu'il permettra de réorienter "les esprits vers les faits" (III, 464). Contrairement à la démarche aristotélicienne qui trouvait dans les idées générales "le principe de toutes nos connaissances, la source de toute vérité et de toute certitude", autrement dit "le point dont nous devons toujours partir dans tous les cas", Bacon va se proposer d'examiner les principes généraux pour y dégager les faits particuliers sur lesquels ils se fondent car "ce sont eux qui doivent nous faire voir si [la vérité] est réelle ou illusoire" (III, respectivement 86 et 92).

Selon Destutt de Tracy, Descartes fut le premier à montrer que l'analyse de l'entendement doit commencer par celle de nos facultés intellectuelles puisque ce sont elles qui sont à la base de toutes nos connaissances. En établissant dans le *cogito* la première certitude à partir

de notre propre existence (sensation), Descartes, écrit-il, a marqué "le seul vrai début de toute saine philosophie" (III, 97). Il aurait, néanmoins, sans doute mieux fait de déclarer "*je sens, donc j'existe*" (III, 116). Une autre qualité essentielle de l'oeuvre de ce philosophe réside dans la clarté et la concision de sa méthode dont les fameux quatre préceptes sont la meilleure illustration. Comme Bacon, cependant, il s'est bien vite égaré. Destutt de Tracy fera dans un article anonyme de la Décade l'éloge d'un disciple de Descartes, Régius, qui rejetait le principe des idées innées.¹

S'il se présente comme un continuateur de Bacon, Hobbes s'en sépare au niveau de la méthode puisqu'il fait précéder ses Eléments de philosophie d'un traité de Logique (Computatio sive Logica). Comme le titre l'indique, "calculer et raisonner sont une même chose" et c'est en appliquant ce principe qu'il va, quoique d'une façon incomplète, aborder la question de la formation des idées pour passer ensuite à l'analyse des signes dans leurs rapports à l'expression et à la pensée (III, 99). La même méthode sera utilisée pour démontrer la dépendance logique qui lie la science des idées à celle de l'homme en

¹Cité dans E. Kennedy, Destutt de Tracy... 140. L'article est intitulé "Sur les lettres de Descartes", Décade, 1 juin 1806 (392-401). On verra à ce sujet l'ouvrage de J. Kitchin, Un journal 'philosophique': La Décade (1794-1807) (Paris: Minard, 1965) 135.

société. Pour Destutt de Tracy, le fait même qu'il ait pu écrire: "Que les principes de la politique dérivent de la connaissance des mouvements de l'âme; et la connaissance des mouvements de l'âme, de la science des sensations et des idées" en font "le fondateur de l'Idéologie et le rénovateur des sciences morales" (III, 102). L'économie politique du signe idéologique que Destutt de Tracy développera bientôt se définira, elle aussi, comme une conséquence *logique* de la première section des Eléments d'Idéologie ("Histoire de nos moyens de connaître"). Comme à Hobbes, on lui reprochera sa vision désabusée de la nature humaine et les conséquences qu'elle entraîne au niveau du politique. Destutt de Tracy adresse cette question dans une note qui déborde le cadre purement spéculatif de l'analyse pour s'en prendre à demi-mots à des événements récents (suppression de la classe des Sciences morales et politiques [1803] et, l'année suivante, le sacre de l'Empereur) - tout en rappelant la fonction, elle-même *idéologique*, de l'Idéologie face au pouvoir:

On a beaucoup reproché à Hobbès, comme à Bacon, au reste, d'avoir été sincèrement partisan du pouvoir arbitraire. Il est possible que cela soit, mais il n'en est pas moins vrai qu'il lui a beaucoup nui. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il est besoin de s'étendre longuement pour prouver que quiconque contribue à assurer la marche de la raison humaine, sappe (sic) par leur base tous les genres d'oppression, et que même il les attaque de la seule manière qui soit solidement utile. C'est une vérité constante et point dangereuse à divulguer, car elle est encore plus connue des oppresseurs que des opprimés (III, 102).

L'oeuvre de Hobbes qui porte en elle "le germe des progrès ultérieurs de la science" est donc encore pertinente et mérite que l'on s'y arrête (III, 103). C'est pour en faciliter la diffusion et la compréhension que Destutt de Tracy présente en appendice sa "traduction littérale" de la Logique qui, rappelle-t-il, n'avait pas été jusque-là traduite en français.

Si Hobbes peut être considéré comme le continuateur de Bacon, ses MM. de Port Royal sont ceux de Descartes. Dans leur logique et leur Grammaire générale ils ont commencé une théorie des idées et ont aussi amélioré celle des signes. Mais c'est surtout parce qu'"ils ont fait naître Locke" qu'ils se trouvent inclus dans ce survol. Ce dernier, en effet, a tout d'abord cherché à réfuter leur thèse sur les idées innées ce qui, éventuellement, l'a conduit dans son Essai sur l'entendement humain à présenter, pour reprendre l'expression de Destutt de Tracy, un véritable "Traité de science logique", "le premier qui ait jamais été fait" (III, 105).

Il reviendra enfin à Condillac, à partir de son Essai sur l'origine des connaissances humaines, de parfaire ce que Locke n'avait pu compléter. Il a été le premier à poser "toutes les questions fondamentales et premières" auxquelles devrait répondre la Logique, à savoir:

quelles sont nos différentes facultés intellectuelles? comment elles forment toutes nos idées composées? en quoi consiste pour elles (c'est-à-dire pour nous) la réalité de notre existence et de celle des autres? comment elles se lient aux autres facultés résultantes de notre organisation? comment les unes et les autres dépendent de notre faculté de vouloir? comment toutes sont modifiées par la fréquente répétition de leurs actes? comment elles se perfectionnent dans l'individu et dans l'espèce? enfin quels secours leur fournit et quels changements y apporte l'usage des signes? (III, 110).

Destutt de Tracy reproche cependant à Condillac de n'avoir pas présenté dans sa Logique un texte homogène. Ce n'est qu'un résumé de principes développés et dispersés dans d'autres ouvrages auxquels il renvoie le lecteur. L'oeuvre de Condillac demeure malgré cet inconvénient "le dernier état de la science". Destutt de Tracy ajoute: "C'est un grand pas de fait depuis Locke, et le seul réel" (III, 113).

L'histoire critique de la Logique qu'il a retracée à grands traits se termine avec un auteur aujourd'hui complètement oublié, le père Buffier (1661-1737), mais qui à l'époque était tenu en haute estime, en particulier par Voltaire dans son Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV. Destutt de Tracy pourtant n'en retiendra que ses idées au niveau de la théorie du nom et du verbe qui, remarque-t-il, lui "auraient épargné beaucoup de peines et d'hésitations" s'ils les avaient connues à temps (III, 120-21).

Certitude et Vérité

En conclusion de son "Discours préliminaire" à la Logique, Destutt de Tracy annonce qu'après avoir décrit le "mécanisme" de la formation des idées et celui de son expression dans le langage: "nous pouvons et nous devons expliquer sans ambiguïté en quoi consiste la certitude ou l'*incertitude* de tous nos jugements, et la vérité ou la *fausseté* de toutes nos propositions" (III, 121. Nous soulignons). Avant d'en arriver à la question désormais centrale et inévitable de la définition de l'(in)certitude qui constitue l'essentiel de cet ouvrage, il va tout d'abord replacer l'Idéologie dans l'histoire de la Logique. Elle se situe, nous dit-il, dans la lignée du grand projet de rénovation décrit par Bacon. Si ce dernier a bien montré dans son Instauratio magna qu'il fallait instaurer un "novum organum" ("machine intellectuelle") pour permettre un renouvellement complet des sciences, il n'a pu cependant véritablement l'instaurer car il lui manquait la science logique sur laquelle elle aurait dû se fonder. Destutt de Tracy: "Il a indiqué et provoqué la rénovation de la Logique, mais il ne l'a pas exécutée" (III, 460). C'est précisément ce que se propose l'Idéologie. Il s'agit d'"achever et [de] compléter la science logique" (III, 123). Cette science se confond maintenant avec la "vraie" *métaphysique* définie comme "la théorie de la logique" ou encore comme l'Idéologie elle-même: "la science de la

formation de nos idées, de leur expression, de leur combinaison et de leur déduction", c'est-à-dire: "l'étude de nos moyens de connaître" (III, 125). Pour Destutt de Tracy il y aurait donc autant de différences entre cette métaphysique ainsi redéfinie et l'ancienne, qu'entre l'Astrologie et l'Astronomie ou l'Alchimie et la Chimie (III, 124). La question de l'opposition entre ces deux conceptions de la métaphysique le ramène dans une note à celle de son origine. Réaffirmant l'ethnocentrisme qu'il avait affiché lors de l'analyse des systèmes d'écriture, il lui semble également impossible que les Grecs aient pu être les premiers inventeurs de la métaphysique:

"Ces spéculations abstruses et dénuées de fondement n'ont pas pu se coordonner, et devenir un système chez une nation vive, libre, et communicative, où chaque penseur est pressé de faire part de ses idées, et recueille à mesure toutes les objections. Le ridicule eût, à chaque pas, fait justice de l'absurdité, et même de la seule témérité.

Il ajoute:

Elles doivent donc être nées, et avoir pris de la consistance dans des têtes de rêveurs solitaires et respectés, et par conséquent être originaires de pays où l'étude et la culture des sciences étaient le partage exclusif d'une caste privilégiée, séparée de la société, et dominante. Elles doivent venir de l'Asie et de l'Egypte, et n'avoir acquis quelque crédit, parmi les Grecs, qu'à la faveur de la considération qu'on a toujours partout pour les systèmes qui viennent de loin (III, 125-26 en note).

La "vraie" métaphysique, autrement dit, "la théorie de la logique" ou "la science de l'entendement" avait été

depuis Bacon tour à tour méconnue et plus récemment "persécutée" (III, 132). Destutt de Tracy fait ici allusion à la *réaction* (conservatrice contre-révolutionnaire) qui attaqua violemment l'Idéologie.¹ De telles forces, pense-t-il, ne doivent pas en prévenir l'étude et ne pourront empêcher ces nouveaux développements inéluctables de la science et de la raison. Il est donc impératif que l'Idéologie poursuive son travail de rénovation, à commencer, ici, par la science logique.

L'analyse de la combinaison et de la déduction des idées doit permettre d'établir comment se constituent toutes nos connaissances et de "découvrir les causes de la vérité et de l'erreur" (III, 155). La faculté essentielle dans ce processus est celle du *jugement* que Destutt de Tracy redéfinit comme "un acte de notre esprit, par lequel nous voyons qu'une idée en renferme une autre". D'après cette définition les raisonnements se réduiront à "des séries de jugements successifs, par lesquels nous voyons que cette seconde idée en renferme une troisième, celle-là une quatrième, et ainsi de suite jusqu'à la dernière; en sorte que la première renferme cette dernière, ou que le raisonnement est faux" (III, 133).

¹Sur la pensée contre-révolutionnaire et son opposition à l'Idéologie, on se reportera à l'ouvrage de G. Boas, French Philosophies of the Romantic Period (Baltimore: Johns Hopkins UP, 1925) ch. III "The Neo-Christians" 70-153.

Condillac, écrit Destutt de Tracy, fut le premier à transformer l'analyse du jugement et, par là même, du raisonnement en montrant qu'il est faux d'avancer que les propositions générales contiennent les propositions particulières. Selon lui, les jugements sont "des espèces d'équations algébriques" et les raisonnements "des suites d'équations" (III, 135-36). Destutt de Tracy va démontrer toutefois qu'on ne peut réduire les jugements et les raisonnements à des formules mathématiques pour deux raisons: la première parce ce que le degré de certitude auquel ces deux ordres se réfèrent est complètement différent et la deuxième - sans doute la plus importante - parce que les équations sont des espèces de jugements et non pas le contraire (III, 142-43). Malgré ces défauts, l'approche proposée par Condillac demeure nettement supérieure à celles qui avaient été précédemment avancées.

Pour illustrer la formation des raisonnements à partir des jugements, Destutt de Tracy utilise l'image de la lunette qui sera reprise en particulier par Stendhal:

je crois qu'il serait encore plus juste de comparer la succession de nos jugements qui constitue un raisonnement, à ces tuyaux de lunettes qui sont renfermés les uns dans les autres, et que l'on en tire successivement; en sorte que toutes les fois que l'on en fait sortir un de dedans celui qui le recouvrait, il en devient une continuation, et le tuyau s'allonge d'autant. Car à chaque fois qu'on porte un nouveau jugement d'une idée, c'est-à-dire, à chaque fois que l'on voit qu'elle renferme une autre idée qu'on n'y avait pas encore remarquée, celle-ci devient un nouvel élément qui est ajouté

à ceux qui composaient déjà la première, et qui en augmente le nombre (III, 153-54).¹

Mais avant de tirer sur la lunette, Destutt de Tracy va devoir adresser la question de l'(in)certitude sur laquelle se fonde la Logique idéologique.

L'(in)Certitude

La première certitude "inébranlable", écrit-il, est celle de notre propre existence et de la "sensibilité" qui nous permet de recevoir toutes sortes de perceptions. Comme le remarque justement E. Kennedy, la théorie de l'erreur proposée par Destutt de Tracy "semble essayer d'établir une logique acceptable tout à la fois par les tenants de l'idéalisme et du sensationnisme" (Kennedy, 142-43. Notre traduction). Il n'a pas recours à l'existence du monde extérieur, mais bien plutôt à celui de la correspondance des idées entre elles. C'est d'après le "sentiment" ou "première et seule chose dont nous soyons sûrs originairement", pour reprendre la terminologie

¹Stendhal a lu la Logique dès sa parution en 1805. Ce texte, comme en témoignent les références qu'il en fait dans la Correspondance, le Journal, les Souvenirs d'égotisme et la Vie d'Henry Brulard dont est tiré l'exemple suivant, semble avoir été celui qui eut le plus d'influence sur lui.

"Voilà un des grands défauts de ma tête: je rumine sans cesse ce qui m'intéresse, à force de le regarder dans des positions d'âme différentes je finis par y voir du nouveau, et je le fais changer d'aspect. Je tire les tuyaux de lunette dans tous les sens, ou les fais rentrer, suivant l'image employée par M. de Tracy (voir la Logique)."
(Paris: Gallimard/Folio, 1973) 292. Italiques dans le texte.

tracyenne, que se façonnent notre perception de la réalité ainsi que toutes nos connaissances subséquentes. Comme il nous est impossible de nous tromper sur ce que nous sentons, comment se fait-il que nous puissions être quand même susceptibles d'erreur?

Destutt de Tracy souligne que bien que notre première certitude se fonde sur des sensations "simples et directes" n'exigeant qu'une seule opération intellectuelle, elles ne représentent, en définitive, qu'un nombre restreint des perceptions de nos idées. Les idées composées, par contre, se composent de nombreux jugements formés d'après des perceptions passées (souvenirs) dans lesquels toutes sortes d'erreurs peuvent se glisser (III, 174). Elles sont regroupées dans les catégories suivantes:

1° Les sensations auxquelles un jugement a été ajouté.

2° Les idées des êtres, de leurs qualités et de leurs modes, soit individuelles et particulières, soit généralisées ou abstraites. Les jugements peuvent être faux.

3° Les souvenirs. Certains en tant que perceptions actuelles. Possibilité d'erreur en tant que représentation d'une perception antérieurs.

- souvenirs de jugements
- souvenir d'une sensation
- souvenir d'un désir

4° Les jugements.

5° Les désirs.

Destutt de Tracy en conclut que si nos perceptions actuelles "simples et directes" sont elles-mêmes certaines et ne peuvent être fausses, leurs liaisons avec des perceptions passées - c'est-à-dire le souvenir que l'on en a, sont la cause de toutes les erreurs. Le problème se complique encore plus au niveau des idées complexes et abstraites dans lesquelles on ne peut distinguer tous les nombreux éléments qui les composent. A cela vient s'ajouter "l'effet de l'usage des signes de nos idées", "leurs imperfections et surtout (...) la manière confuse, fortuite, et pourtant graduelle dont nous apprenons leur valeur" (III, respectivement 475 et 270). Destutt de Tracy observe aussi que d'apparentes causes d'erreurs telles que, par exemple, la joie, la peine, la mélancolie, la chaleur, ou encore le tempérament, le sexe, l'âge, l'état de santé, ne sont encore que des effets sont susceptibles d'affecter la mémoire et de créer ainsi des "aberrations de nos jugements" (III, 276).

Comment est-il possible dans ces conditions de porter des jugements "conséquents et vrais" dans la mesure où il est impossible d'échapper à ces effets affectant la mémoire? Quelle méthode faut-il suivre, non plus pour arriver à la vérité, mais pour "en être aussi certains que nous sommes susceptibles de l'être?" (III, 366). L'idéal, garant de la certitude, commanderait que l'on garde

"l'esprit ferme et juste", que l'on soit "d'un naturel peu mobile, et peu susceptible de passer rapidement d'une disposition à une autre". Destutt de Tracy reconnaît qu'un tel état est "jusqu'à un certain point" inaccessible tant est commun "l'entraînement des passions et des affections"; la plus précieuse des qualités que l'on puisse posséder est "la réflexion qui fait séparer exactement, de l'idée dont on juge, les impressions qui y sont étrangères. C'est là la perfection de la raison" (III, 278). Raison qui nous vient de la "raison générale" de l'espèce, mais aussi "bon sens" participant d'un "sens commun universel" (III, 281-82). L'erreur, selon Destutt de Tracy, ne proviendrait pas de nos jugements pris isolément (puisque juger, c'est sentir), mais bien des idées elles-mêmes représentées ("revêtues") dans nos raisonnements par des signes/mots (III, 363). Elle s'insinue chaque fois que l'on prend une idée ou une sensation passée pour une autre. C'est pour n'avoir pas vu comment elles ont déjà été affectées par des jugements antérieurs que nous la laissons subsister. Bien raisonner consistera, de la sorte, à appliquer les principes précédemment établis dans l'Idéologie proprement dite et la Grammaire, repris enfin dans la Logique sous la forme d'une "science du discours" ("elle ne consiste pas dans autre chose" (III, 287). Il s'agira, afin de "débrouiller ce chaos" dans lequel nous plonge l'incertitude due au

souvenir, de retrouver dans les limites établies par le trop, le trop peu et le presque le véritable enchaînement des idées (III, 171). Destutt de Tracy résume ainsi cette méthode:

notre seul et unique moyen de nous préserver de l'erreur est de bien nous assurer de la compréhension de l'idée dont nous jugeons, et si elle est douteuse, de faire l'énumération la plus complète que possible des éléments qui la composent, et principalement de ceux qui pourraient contenir implicitement, ou repousser celui qu'il s'agit d'y admettre ou d'en écarter (IV, 10).

Dans le cas où une telle démarche s'avérerait impossible, Destutt de Tracy recommande dans le "Supplément à la première partie des Eléments d'Idéologie" d'où est tirée la citation mentionnée ci-dessus:

Enfin quand les motifs de détermination nous manquent invinciblement, il faut savoir rester dans le doute complet et suspendre absolument notre jugement, plutôt que de l'asseoir sur des apparences vaines et confuses, puisque dans celles-là nous ne sommes jamais sûrs qu'il n'y ait pas quelques éléments faux" (IV, 26 aphorisme 14).

Tableau général de l'Idéologie

La Logique, en tant que science de la déduction des idées, est donc la troisième partie de ce qui constitue avec l'Idéologie proprement dite (formation des idées) et la Grammaire (expression des idées) la "philosophie première" ou l'"Histoire de nos moyens de connaître" (III, 368-69). Destutt de Tracy concède, cependant, que pour vraiment mériter le titre de "Traité complet de la

génération de nos connaissances" auquel aspire l'Idéologie, il faudrait tout d'abord ajouter "un tableau des premiers éléments de toutes nos sciences, disposés dans l'ordre où elles naissent de l'emploi et du perfectionnement graduel de nos facultés" (III, 369-70). Il ne pourrait non plus être complet sans un "Traité de notre faculté de vouloir et de ses effets" ou "Application de nos moyens de connaître à l'étude de notre Volonté et de ses effets". A la partie portant sur l'homme "sachant et connaissant" doit correspondre celle de l'homme "voulant et agissant" (III, 375). Les désirs - qu'ils soient l'expression instinctive de la sensation même (*besoin*) ou celle de la perception réfléchie d'un rapport ou d'un jugement (*désir*) - sont, au même titre que les sensations simples, les souvenirs et les jugements, des modifications de notre faculté de sentir et donc aussi des idées. Ces désirs, constate Destutt de Tracy, ont deux propriétés essentielles qui vont conduire à deux sciences différentes. La première propriété consiste à "nous faire jouir ou souffrir" et la seconde à "nous faire agir" (III, 377). On pourrait appeler les deux sciences auxquelles elles correspondent *morale* et *économie* si l'on accordait à ces noms "une signification très éloignée de celle qu'on leur attribue communément" (III, 378). La Morale idéologique, en effet, ne prétend pas établir un code de conduite. Pour Destutt de Tracy, au contraire, elle consiste uniquement dans:

l'examen de celles de nos perceptions qui renferment un désir, de la manière dont elles se produisent en nous, de leur conformité ou de leur opposition avec les vraies conditions de notre être, de la solidité ou de la futilité de leurs motifs, et des avantages ou des inconvénients de leurs conséquences, mais *sans se permettre de dicter aucunes lois* (III, 379. Nous soulignons).

Dans leur acception idéologique, l'Economie et l'Economie politique auraient également une définition fort différente de celle qui leur est traditionnellement conférée. Elles sont définies ici comme: "l'examen circonstancié des effets et des conséquences de nos actions considérées comme moyen de pourvoir à nos besoins de tous de tous genres, depuis les plus matériels jusqu'au plus intellectuels (III, 380).

Tout comme la connaissance de la déduction des idées faisait suite à celle de leur formation et de leur expression, une troisième science va compléter celle de "nos penchants et de nos actions". Elle ne correspond ni à celle de "science du gouvernement" ni à celle, plus générale, de "science sociale" car elle ne comprend ni l'éducation ni même "toutes les branches de la législation". Cette nouvelle science encore à nommer établirait "le système des principes propres à mener les hommes à leur plus grand bien-être [ainsi que] ceux de la conduite et de la direction de tous les âges, et sous tous les rapports" (III, 381).

Enfin, l'étude des "sciences physiques et abstraites" formerait "la troisième partie de l'histoire de l'application de nos moyens de connaître à l'examen de tous les êtres qui ne sont pas nous, des propriétés de ces êtres et des propriétés de ces propriétés". Destutt de Tracy entend par là l'étude de la Physique, de la Géométrie et du Calcul. Il ajoute que cette dernière partie viendrait compléter la Grammaire générale et la Logique "en montrant qu'elles s'étendent à tout, qu'elles embrassent tout, et qu'elles comprennent dans la généralité de leurs principes toutes les espèces de signes et d'idées (...) En un mot, cet ouvrage terminerait absolument de vrais Eléments d'Idéologie (...) formant par leur réunion la totalité du tronc de l'arbre encyclopédique de nos connaissances réelles" (III, 451).¹

Au moment même où il s'apprête à conclure, Destutt de Tracy s'aperçoit de l'aspect problématique de son entreprise qui ne fait que s'ouvrir à d'autres domaines à mesure qu'il progresse dans son analyse. Il ne peut, écrit-il, qu'offrir "ces espèces de programmes" en espérant que d'autres pourront éventuellement terminer ce projet (III, 373). L'utilisation même du terme *Idéologie* pourrait illustrer cette nouvelle orientation: s'il

¹Voir pages 104-05 la reproduction du tableau général des Eléments d'Idéologie.

servait jusqu'à présent de désignation générique pour les trois parties de la science de l'entendement (Idéologie proprement dite, Grammaire et Logique), il s'applique désormais à chacune d'entre elles.

Bien qu'il ait écrit son introduction au "Traité de la volonté et de ses effets" en 1805, la partie sur l'Economie en 1810-11 ainsi que le premier chapitre de la Morale en 1813, il lui faudra attendre néanmoins 1815 pour remettre à son éditeur le Traité de la volonté qui constituera la 4^e partie des Eléments d'Idéologie.

2. "Supplément à la première section..."

En 1805, année de la parution de la Logique, Destutt de Tracy finit également de rédiger un court texte en deux parties qu'il inclura plus tard au début du Traité de la volonté (1815). Ce "Supplément à la première section des Eléments d'Idéologie" propose une série de 14 aphorismes ou maximes résumant "la vraie science logique" suivie de "quelques réflexions sur la science des probabilités" (IV, 450).¹

Avant d'en arriver aux aphorismes qui, nous dit-il, traitent de la "manière de concevoir l'artifice du jugement

¹Condorcet avait publié en 1785 son Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix; les Eléments du calcul des probabilités et son application aux jeux de hasard, à la loterie et aux jugements des hommes seront publiés après sa mort en 1805. Comme il l'avait annoncé dans son discours de réception à l'Académie française, il serait possible de donner aux sciences sociales la même certitude qu'à toutes les sciences expérimentales. Il remarque à propos du titre de "mathématique sociale" qu'il confère à cette nouvelle science: "J'ai cru que le nom de *Mathématique sociale* était celui qui convenait le mieux à cette science. Je préfère le mot *Mathématique*, quoiqu'actuellement hors d'usage au singulier..., parce qu'il s'agit d'applications dans lesquelles toutes les méthodes (de l'algèbre, la géométrie, l'arithmétique) peuvent être employées (...). Je préfère le mot *sociale* à ceux de *morale* ou *politique*, parce que le sens de ces derniers mots est moins étendu et moins précis." Cité dans l'ouvrage d'Elisabeth et Robert Badinter, Condorcet, un intellectuel en politique (Paris: Arthème Fayard, 1988) 190.

et du raisonnement", Destutt de Tracy rappelle, d'une part, en quoi devrait consister la "Philosophie première" et reprend, d'autre part, les conclusions déjà mentionnées de la Logique sur la certitude et l'erreur (IV, 3 et 2).

La théorie des probabilités est introduite à la suite de la série des 14 aphorismes. Elle répond, en fait, à l'aporie sur laquelle le dernier d'entre eux semble déboucher. Destutt de Tracy, on l'a vu, y souligne que si l'on ne peut déterminer avec certitude le véritable enchaînement des idées, "il faut savoir rester dans le doute complet et suspendre absolument notre jugement" (IV, 26). Il concède cependant qu'il est bien rare d'arriver à un tel degré de certitude et que l'on est souvent forcé de "prendre une parti par provision" (IV, 27). La théorie de la probabilité pourrait être de quelque utilité, quoique limitée, dans certaines situations. Il la considère, écrit-il, avec "répugnance" car c'est un sujet qui n'a pas encore été suffisamment étudié et qu'il faut donc aborder avec réserve. Il se refuse d'en faire comme d'Alembert et Condorcet une partie de la Logique; elle n'en est même pas, d'après lui, le supplément. Elle n'est qu'une science parmi d'autres, au même titre que la physique, la géométrie ou le calcul. Pour Destutt de Tracy, il faudrait même distinguer la science des probabilités du calcul des probabilités. La première consiste en "la recherche de

l'évaluation des données", alors que le deuxième ne s'intéresse qu'au calcul proprement dit ou aux "combinaisons de ces mêmes données" (IV, 30). Leurs domaines d'application sont fort différents. Ainsi, pour des événements historiques, on appliquera la science de l'Histoire; dans le cas d'une institution sociale, il faudra appliquer la science sociale, la Morale ou l'Idéologie. Au contraire, lorsqu'on traite un "événement physique" pouvant être mesuré par des mesures quantitatives précises, on utilisera par exemple la Physique. Destutt de Tracy avait déjà abordé cette question dans l'Idéologie proprement dite. Il avait indiqué que seul le calcul dans les sciences pouvait être le garant d'une certitude absolue. Si des éléments tels que le temps, l'étendue ou le mouvement peuvent être analysés avec une grande précision, il n'en est pas de même dans les sciences morales et politiques:

Nous n'avons point de mesures précises pour évaluer directement les degrés de l'énergie des sentiments et des inclinations des hommes, de leur bonté ou de leur dépravation, ceux de l'utilité ou du danger de leurs actions, de l'enchaînement ou de l'inconséquence de leurs opinions (I, 198-99).

Destutt de Tracy critique à ce sujet dans le "Supplément..." l'application par Condorcet de la théorie des probabilités aux élections, ainsi qu'aux jugements des

tribunaux (IV, 34-35).¹ Pour illustrer le fait que certaines données échappent au calcul dans la mesure où il est impossible de leur assigner une valeur définie, il reprend, en les complétant, les exemples qu'il avait présentés dans le premier volume des Eléments (Ch. X "De la mesure des propriétés des corps.") tels que parmi d'autres, "l'énergie et la puissance des passions", le "degré d'utilité de certaines inventions", "l'effort des muscles du coeur". Il conviendra donc de savoir discerner, grâce à "la saine Idéologie" cette "multitude de choses auxquelles le calcul de la probabilité, comme tout autre calcul, est complètement inapplicable" (IV, 39-40). Cela n'implique pourtant pas que tous les éléments qui constituent la science sociale échappent au calcul. Destutt de Tracy montre que certains "tiennent à d'autres qui souvent les rendent réductibles en des qualités calculables". Il constate à cet égard :

les degrés de la valeur de toutes choses utiles ou agréables, c'est-à-dire les degrés de l'intérêt que nous attachons à les posséder, ne peuvent pas être notés directement par des chiffres; mais tous ceux qui peuvent être représentés par des quantités de poids ou d'étendue d'une même chose, deviennent

¹Condorcet cherchait à établir la corrélation dans un tribunal populaire entre le nombre des jurés et la probabilité de commettre une erreur judiciaire; il a établi aussi au niveau de l'expression des suffrages ce que l'on appelle désormais le "Paradoxe" ou "l'effet Condorcet" selon lequel, comme l'écrit J. Attali: "La logique de la décision collective n'est plus la même que celle de la décision individuelle." Cité dans Condorcet... 192-93 en note.

calculables et même comparables les uns avec les autres. De même l'énergie et la durabilité des ressorts secrets qui causent et entretiennent l'action des organes qui constituent notre vie, ne sont pas susceptibles d'être appréciés directement; mais nous en jugeons par leurs effets (IV, 41).

Destutt de Tracy distingue celles-ci des idées "réfractaires" qui, elles, ne peuvent être soumises au calcul car elles sont composées de trop d'espèces de quantités. Le calcul des probabilités peut dans certains cas être vraiment utile lorsqu'on s'est assuré que l'on n'a pas affaire à des idées "réfractaires".

Après s'être occupé de "la partie conjecturale de nos connaissances" dans la première section des Eléments ou "Histoire de nos moyens de connaître", Destutt de Tracy annonce qu'il va essayer de présenter "une heureuse application de cet art à l'étude de *notre volonté et de ses effets*" (IV, 46 italiques dans le texte).

La narration de cette *histoire* a contribué à révéler combien sont limités les moyens que l'homme tient à sa disposition pour accéder à une quelconque vérité. Les signes qui lui permettent de s'exprimer et de raisonner sont fondamentalement instables, les jugements restent exempts d'erreur ou d'incertitude que lorsqu'ils portent sur des sensations ou des perceptions les plus élémentaires; le modèle mathématique, enfin, qui devait être le garant de la certitude n'est, lui aussi, applicable

que dans certains cas particuliers. La reconnaissance de cette condition ("triste vérité") due, en définitive, aux limitations inhérentes à la nature même des facultés intellectuelles a permis de redéfinir les fonctions de l'Idéologie dans une économie du *trop* et du *peu* (Idéologie proprement dite et Grammaire), de l'artifice et de l'erreur (Logique). Le Traité de la volonté annoncé ici par Destutt de Tracy en sera l'application pratique au niveau de la "science sociale" (Economie, politique et morale).

III. ECONOMIE POLITIQUE DU SIGNE IDEOLOGIQUE

A. Définition idéologique de la Science sociale

Commentaire sur l'"Esprit des lois" de Montesquieu

Des Eléments au Commentaire

Dans le tableau général qu'il brosse de l'Idéologie à la fin de la Logique, Destutt de Tracy prévoit que la Deuxième Section des Eléments ou Traité de la volonté doit comporter une partie sur l'Economie, une autre sur la Morale et la dernière enfin sur ce qu'il nomme - à défaut d'un meilleur titre - le Gouvernement. Une fois définies dans leur acception idéologique, les deux premières sciences en auraient appelé "nécessairement" une troisième qui aurait eu pour fonction, note-t-il, "de diriger [nos penchants et nos actions] de manière à produire le bonheur de l'être voulant; car le bonheur est le but de la volonté, comme la vérité celui du jugement". Cette science sans nom ne rentre dans aucune des catégories traditionnelles; ce n'est ni à proprement parler la science du gouvernement, ni la science sociale car celle-ci dans son sens courant n'inclut pas l'éducation, "ni même peut-être toutes les branches de la législation" (III, 380-

81). Destutt de Tracy reviendra à nouveau, en 1813, sur la définition de cette science dans la "Note finale" ajoutée à la fin du Traité qu'il laissera incomplet après avoir seulement commencé le chapitre II ("De l'Amour") de la Morale.¹ Rappelant ce que cette partie aurait dû recouvrir, il écrit:

J'aurais laissé aux philosophes et aux législateurs à tirer les conséquences de ces données et à proposer les lois politiques, civiles, morales et pénales les plus propres à développer nos talents et nos vertus, à étouffer ou à comprimer nos mauvais penchants et à assurer notre bonheur. Seulement j'aurais peut-être osé faire connaître par quelques morceaux détachés, mes opinions sur trois points importants, savoir, les idées religieuses, l'organisation de la société, et l'instruction de la jeunesse, et c'est ce qui aurait tenu lieu de la troisième partie du Traité de la volonté, la sixième des Eléments d'Idéologie (V, 522-23).

Ce texte ne sera donc jamais écrit sous sa forme prévue. Après avoir commencé le Traité de la volonté en 1805 devant constituer le 4^e volume des Eléments, Destutt de Tracy en interrompt la rédaction pour rédiger son Commentaire sur l'"Esprit des lois" de Montesquieu qui pourrait se substituer, à plusieurs égards, à la partie sur le Gouvernement qu'il n'écrit pas. Il remarque en 1807 à propos du Commentaire que "la collection de ces opinions

¹Destutt de Tracy avait en fait terminé ce chapitre. On a cru longtemps qu'il ne l'avait soit jamais fini soit que le manuscrit avait été perdu. Gilbert Chinard le retrouva dans une traduction italienne et le publia retraduit en français en 1926. Voir notre chapitre III. 2.

formerait un traité complet de politique, ou science sociale, qui serait bon, si chacune d'elles était juste, et si toutes étaient bien enchaînées" (Commentaire, "Réflexions préliminaires", vii).¹

Comme il l'avait déjà indiqué dans son premier mémoire présenté à l'Institut dès 1796, et comme il le rappelle également dans le premier volume des Eléments, l'analyse de la formation et de la filiation des idées (*Ideologie*) servira de fondation à d'autres sciences qui seront "l'objet de la grammaire, de la logique, de l'enseignement, de la morale privée, de la morale publique (ou l'art social), de l'éducation et de la législation qui n'est autre chose que l'éducation des hommes faits" (I, 213). La "science sociale" sera aussi définie dans la Logique en tant que "science de la Législation" si, ajoute Destutt de Tracy, on prend ce terme "dans sa plus grande généralité". Il poursuit:

Ce mot (...) signifie la connaissance des lois qui doivent régir l'homme dans toutes les circonstances, et dans toutes les époques de sa

¹L'édition utilisée ici est celle de 1819 autorisée par Destutt de Tracy (Paris: Théodore Desoer) reproduite par Slatkine Reprints à Genève, 1970. Voir la bibliographie pour titre complet. Il existe aussi une édition publiée en 1817 (Liège) sans autorisation et republiée en 1819 à Paris sans, nous dit Destutt de Tracy, son accord. Le texte fut tout d'abord publié aux Etats-Unis par les soins de Jefferson: A commentary and Review of Montesquieu Spirit of Laws, translated by Thomas Jefferson (Philadelphia: Printed by William Duane, 1811), réédition (New York: Burt Franklin, 1969).

vie. Ainsi il renferme la science, non seulement des lois qui règlent les intérêts des individus, de celles qui déterminent l'organisation sociale, et de celles qui fixent les rapports de la société avec les nations étrangères, mais encore de celles qui doivent diriger l'enfance. La science de la législation comprend la science du gouvernement et celle de l'éducation. Car le gouvernement n'est que l'éducation des hommes faits, et l'éducation est le gouvernement des enfants (...) le but de la science de la législation est de diriger les sentiments et les actions des hommes ... (III, 341-42).

Il convient de remarquer ici que le concept de "science sociale" est loin d'être nouveau à cette époque. En fait, il était déjà bien établi en France au XVIII^e.¹ Avant d'être institutionnalisé du Directoire au Consulat dans les cours des écoles centrales ("grammaire générale et législation") et à l'Institut dans la classe des Sciences morales et politiques dès 1795, il va être abordé sous la Révolution non plus sous un angle théorique mais au niveau de ses applications pratiques. La "Société de 1789" fondée par Sieyès à laquelle appartient entre autres Condorcet, Destutt de Tracy, Cabanis et autres futurs Idéologues se propose "de développer, de défendre et de propager les

¹K. M. Baker, "The Early History of the Term 'Social Science'", Annals of Science vol. 20 (1964) 212-226. B. W. Head, "The Origins of 'la science sociale' in France, 1700-1800", Australian Journal of French Studies vol. 19 (1982) 115-132 et du même auteur, Ideology and Social Science... (Dordrecht: Martinus Nijhoff Publishers, 1985) ch. 6 "Social Science" 109-127 et Politics and Philosophy in the Thought of Destutt de Tracy (New York & London: Garland Publishing Company, 1987) ch. 4 "The Science of Social Organization". René Hubert, Les Sciences sociales dans l'Encyclopédie (Lille: Université de Lille, 1923).

principes d'une Constitution libre, et plus généralement de contribuer de toutes ses forces aux progrès de l'Art Social" (cité dans Baker 214).

Bien que de par sa forme il ne constitue pas à proprement parler la troisième partie du Traité de la volonté, le Commentaire en développe néanmoins toutes les thèses qui auraient dû y figurer. Si, comme le note Destutt de Tracy dans la Logique, cette nouvelle science consiste bien à "diriger nos penchants et nos actions" en ayant pour dessein le *bonheur social*, sa lecture critique de Montesquieu pourrait en être sinon l'exposé formel, du moins l'introduction générale. Il conclut ainsi ses remarques liminaires:

Puissé-je, en n'ayant pas plus d'ambition que ne me le permettrait ma position, avoir contribué efficacement aux progrès de la science sociale, la plus importante au bonheur des hommes, et celle que nécessairement ils perfectionnent la dernière, parce qu'elle est le résultat est le produit de toutes les autres! (Commentaire "Réflexions préliminaires" viii).

Quelle qu'en ait été la forme, un tel ouvrage n'aurait pu de toute façon paraître en France sous l'Empire. Ce n'est qu'en 1819, sous la Restauration, que Destutt de Tracy publiera finalement le Commentaire. Les opinions libérales, la critique des types de gouvernements "spéciaux", non représentatifs (c.-à-d. non fondés sur "la volonté nationale") et, surtout, les allusions négatives à peine voilées au régime en cours qui y sont exposées

l'auraient fait tomber sous le coup de la censure impériale. Dans une note faisant suite à un tel sous-entendu où l'Empire est comparé à "un gouvernement très approchant de la monarchie pure", Destutt de Tracy écrit à ce sujet :

On doit s'apercevoir, dans cet endroit du livre, comme dans beaucoup d'autres, qu'ainsi que je l'ai annoncé dans mon avertissement, cet ouvrage est écrit en 1806, c'est-à-dire sous le gouvernement impérial, dont alors il n'était pas possible de dire précisément qu'elle serait la fin, encore qu'il fût aisé de prévoir qu'il ne pourrait pas durer longtemps (65).

Ne pouvant publier cet ouvrage en France, Destutt de Tracy envoya une copie de son manuscrit à Thomas Jefferson auquel il avait déjà fait parvenir les Eléments et l'Analyse de l'"Origine de tous les cultes...".¹ Ce dernier traduisit en plus d'un chapitre fondamental ("Des lois qui forment la liberté politique dans son rapport avec la constitution"), quelques autres extraits et confia le reste du texte à William Duane à Philadelphie qui en assura

¹Pour la documentation concernant la traduction, la publication et la réception de cet ouvrage aux Etats-Unis, on se reportera à la correspondance de Jefferson éditée par Gilbert Chinard, Jefferson et les Idéologues, d'après sa correspondance inédite avec Destutt de Tracy, Cabanis, J. B. Say et A. Comte (Baltimore: The Johns Hopkins Press, 1925). On trouvera également de nombreuses informations sur l'Idéologie et les Idéologues dans The Correspondence of Jefferson and Du Pont de Nemours... (Baltimore et Paris 1931 et New York: Arno Press, 1979).

E. Kennedy offre une présentation détaillée sur ce même sujet dans Destutt de Tracy and the Origins of Ideology (Philadelphia: The American Philosophical Society, 1978) 208-220.

la traduction et le fit paraître en 1811 sous le titre A Commentary and Review of Montesquieu's Spirit of Laws.¹ Si Jefferson ne s'est pas montré très enthousiaste à propos des Eléments d'Idéologie qu'il trouve trop abstraits, il apprécie par contre cette nouvelle oeuvre qui devrait devenir selon lui "the political gospel of a nation opened to reason" (Chinard 105). La critique de Montesquieu présentée par Destutt de Tracy reprend de nombreuses idées qui lui sont chères comme en particulier, les concepts de souveraineté populaire, de gouvernement représentatif fondé sur "les droits généraux de l'homme", le contrôle du pouvoir exécutif, la condamnation du colonialisme, l'importance de l'éducation publique et de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Elle offre également une lecture de l'Esprit des lois fort différente de celle proposée par les Fédéralistes et Hamilton qui utilisèrent ce texte pour justifier un gouvernement centralisé fort de style

¹P. S. Du Pont de Nemours qui avait eu connaissance du manuscrit anglais était convaincu que cet ouvrage avait été écrit par Jefferson et en parla avec enthousiasme à Destutt de Tracy à Paris en 1814. Il voulait le traduire en français pour le faire connaître de ce côté de l'Atlantique. Destutt de Tracy, amusé, lui montra alors le manuscrit original afin de lui éviter ce long travail. Voir Chinard, Jefferson et les Idéologues: Jefferson à Tracy, 28 novembre 1813, 119 et Tracy à Jefferson, 14 juillet 1814, 125; Du Pont de Nemours à Jefferson et Du Pont de Nemours à Tracy, 25 janvier 1812, 179-80 dans The correspondence of Jefferson and Du Pont de Nemours.

anglais.¹ Jefferson écrira à William Duane que Montesquieu a été enfin "réfuté" par Destutt de Tracy et qu'il représente désormais "le vrai principe (...) de l'esprit républicain" (cit. dans Chinard 54-55). Il sera suffisamment impressionné par cet ouvrage pour recommander qu'il soit inclu dans le programme d'études du College William et Mary en Virginie.

Contrairement à ce que de telles lectures laisseraient supposer, le Commentaire ne prétend pas être une attaque à l'instar de celles que suscita l'Esprit des lois après sa parution et qui contraignit Montesquieu à y répondre par la Défense... (1750). Destutt de Tracy lui témoigne une grande admiration et rappelle ce qu'il lui doit tout au long de son texte. Ce n'est pas non plus, à vrai dire, un "commentaire". En fait, il cherche moins à réfuter l'Esprit des lois qu'à en faire une réévaluation à la lumière de ces "cinquante prodigieuses années" qui se sont

¹Pierre-Henri Imbert, Destutt de Tracy critique de Montesquieu ou De la liberté en matière politique (Paris: A.G. Nizet, 1974) 24. P.-H. Imbert montre que cette double interprétation de l'Esprit des lois se verra également en France sous la Restauration. Elle sera utilisée comme "instrument de la bataille politique" qui opposera les libéraux parlementaires aux Ultras.

Stendhal ne sera pas dupe de cette récupération politicienne. Il écrit dès 1808 dans ses "Réflexions sur Montesquieu" avec l'humour caustique et la perspicacité qu'on lui connaît: "Tous les gouvernements s'appuient de Montesquieu. Mais il n'y a pas la moindre vertu là-dedans. Ce sont des filous qui suivent *l'art de filouter* dont un grand homme a reculé les bornes" (Mélanges intimes et Marginalia I, 289).

écoulées depuis la parution de cet ouvrage (vii). Sa critique ou son opposition à certaines des thèses développées par le Président comme celles portant sur le concept de loi, de *république* ou sur les différentes formes de légitimation du pouvoir, se fait en contrepoint aux siennes propres. Il s'explique à ce propos sur la forme spécifique qu'il a donnée à son "commentaire" en montrant qu'il avait eu, tout d'abord, l'intention de réorganiser ses idées en fonction, écrit-il, de "l'ordre naturel de leur mutuel dépendance, sans aucun égard pour celui que Montesquieu avait établi entre elles, et qui, suivant moi est loin d'être toujours le meilleur" (Commentaire vii). Une telle présentation, cependant, aurait entraîné, selon lui, de nombreuses répétitions et n'aurait permis de distinguer clairement ses analyses de celles de Montesquieu - l'empêchant de la sorte, souligne-t-il, de "lui rendre cet hommage que je regarde comme un devoir" (viii). Il lui préfère donc la forme du "commentaire" reprenant chapitre par chapitre les 31 livres (chapitres) de l'Esprit des lois. S'il suit la structure du texte de Montesquieu, Destutt de Tracy s'arroge toutefois le droit de choisir quel livre sera commenté en détail et lequel ne le sera point, lesquels seront regroupés pour former une seule unité; certains livres, d'autre part, lui donneront l'occasion de procéder à de longs développements fort

éloignés des questions traitées par le Président.¹ Il propose aussi un "Résumé des douze premiers livres de l'Esprit des lois" partageant ce texte en deux sections distinctes. La première, concernant ce qu'il appelle "l'organisation de la société et la distribution de ses pouvoirs", en constitue "la plus importante partie" (218 et 235). La deuxième, quant à elle, ne fait que recouvrir "une multitude de sujets divers" reprenant, écrit-il :

des considérations économiques, philosophiques ou historiques sur les causes, les effets, les circonstances et l'enchaînement des différents états de la société dans certains temps et dans certains pays, et sur le rapport de toutes ces choses avec la nature de l'organisation sociale (235 et 218).

Le Commentaire

Il ne nous appartient pas ici d'analyser en détail le Commentaire. L'ouvrage que lui consacre P.-H. Imbert auquel s'ajoutent les présentations qu'en offre Brian W.

¹Les livres XIV, XV, XVI et XVII sur les lois dans leur rapport à la nature du climat, XX et XXI sur le commerce, XXIV et XXV sur la religion sont traités ensemble; du chapitre XXVI qu'il résume en en une demie page, Destutt de Tracy nous dit qu'"il n'y a rien à tirer de ce livre" (391); des livres XXVII, XXVIII et les deux derniers XXX, XXXI, étant "purement historiques", il décide de ne pas s'y arrêter (392); le livre XXIX n'a "rien d'instructif" et, nous dit-il, les Observations sur le vingt-neuvième livre de l'"Esprit des lois jusqu'alors jamais publiées de Condorcet qu'il ajoute en appendice à son édition du Commentaire le refont entièrement (393).

Head l'ont déjà fait avec succès.¹ L'approche que nous en proposons se limite aux rapports que ce texte entretient avec le reste d'une oeuvre dans laquelle il s'intègre sans, toutefois, en faire formellement partie. Destutt de Tracy nous indique lui-même dans la "Note finale" les "trois points importants" qu'il aurait tenu à traiter, s'il avait pu terminer les Eléments sous leur forme prévue: "les idées religieuses, l'organisation de la société, et l'instruction de la jeunesse" (V, 523). Bien qu'ils n'y soient pas directement abordés comme tels, ces trois points constituent à travers l'analyse du concept de *loi*, des différents types de gouvernements et de leurs effets sur le corps social, l'essentiel des onze premiers livres du Commentaire.

Le texte s'ouvre sur une analyse du concept même de loi. Destutt de Tracy corrige Montesquieu pour qui elle ne fait qu'établir "*les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses*" (I, italiques dans le texte). La *loi*, au contraire, dans son acception idéologique sait

¹Pierre-Henri Imbert, Destutt de Tracy critique de Montesquieu (voir note #1 page 257 pour référence complète); Brian W. Head, Politics and Philosophy in the Thought of Destutt de Tracy (New York & London: Garland Publishing, Inc., 1987) ch. 6 "Politics: The Science of 'happiness'" (305-68) and Ideology and Social Science: Destutt de Tracy and French liberalism (Dordrecht/Boston/Lancaster: Martinus Nijhoff Publishers, 1985) ch. 6 "Social Science and Public Policy" (109-27) et ch. 9 "Liberal Politics and Elitism" (163-85).

prendre en considération tout à la fois celles qui régissent notre conduite et nos facultés et celles qui doivent gouverner la société. Cette connaissance tant des besoins que des facultés intellectuelles de l'homme permettra de déduire éventuellement quels types d'institutions sociales et politiques contribueront à maximiser son bonheur. Ainsi, les premières ou "*lois naturelles*" sont immuables et peuvent être découvertes par l'application de l'analyse idéologique.¹ Les deuxièmes ou "*lois positives*" sont, elles, "artificielles et conventionnelles" (4). Celles-ci dérivent obligatoirement de celles-là: "dès le début, nous trouvons que nos lois positives doivent être conséquentes aux lois de notre nature" (220). Destutt de Tracy définit donc la loi comme: "une règle prescrite à nos actions par une autorité en qui nous reconnaissons le droit de la faire" (1). Il ajoute :

Cette dernière condition est nécessaire; car lorsqu'elle manque, la règle prescrite n'est plus qu'un ordre arbitraire, un acte de violence et d'oppression (1-2).

La définition répond donc bien au programme de la science politique idéologique dont Destutt de Tracy avait

¹Destutt de Tracy offre la "décomposition" idéologique suivante de la loi de nature: "(...) nous disons que c'est une loi de la nature, qu'un être animé soit jouissant ou souffrant, c'est-à-dire qu'il s'opère en lui, à l'occasion de ses perceptions, une sorte de jugement qui n'est que la conscience qu'elles le font jouir ou pâtir; qu'en conséquence de ce jugement, il naisse en lui une volonté, un désir de se procurer ces perceptions ou de les éviter, et qu'il soit heureux ou malheureux suivant que ce désir est accompli ou non" (3).

décrit les objectifs à la fin de la Logique et qui devait permettre de "diriger nos penchants et nos actions de manière à produire le bonheur de l'être voulant" (III, 380). Au concept de loi vient nécessairement s'ajouter la question (de la légitimité) du pouvoir qui doit l'appliquer. Destutt de Tracy ne reprend pas les trois espèces de gouvernements que distingue Montesquieu (républicain, monarchiste et despotique). Il n'y en a, selon lui, que deux formes: le gouvernement "national" ou de "droit commun" et le gouvernement "spécial" ou de "droit particulier et d'exceptions" (12). Dans le premier type, fondé sur la volonté générale, "tous les droits et tous les pouvoirs appartiennent au corps entier de la nation, résident en lui, sont émanés de lui, et n'existent que par lui et pour lui"; il peut se présenter sous plusieurs formes: démocratie absolue, différentes expressions de gouvernements représentatifs, aristocratie ou monarchie (13). Le gouvernement "spécial" ou d'"exception", au contraire, prétend fonder sa légitimité sur des "droits particuliers": le droit divin, la conquête, la naissance, "un pacte social exprès ou tacite" (14). Celui-ci prend aussi plusieurs formes: démocraties, aristocraties et monarchies.

Destutt de Tracy, d'autre part, substitue au "principe conservateur" sur lequel se fondent les différents types de gouvernements et qui s'exprime dans la vertu, l'honneur et

la crainte, un "principe moteur" provenant des actions mêmes du pouvoir: "Le principe des gouvernements fondés sur les droits des hommes, est la *raison*" (16, italiques dans le texte). Seul le gouvernement représentatif est vraiment durable puisqu'il tire sa légitimité non seulement de la raison mais aussi de "l'amour des individus pour la liberté et l'égalité, ou si l'on veut, pour la paix et la justice" (23).

Après avoir présenté les différentes catégories de gouvernements, Destutt de Tracy aborde ensuite les préceptes de l'éducation chez chacun d'eux. Celle-ci apparaît comme un instrument essentiel de/du pouvoir. En effet, elle peut être contrôlée soit, comme le font les gouvernements "spéciaux", afin "d'abrutir ou de dépraver totalement le peuple, et d'énervier ou d'égarer entièrement les esprits de la classe supérieure", soit, au contraire, dans le cas du gouvernement représentatif pur, afin de favoriser "la propagation des saines et solides connaissances en tous genres" car "il ne peut subsister si elles ne prévalent" (43-44). Pour illustrer l'utilisation qui en est faite par les gouvernements "spéciaux", Destutt de Tracy utilise l'exemple de la collusion qui unit traditionnellement la monarchie héréditaire à l'Eglise.¹

¹Destutt de Tracy reviendra aux livres XXIV et XXV sur la question de la religion "sous le rapport de l'art social" qu'il résume ainsi en en-tête: "Moins les idées

Elle garantit, écrit-il, "la soumission des esprits", prévient toute critique et "accorde le plus d'autorité à l'exemple, à la coutume, à la tradition, aux décisions des supérieurs" (36). L'instruction des classes les plus défavorisées de cette société est limitée "à peu près à l'enseignement religieux" (37). L'absence ou le minimum d'éducation remplit pour ce type de régime une fonction précise:

Car cette espèce d'hommes a besoin d'être tenue dans l'avilissement de l'ignorance et des passions brutales, pour ne pas passer de l'admiration pour tout ce qui est au-dessus d'elle, au désir de sortir de sa misérable condition, et pour ne pas concevoir même la possibilité d'un changement. Car cela la rendrait l'instrument aveugle et dangereux de tous les réformateurs fanatiques et hypocrites, ou même éclairés et bienveillants (38).

Ce contrôle du savoir s'exerce aussi sur l'ensemble de la société. Destutt de Tracy montre à cet effet que le prince doit "rendre les esprits doux et gais, légers et superficiels" pour maintenir son pouvoir. Il écrit:

Les belles-lettres et les beaux-arts, ceux d'imagination et ceux de pur agrément, le goût de la société et le haut prix attaché à l'avantage d'y réussir par ses graces, sont autant de moyens qui contribueront puissamment à produire cet effet. L'érudition même et les sciences exactes n'y nuiront pas: au contraire. On ne saurait trop encourager et mettre en honneur ces talents aimables et ces utiles connaissances (36-37).

religieuses ont de force dans un pays, plus on y est vertueux, heureux, libre et paisible" (387). On se rappellera à ce sujet que Destutt de Tracy écrit ce texte sous l'Empire et qu'il sera publié en France sous la Restauration.

En revanche, un gouvernement représentatif pur, dans la mesure où il est fondé sur la raison, n'a rien à craindre d'une instruction "saine, forte, et généralement répandue" (222). Il n'a besoin ni de "mesures tyranniques et révoltantes" ni de censure pour se maintenir (57).

Destutt de Tracy offre dans son commentaire du livre IV une description de la fonction et des effets de l'éducation dans une société régie par un tel système:

Il doit donc, par tous les moyens, favoriser le progrès des Lumières, et surtout leur diffusion: car il a encore plus besoin de les répandre que de les accroître. Etant essentiellement lié à l'égalité, à la justice, à la saine morale, il doit sans cesse combattre la plus funeste des inégalités, celle qui entraîne toutes les autres, l'inégalité des talents et des lumières dans les différentes classes de la société. Il doit tendre continuellement à préserver la classe inférieure des vices de l'ignorance et de la misère, et la classe opulente de ceux de l'insolence et du faux savoir: il doit tendre à les rapprocher toutes deux de la classe moyenne, où règne naturellement l'esprit d'ordre, de travail, de justice et de raison, puisque, par sa position et son intérêt direct, elle est également éloignée de tous les excès (45).

Ce qui est vrai des rapports qui unissent l'éducation aux différents types de gouvernements l'est aussi des lois. Elles sont, écrit Destutt de Tracy, "l'éducation des hommes faits" (46). Comme il le remarquait déjà dans Quels sont les moyens de fonder la morale chez un peuple? (1798) et qu'il ajoute en appendice à la fin du Commentaire: "Les législateurs et les gouvernants, voilà les vrais précepteurs de la masse du genre humain, les seuls dont les

leçons aient de l'efficacité" (463).¹ Ils sont responsables à travers les lois qu'ils édictent non seulement du bon fonctionnement du corps social mais aussi des mœurs et des habitudes qui influenceront directement sur le bonheur de la société; responsabilité d'autant plus importante quand on se souvient des effets de l'habitude sur "la pensée en action".² Destutt de Tracy constate plus loin à ce sujet que, bien que le peuple puisse toujours avoir recours à "l'insurrection ordonnée par la nécessité" pour se débarrasser d'un monarque qui aurait abusé de son pouvoir, comme se fut souvent le cas en Angleterre, il arrive aussi qu'"il prenne insensiblement les habitudes de la servitude, au point de n'avoir plus ni le désir ni la capacité de s'en affranchir par un pareil moyen." Destutt de Tracy souligne en note que ce texte était écrit sous l'Empire. Il ajoute: "Nous craignons beaucoup alors que l'oppression ne durât assez longtemps, pour qu'on s'y accoutumât" (157).

La transformation des différents systèmes politiques est expliquée dans le Commentaire à partir d'un processus d'évolution historique et non d'un déterminisme géographique (théorie des climats): "Je trouve que la

¹Pour une présentation de ce texte, voir notre ch. II "Théorie idéologique du signe".

²Voir "Effets du trop et du peu: 1. l'Habitude" 139-47.

marche de l'esprit humain est progressive dans la science sociale, comme dans toutes les autres", écrit Destutt de Tracy à ce propos (223). Les trois degrés qu'il distingue ne sont pas, à cet effet, sans rappeler les étapes de l'histoire intellectuelle et sociale de l'humanité chez A. Comte.¹ Ce tableau comprend, tout d'abord, "le premier degré de civilisation" qui correspond à la démocratie ou au despotisme et se caractérise par l'ignorance et la force; les punitions se fondent sur "la vengeance humaine". Le second ou "aristocratie sous un ou plusieurs chefs" est dominé par la religion qui contrôle "les opinions"; les lois pénales sont expliquées en termes de vengeance divine. Dans le troisième, enfin, ou "représentation avec un ou plusieurs chefs" la raison commence à s'imposer, l'esprit philosophique a "plus d'importance" et les lois criminelles sont instaurées avec l'intention ou "le désir d'empêcher le mal à venir" (62 et 223).²

La question de "la liberté politique" (distincte de la liberté individuelle) et de l'équilibre des pouvoirs vient

¹Comte fut exposé à l'Idéologie tracyenne à l'école Polytechnique entre 1814-16.

²Sur l'application des peines et la prévention des délits, on se reportera dans notre texte à la présentation de Quels sont les moyens de fonder la morale du peuple? (79-83).

Destutt de Tracy reprend ce tableau de l'évolution des systèmes politiques à la fin de son "Résumé des 12 premiers chapitres" 228-236.

clure la première partie du Commentaire. Elle est fondamentale car d'elle va dépendre le bonheur de la société dans son ensemble. Se rappelant brumaire, Destutt de Tracy y répond en montrant que le pouvoir ne doit jamais être concentré en un seul homme, comme cela est le cas dans une monarchie ou d'un empire, et qu'il ne doit pas être non plus héréditaire. Il s'oppose ici à la thèse de Montesquieu selon laquelle le modèle constitutionnel anglais serait "le dernier terme de la science sociale" (226). Il lui reproche, en particulier, le fait que les libertés et la séparation des pouvoirs ne soient formellement établie par des "lois politiques". Par contre, le système américain a l'avantage d'énoncer clairement les lois et de prévoir même comment les amender au sein de la constitution. Destutt de Tracy, pourtant, remarquera qu'un tel système ne peut fonctionner que dans le cadre d'une fédération.

Si la partie théorique de l'Idéologie nous avait révélé l'incertitude des signes et les limitations de nos facultés intellectuelles, le Commentaire vient souligner combien nous sommes dépendants de la nature dans l'exercice de notre "peu de liberté":

[L'homme] n'a surtout pas celle d'être autrement, et de faire que tout soit autrement. Il est soumis à toutes les lois de la nature, et spécialement à celles de sa propre nature. Il ne peut les changer, il ne peut qu'en tirer partie, *en s'y conformant* (228, italiques dans le texte).

A cette autre "triste" condition naturelle est venu s'ajouter le danger constant de perdre ce "peu de liberté" en raison de l'archaïsme des institutions. Après une longue et pénible évolution, la société semble être enfin arrivée au seuil du dernier degré qui est celui de "la démocratie de la raison" et qui doit se réaliser sous la forme de ce gouvernement représentatif pur que Destutt de Tracy définit comme :

celui dans lequel, suivant des formes exprimées dans un acte consenti librement et appelé *constitution*, tous les associés nommés *citoyens*, concourent également à choisir leurs différents délégués, et à les contenir dans les limites de leurs missions respectives (22).

Aux abstractions théoriques de Montesquieu qui se perdent dans le *trop* des classifications, le Commentaire prétend répondre par le modèle concis des deux types de gouvernements ("spéciaux" et "nationaux"). Au modèle anglais, il oppose le système américain et souhaite pour la France, du moins en théorie, un gouvernement représentatif national. Symptôme aussi de ce changement radical qui semble s'opérer au niveau de la pensée politique, le concept rousseauiste de "démocratie" se voit désormais profondément modifié. Le modèle n'est plus à trouver dans un lointain passé mais bien dans un présent en train de le façonner. A ce titre, le Commentaire n'est déjà plus une oeuvre du XVIII^e siècle, mais bien plutôt du siècle suivant et, plus particulièrement, comme l'a montré P.-H. Imbert, de la Restauration.

B. Gérance des besoins et des désirs

Traité de la volonté

1. Economie: Science des besoins

Le Traité et les Eléments

Après avoir terminé le Commentaire Destutt de Tracy se remet à la rédaction du Traité de la volonté et de ses effets. L'année 1808 est marquée par la mort de Cabanis qui l'affecte particulièrement et par son élection à la Classe de Langue et de Littérature françaises de l'Institut de France (Académie française) où il occupe désormais le fauteuil de son ancien ami et mentor. Il s'intéresse peu aux activités des différentes commissions ou aux discussions concernant les prix annuels de littérature et de poésie créés par Napoléon. Comme il l'annonce dans une lettre à Jefferson en 1811 qui lui a fait parvenir le Commentary, il vient de terminer son Traité. Il aimerait que cet ouvrage soit également traduit et publié aux Etats-Unis. Jefferson à nouveau s'en occupera mais, en raison d'un retard dû à la traduction, l'ouvrage n'y paraîtra finalement qu'en 1817 sous le titre de A Treatise on Political Economy.¹

¹A treatise on Political Economy, (Joseph Milligan: Georgetown, D. C., 1817); réédition (A.A. Kelley: New York, 1970). Jefferson fera inclure ce texte dans le

Destutt de Tracy souligne dans l'introduction, au premier chapitre de l'Economie et dans la conclusion de cet ouvrage qu'il ne s'agit pas véritablement d'un Traité d'économie politique, mais plutôt d'un Traité de la volonté faisant suite à la Première section des Eléments. L'analyse élaborée dans celle-ci avait permis, écrit-il, de dégager "l'origine et la source de toutes nos connaissances, et les véritables opérations intellectuelles qui entrent dans leur composition". Elle avait aussi mis à jour dans l'économie du *trop* et du *peu* (Idéologie proprement dite, Grammaire), de l'artifice et de l'erreur (Logique et "Supplément...") "la nature et l'espèce de la certitude dont ces connaissances sont susceptibles, et les causes perturbatrices qui les rendent incertaines et erronées" (IV, 49-50). Le Traité de la volonté se présente donc comme l'application pratique de la Première section au niveau, cette fois, de "l'homme voulant et agissant". C'est pour cette raison, insiste Destutt de Tracy, que ce texte ne répond pas aux critères traditionnels de composition et d'exposition de l'économie politique. La partie portant sur l'économie ("De nos actions") et celle devant traiter des "relations de nos besoins physiques avec

programme de Sciences politiques de l'Université de Virginie qu'il fonda en 1819. Destutt de Tracy n'attendit pas la publication américaine de son Traité puisqu'il le fit paraître à Paris en 1815 (Eléments d'Idéologie, IV^e et V^e parties. Traité de la volonté et de ses effets (Paris: Courcier); seconde édition chez le même éditeur en 1818.

nos besoins moraux" ou Morale ("De nos sentiments") seront précédées dans l'Introduction par une étude de la faculté de vouloir et de ses conséquences. La spécificité de ce traité réside dans l'approche "scientifique" - terme à prendre ici dans son acception *idéologique* - qu'il prétend offrir des fondements de la théorie libérale de l'économie. Elle se présente en quelque sorte comme le pendant psychologique de l'oeuvre de J.-B. Say à laquelle elle emprunte la plupart des concepts qui seront développés dans le Traité dont, en particulier, les trois catégories essentielles de cette nouvelle approche de l'économie politique: la production en tant que création d'utilité, la distribution et la consommation.¹ Sa contribution au niveau de la pensée économique libérale n'en sera pas moins reconnue par des économistes tels que John Stuart Mill, Frédéric Bastiat et A. Blanqui qui lui-même considère ce texte de Destutt de Tracy comme, dit-il avec quelque exagération, "le meilleur manuel d'Economie politique que je connaisse". David Ricardo en fait l'éloge dans une lettre à Malthus et ajoute: "He is one of Say's school" (cit. dans Allix 448 et 425). Ajoutons, enfin, que Karl

¹L'article d'Edgar Allix intitulé "Destutt de Tracy, Economiste" est une des rares études consacrées à ce sujet (Revue d'économie politique, XXVI, Recueil Sirey, 1912) 424-451. Elle a le mérite de replacer le Traité dans le contexte des idées économiques et sociales de l'époque (Restauration) et de dégager la contribution spécifique de Destutt de Tracy à l'élaboration de ce nouveau type de discours libéral sur lequel Marx, au milieu du siècle, reviendra longuement.

Marx qui connaissait bien le 4^e volume des Eléments verra dans ces analyses une expression exemplaire du discours capitaliste et en son auteur "le zélateur à froid de la doctrine bourgeoise".¹

La Faculté de vouloir

Destutt de Tracy commence par rappeler que la volonté est la dernière des quatre facultés élémentaires formant la sensibilité. Elle est à prendre ici encore dans son acception générale puisqu'elle recouvre ses manifestations les plus instinctives, se confond avec le désir et consiste à "trouver une chose quelconque préférable à une autre" (IV, respectivement 55-56 et 76). De cette faculté va résulter un ensemble d'idées fondamentales s'enchaînant en fonction de leur dépendance. Toutes les idées, notions (ici économiques) et, par extension, toutes les institutions formant l'état de société trouvent leur origine dans le modèle fourni par la nature dont elles ne sont que les représentations artificielles et conventionnelles:

Il est aussi impossible [à l'homme] de créer une idée ou une relation qui n'ait pas sa source dans la nature, que de se donner un sens qui n'ait aucun rapport avec ses sens naturels. Il suit de

¹Le Capital (Paris: Garnier/Flammarion, 1969) I, XXV, 474). Il le considère plus loin comme "certainement une vraie lumière parmi les économistes vulgaires", II, XX. Marx a lu Destutt de Tracy dans l'édition de 1823 publiée sous le titre Traité d'économie politique (Paris: Bouget et Lévi, 1823).

là que dans toute recherche qui concerne l'homme, il faut arriver jusqu'à ce premier type: car tant qu'on n'a pas le modèle naturel d'une institution artificielle qu'on examine, on peut être sûr qu'on n'a pas découvert sa génération, et que par conséquent on ne la connaît pas complètement (IV, 69).

La première idée provenant de la faculté de vouloir - celle de *personnalité* - est l'expression individualiste de "la conscience de *moi*" ou de "la personne morale" qui sera tout à la fois, ce qu'il montrera plus loin, le principe et l'objet exclusif de tous les devoirs originaux (IV, 63). Ce *moi* va engendrer à son tour l'idée de *propriété* dont elle provient "nécessairement":

On a instruit solennellement le procès de la *propriété*, et apporté les raisons pour ou contre, comme s'il dépendait de nous de faire qu'il y eût ou qu'il n'y eût pas de propriété dans ce monde; mais c'est là méconnaître tout à fait notre nature (IV, 69-70 et 453).

Sous sa forme originelle, elle consiste en "la propriété inaliénable, incommutable et inévitable de [l'] individu et [de ses] facultés" (IV, 75). Elle est "naturelle et nécessaire". Toute discussion sur le bien-fondé de la propriété est donc hors de propos. Marx questionnera ces présupposés et l'*évidence* sur lesquels se fonde cette théorie de la propriété que Destutt de Tracy contribua à canoniser. Après avoir cité le passage du Traité mentionné ci-dessus, il écrit dans l'Idéologie allemande à propos de ces penseurs libéraux classiques: "dès que les théoriciens de la bourgeoisie interviendront

et donneront à cette thèse une expression générale (...)
 l'absurdité commence de plus belle à devenir solennelle et
 sainte."¹ L'individualisme *foncier* - terme à prendre ici
 dans sa double acception relative tant à la "propriété"
 qu'au caractère - qui, dans l'opposition du "tien et mien",
 fonde l'idée de *personnalité* mais aussi et surtout celle de
propriété n'est pas un acquis mais "naît nécessairement
 dans l'être sensible" (IV, respectivement 68 et 70).
 Ainsi, des deux préceptes tirés respectivement du Lév. XIX
 et de Jean XIII: "*Aimez votre prochain comme vous-même*" et:
 "*Aimez-vous les uns les autres, et la loi est accomplie*",
 le premier témoigne d'une complète méconnaissance de la
 nature humaine, alors que le deuxième en démontre "la plus
 profonde connaissance". Destutt de Tracy ajoute: "l'une
 doit mener à faire le roman de l'homme, et l'autre à en
 faire l'histoire" (IV, 74).

De l'idée de *personnalité* et de *propriété* Destutt de
 Tracy déduit les besoins (désirs) mais aussi "tous les
 actes volonté" ou *moyens* qui permettent de les satisfaire.
 Il déclare ainsi que l'individu est également
 "propriétaire de passion et d'action" et par là "de
 souffrance et de puissance" (IV, 87). Tout ce qui lui
 servira (im)médiatement à satisfaire ses besoins
 constituera un *bien* ayant deux valeurs-travail distinctes,

¹Idéologie allemande dans *Oeuvres philosophiques*
 (Paris: Alfred Coste éditeur, 1948) tome VII, 241.

l'une portant sur son acquisition et l'autre sur sa possession. La première, écrit Destutt de Tracy est "plus ou moins conventionnelle et variable" et la deuxième "naturelle et nécessaire" mais, ajoute-t-il, "pas d'une fixité absolue, et c'est ce qui rend très délicats tous les calculs économiques et moraux" (IV, 91 et 455).¹

Vient ensuite l'idée de *liberté* ou de *bonheur* que Destutt de Tracy définit comme "la puissance d'exécuter sa volonté, d'agir conformément à son désir"; elle est en cela "jouissance" et toute privation de cette liberté ou de ce droit au bonheur dont chaque individu a droit constitue une contrainte ou "souffrance" (IV, 99 et 455). La société, dit-il, aura pour devoir de veiller à ce que ce droit soit respecté. Pour Destutt de Tracy, les différentes catégories de *droits* ne sont pas nécessairement corrélatives aux *devoirs*; les *droits*, d'après lui, sont toujours antérieurs. Ils trouvent leur origine dans les besoins et la "*faiblesse*", alors que les *devoirs* trouvent la leur dans les "*moyens*" de les satisfaire et la "*puissance*" (IV, 456). Il résume cette conception de l'intérêt au niveau des relations sociales de la manière suivante: " nos droits sont toujours sans bornes, ou du

¹Marx revient sur ce concept du travail et de la valeur ajoutée chez Destutt de Tracy dans le Capital, I (ch. 1, note 33) 589; voir aussi les "Théories de la valeur ajoutée. Adam Smith" dans K. Marx & F. Engels, Collected Works (London: Lawrence & Wishart, 1989) XXXI, 81; "Théories de la valeur ajoutée. Désintégration de l'école ricardienne" XXXII, 325-366.

moins égaux à nos besoins, et (...) nos devoirs ne sont jamais que le devoir général de satisfaire nos besoins" (IV, 116). La société devra toujours favoriser "la puissance" de chaque citoyen en veillant qu'elle ne se fasse pas au détriment d'un autre et "en les empêchant de se nuire réciproquement" (IV, 125).

Idéologie et économie libérale

La première partie du Traité intitulée "De nos actions" comprend 12 chapitres; les sept premiers sont consacrés à la "Formation de nos richesses" et les cinq derniers concernent la "Distribution", "l'emploi de nos richesses", et la consommation. Il convient de rappeler ici que le terme "économie" est à prendre dans son acception idéologique:

quand on dit *économie politique*, on entend presque uniquement la science de la formation et de l'administration des richesses d'une société politique. Au lieu de cela, dans le plan que je conçois (...) [l'] *économie* consisterait dans l'examen circonstancié des effets et des conséquences de nos actions considérées comme moyens de pourvoir à nos besoins en tous genres, depuis les plus matériels jusqu'aux plus intellectuels (III, 379-80).

Destutt de Tracy reprend dans ce texte de nombreuses idées économiques déjà développées dans le Commentaire, en particulier sur les impôts, la monnaie, le commerce et l'échange, en s'appuyant sur A. Smith mais aussi et surtout

sur J.-B. Say qui semble l'avoir beaucoup influencé.¹ Il commence ici par montrer que l'état de société est tout à la fois "naturel et nécessaire" car l'individu ne veut et ne peut vivre isolé. Il possède, écrit Destutt de Tracy, "un penchant naturel et inné à sympathiser". Ce "penchant" instinctuel lui permet d'éviter ce qui pourrait venir entraver la satisfaction de ses désirs. Cependant, la société en tant que telle est dépeinte comme une abstraction. Elle ne se définit que par des réseaux de conventions entre individus, que dans "une série continuelle d'échanges" (IV, 131). Il félicite à cet égard A. Smith pour avoir le premier montré précisément dans la Richesse des nations (1776) qu'à la différence des animaux, "l'homme seul fait des échanges proprement dits" (IV, 142). Il lui reproche cependant de n'avoir pas su remonter à l'origine de cette aptitude qu'il localise, lui-même, dans le langage et qui a permis d'établir les conventions et, par là, le commerce: "le commerce est toute la société, comme le travail est toute la richesse" (IV, 143). Ces échanges, nous dit Destutt de Tracy, ont trois avantages remarquables: "concours de forces, accroissement et conservation des lumières et division du

¹Voir à ce sujet, en particulier, le ch. XIII du Commentaire 284-95. Destutt de Tracy avait lu le récent ouvrage de J.-B. Say intitulé Simple Exposé de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses (1803) première édition de son Traité d'Economie politique. Il critiquera Say et Smith pour être encore trop influencés par les physiocrates.

travail", définissant ainsi, selon Marx, le mode de production capitaliste (146).¹

Inégalité et Intérêt

Cherchant à dégager la spécificité de l'économie politique présentée par Destutt de Tracy, E. Allix remarque que celui-ci se distingue des autres théoriciens libéraux classiques par "un chaleureux plaidoyer en faveur des classes inférieures de la société" (432). On devrait cependant s'interroger sur les motifs qui sous-tendent cette apparente commisération. S'il est vrai qu'il est parmi les premiers à avoir abordé le problème de la répartition des richesses et de l'inégalité, l'intérêt dont

¹Marx revient sur cette conception de la société décrite en tant que pur système d'échanges économiques/commerciaux et non plus en tant que "communauté d'hommes" dans ses "Remarques sur James Mill, Éléments d'économie politique"; il reprend l'image employée par Destutt de Tracy en le citant, ainsi que celle d'Adam Smith selon lequel la société est une "société commerçante" dans laquelle "chacun de ses membres est un marchand". Reprenant ce même type de discours/fiction, il montre que dans un tel système tous les rapports sociaux sont décrits en termes de "réciprocité dans l'aliénation": "Political economy -like the real process - starts out from the relation of man to man as that of property owner to property owner. If man is presupposed as property owner, i.e., therefore as an exclusive owner, who proves his personality and both distinguishes himself from, and enters into relations with, other men through this exclusive ownership - private property is his personal distinctive, and therefore essential mode of existence - then the loss or surrender of private property is an alienation of man, as it is of private property itself." Collected Works, III, 217-218 (italiques dans le texte).

Sur l'analyse de la production du travail chez Destutt de Tracy, voir Collected Works, XXX, 263-264.

il témoigne à l'égard de cette question s'inscrit, en fait, dans un contexte purement utilitariste ayant pour but de favoriser la gérance la plus efficace des besoins et des désirs (jouissance/souffrance), c'est-à-dire de *biens* (capital) au sein de la société. Celle-ci ne peut s'effectuer que dans un système d'inter-dépendance entre entrepreneurs et salariés. Tout comme la première section des Eléments avait établi "cette triste vérité" concernant les limitations inhérentes à la nature même des facultés intellectuelles, le Traité va fonder ses principes d'économie politique sur une autre vérité non moins "triste" concernant la condition "misérable" de l'individu en société (IV, 262 et 465). Celle-ci nous révèle que "l'inégalité" est un état de fait inévitable car elle est "naturelle"; en effet, écrit Destutt de Tracy, "l'opposition fréquente des intérêts entre nous, et l'inégalité des moyens, sont donc des conditions de notre nature, comme la souffrance et la mort (...) Je pense que ce mal est nécessaire, et qu'il faut s'y soumettre" (IV, 264). Il rappelle de plus:

Il n'est pas inutile d'avoir présent à l'esprit ce tableau triste mais vrai de notre condition, Il nous apprend à ne pas vouloir l'impossible, et à ne pas prendre pour une suite de nos fautes, ce qui est une conséquence de notre nature. Il nous ramène du roman à l'histoire (IV, 262).

Bien qu'elle soit un mal, cette inégalité s'avère pourtant nécessaire dans le processus de production de

capital dont il revient à "l'économie sociale" de corriger les excès moins, sans doute, pour des raisons morales que pour protéger la cohésion et l'efficacité du système lui-même (IV, 289). Dans la théorie de l'économie qu'il substitue à celle des physiocrates dans laquelle l'entrepreneur apparaît comme la force centrale, Destutt de Tracy montre comment le capital crée trois catégories de travailleurs (savant, entrepreneur et ouvrier) et comment le premier et le dernier "seront toujours à la solde de l'entrepreneur". Celui-ci représente "le coeur du corps politique" et "[ses] capitaux en sont le sang" (IV, 338). Il est également "dans la nature des choses" que les travaux des ouvriers "soient toujours les plus mal payés" (IV, 175). La société sous son aspect économique peut se réduire, en définitive, à deux grandes catégories qui sont la principale source d'inégalités: celles des entrepreneurs/employeurs et celle des salariés/ consommateurs dont les intérêts sont "par nature" opposés. Si l'on ne peut changer cet état de fait dans la mesure où il est "nécessaire" et "naturel", la société par contre se devra de favoriser l'éducation, de protéger les citoyens et d'essayer de réduire l'inégalité des richesses: en un mot, lutter contre ce qu'il appelle "l'inégalité de pouvoir". De telles actions sont essentielles pour protéger l'ordre social. Destutt de Tracy souligne aussi après Malthus, l'importance du contrôle de l'expansion de la population en

raison de l'effet de "misère" qu'elle ne manque pas de provoquer dans les classes les plus défavorisées.

Paradoxalement, les mêmes mesures qui cherchaient à réduire les inégalités vont aussi contribuer à les créer :

En diminuant l'égalité de pouvoir, et par là établissant la sûreté, la société produit le développement de toutes nos facultés et accroît nos richesses, c'est-à-dire nos moyens d'existence et de jouissance. Mais plus nos facultés se développent, plus leur inégalité paraît et augmente, et elle amène bientôt l'inégalité de richesse, qui entraîne celle de l'instruction, de capacité et d'influence. (IV, 321).

L'intérêt général de la société demande néanmoins que celui des classes les plus démunies, autrement dit des pauvres "salariés" soit respecté. Cet intérêt, nous dit Destutt de Tracy, repose sur trois principes. Le premier est celui d'"humanité". Il remarque, en effet, que pour le pauvre le mot *intérêt* revêt un "degré d'énergie" bien différent de celui qu'il peut avoir pour un ministre ou un entrepreneur. Dans son cas, écrit-il, "il s'agit presque toujours de la possibilité de son existence ou de la nécessité de sa destruction, c'est-à-dire de sa vie ou de sa mort" (IV, 295). Le deuxième se fonde sur celui de "justice". Pour Destutt de Tracy, cette dernière est d'autant plus importante que la classe pauvre est la plus nombreuse et pour cette raison: "c'est toujours ce qui lui est utile qui doit être préféré" (IV, 296). Le troisième, tout aussi pragmatique, tient à "la politique". Le bon fonctionnement de l'activité économique repose sur une

société stable sachant prendre en charge les classes les plus défavorisées.

Ayant posé les raisons pour lesquelles la société se doit de protéger les pauvres salariés, Destutt de Tracy montre ensuite quels sont "les véritables intérêts du pauvre" (IV, 296). Ce dernier est tout aussi intéressé que les plus riches au maintien de la propriété privée (le capital) car le peu qu'il possède lui est éminemment précieux; de plus, c'est d'elle que dépend son travail et donc sa subsistance. Le salaire qu'il reçoit ne doit être ni trop élevé, cela nuirait à la production (de capital), ni trop bas car cela contribuerait à la misère mais "suffisant" et surtout "constant".¹ Ce dernier point est particulièrement important pour le pauvre parce que son salaire étant *nécessairement* bas, il sera le plus sensible aux variations de prix. En tant que consommateur, il aura aussi intérêt à ce que le prix des marchandises ne soit pas trop élevé. Destutt de Tracy résume cette partie en rappelant la "thèse générale" suivant laquelle: "rien de ce qui est passager n'est réellement utile au pauvre. En

¹Pour illustrer ce point Destutt de Tracy utilise plusieurs exemples dont celui des Etats-Unis. Il écrit à ce propos: "(...) comparez [les états du nord] à ceux du sud. Les premiers ne fournissent que des denrées très communes; la main d'oeuvre y est à un prix que l'on peut dire excessif; pourtant ils sont pleins de vigueur et de prospérité, tandis que les autres restent dans la langueur et la stagnation, malgré qu'ils soient propres aux productions les plus précieuses, et qu'il emploient l'espèce de travailleurs la plus mal payée, les esclaves" (IV, 300).

cela encore il a les mêmes intérêts que le corps social" (IV, 305).

Critique idéologique des physiocrates

Le concept de société en tant que pur système d'échanges entraîne une redéfinition en particulier de la *production*, de l'*utilité* et de la valeur-travail, ainsi qu'une réorganisation des différents agents économiques. C'est précisément à ce niveau que s'opère la critique idéologique des physiocrates. Cette critique en apparence purement économique laisse pourtant aussi apparaître un subtexte politique (idéologique) opposant à une aristocratie oisive la nouvelle image de "la bourgeoisie laborieuse" (Allix 443).

Destutt de Tracy emprunte encore largement à J.-B. Say dans son analyse du concept de production. Il en offre une double définition. Elle consiste, tout d'abord, à "opérer dans [les] êtres des changements de forme et de lieu qui les approprient à notre usage, qui les rendent utiles à la satisfaction de nos besoins." Il la résume dans la formule lapidaire suivante: "produire, c'est donner aux choses une utilité qu'elles n'avaient pas" (IV, 148). La production peut revêtir de nombreuses formes suivant les différents degrés d'utilité qu'on lui assigne:

En général on peut dire que tout ce qui est capable de procurer un avantage quelconque, même un plaisir frivole, est utile. Je crois que c'est là la véritable valeur de ce mot; car, en

définitif, tout ce que nous désirons, c'est de multiplier nos jouissances et de diminuer nos souffrances; et certainement le sentiment de plaisir et de satisfaction est un bien; tous les biens ne sont même que celui-là diversement modifié: ce qui nous le procure est donc utile (IV, 157).

Le degré d'intensité du désir sera calculé en fonction des sacrifices, c'est-à-dire "le prix d'un travail", que l'individu est prêt à accepter (de payer) afin d'obtenir un objet. La valeur ou le prix de ce bien sera fixé par la loi de l'offre et de la demande (161).

Destutt de Tracy reprend les trois catégories de l'industrie établie par J.-B. Say: agriculture, industrie et commerce. La première pourtant, écrit-il, ne devrait être considérée que comme une forme de "l'industrie manufacturière" puisqu'elle en possède toutes les caractéristiques: le rôle de l'entrepreneur y est rempli par les *fermiers* (gros et petits) ou par les *métayers* /*manouvriers*. Le propriétaire qui dans l'économie physiocratique joue un rôle essentiel est ici ignoré car il n'est considéré que comme un "prêteur". Poursuivant sa critique de ce modèle, il remarque:

On ne peut assez s'étonner de voir que presque tous les hommes, et particulièrement les agronomes, ne parlent des grands propriétaires de terre qu'avec un amour et un respect vraiment superstitieux; qu'ils les regardent comme les colonnes de l'état, l'âme de la société, les pères nourriciers de l'agriculture, tandis que le plus souvent ils prodiguent l'horreur et le mépris aux prêteurs d'argent, qui font exactement le même service qu'eux (IV, 183).

Au niveau de la production, les propriétaires qui ne font que vivre de leurs rentes n'ont que très peu à offrir puisqu'ils ne génèrent aucun profit. Ils appartiennent à la classe "*oisive*" et s'opposent en cela à l'"entrepreneur d'industrie" qui, lui, travaille et produit des profits. Ce dernier paie un salaire aux ouvriers, des rentes aux propriétaires dont ils se servent d'une partie pour rétribuer du travail. Au niveau de la consommation, les propriétaires/"capitalistes oisifs" sont tout aussi improductifs puisque "[leurs dépenses] n'ont pour objet que leur satisfaction personnelle, et qu'elles alimentent une nombreuse population qu'elles font subsister, mais dont le travail est complètement stérile" (IV, 334); elles ne contribuent pas vraiment à l'accroissement de la richesse nationale. Cette critique du *luxe* compris comme "consommation superflue" semble, cependant, contredire la définition de l'*utilité* précédemment avancée ("ce qui contribue à augmenter nos jouissances ou à diminuer nos souffrances" IV, 460). L'ambiguïté de cette position chez Destutt de Tracy s'explique pour des raisons morales, voire politiques.¹ Les "capitalistes actifs", par contre, qui

¹Il écrit à ce propos: "Le goût des dépenses superflues, dont la principale source est la vanité, la nourrit et l'exaspère; il rend l'esprit frivole et nuit à sa justesse; il produit le dérèglement dans la conduite, qui engendre beaucoup de vices, de désordres, de troubles dans les familles; il conduit aisément les femmes à la dépravation, les hommes à l'avidité, les uns et les autres au manque de délicatesse et de probité, et à l'oubli de tous les sentiments généreux et tendres; en un mot, il

ne vivent que de leurs profits gèrent non seulement leurs propres capitaux mais aussi ceux des "capitalistes oisifs". Leurs dépenses ne se font qu'en fonction des profits qu'ils sont susceptibles de produire.

Ce modèle, toutefois, pêche en un point crucial. En effet, comme Marx le montre dans l'étude qu'il lui consacre dans le Capital, la théorie proposée par Destutt de Tracy pour expliquer l'origine du profit se contredit elle-même. D'après ce dernier, c'est "en vendant tout ce qu'ils produisent plus cher que cela ne leur a coûté à produire" que les "entrepreneurs d'industrie" réalisent des profits (IV, 337-38). Ils vendent ces biens entre eux mais aussi aux travailleurs-salariés qui sont payés soit par eux soit par "les capitalistes oisifs"-rentiers. Ils récupèrent ainsi la presque totalité des salaires qu'ils avaient payés aux employés. Le profit, montre Marx, ne pourra être généré que si "le travail est payé en-dessous de sa valeur", autrement dit, "en-dessous des moyens de subsistance nécessaires à la reproduction du travailleur-salariés". Marx ajoute: "si donc un salaire normal est payé - et d'après Destutt de Tracy, c'est ce qui devrait se faire - il ne reste alors plus d'argent pour le profit, ni

énervé les âmes en rapetissant les esprits, et il produit ces tristes effets non seulement sur ceux qui en jouissent, mais encore sur tous ceux qui y servent ou qui l'admirent, ou qui l'imitent, ou qui l'envient" (IV, 368).

pour l'entrepreneur d'industrie ni pour le capitaliste oisif".¹

Commentant en conclusion de son analyse la complaisance avec laquelle Destutt de Tracy juge sa propre analyse, Marx ne peut s'empêcher, nous dit-il, de citer en français le passage dans sa totalité. Citation d'autant plus importante qu'elle donnera lieu, à travers le jeu de miroirs anamorphiques auquel elle renvoie, à la métaphore la plus reprise pour décrire le processus de renversement qui s'opère dans toute idéologie:

Destutt de Tracy:

On remarquera, j'espère, combien cette manière de considérer la consommation de nos richesses est concordante avec tout ce que nous avons dit à propos de leur production et de leur distribution, et en même temps *quelle clarté elle répand sur toute la marche de la société*. D'où vient cet accord et cette lucidité? de ce que nous avons rencontré la *vérité*. Cela rappelle l'effet de ces miroirs où les objets se peignent nettement et dans leurs justes proportions quand on est placé dans leur vrai point de vue, et où tout paraît confus et désuni quand on en est trop près ou trop loin (IV, 342-43, italiques ajoutés par Marx).

Marx:

Et, si, dans toute l'idéologie, les hommes et leurs rapports nous apparaissent placés la tête en bas comme dans une *camera obscura*, ce phénomène découle de leur processus de vie historique, absolument comme le renversement des objets sur la rétine découle de son processus de

¹"Destutt de Tracy's Theory of Reproduction", Capital, Book II (New York: Random House, Inc., 1978) 556-64. Notre traduction de la version anglaise.

vie directement physique (Idéologie allemande,
Ed. soc. 50).¹

A la suite de cette longue citation de Destutt de
Tracy, Marx conclut: "Voilà le crétinisme bourgeois dans
toute sa béatitude!" (Capital 564).

¹Sur la question du "monde renversé", on se reportera
à l'ouvrage de Sarah Kofman, Camera obscura: De l'idéologie
(Paris: éd. Galilée) et, en particulier, le ch. I "Marx
Magie noire" 13-35.

2. Morale: Science des désirs

Morale: définition idéologique

La deuxième partie du Traité de la volonté intitulée "De nos sentiments et de nos passions ou Morale" est rédigée dans une période secouée par des événements historiques majeurs qui, après le désastre de la retraite de Russie, la campagne de France et l'entrée des forces alliées à Paris, culmine avec la déchéance de l'Empereur que Destutt de Tracy, en tant que sénateur, signe en 1814. L'année suivante, celle de Waterloo, il remet à son éditeur le manuscrit de la 4^e partie des Eléments d'Idéologie ou Traité de la volonté, ainsi que le début de la 5^e partie portant sur la Morale qui seront publiés ensemble. Celle-ci ne comprend que le chapitre premier ("Idées préliminaires") suivi par deux pages du chapitre suivant intitulé "De l'amour" qui s'interrompt au début d'une phrase par des points de suspension, *pendent opera interrupta*, comme si remarque G. Chinard, "la plume fût tombée des mains du sexagénaire qui voulait entreprendre un ouvrage au-dessus de ses forces."¹ Il était d'autant plus difficile

¹G. Chinard, éd., De l'amour de Destutt de Tracy (Paris: Les Belles-Lettres, 1926) i.

d'imaginer que Destutt de Tracy ait pu terminer le "De l'amour" que le Traité de la volonté comporte une "Note finale" dans laquelle l'auteur annonce: "Je sou mets aujourd'hui au public le commencement de ce cinquième volume, parce que je n'ai plus l'espérance de l'achever" (V, 522). Une note incluse dans l'édition italienne, nous apprend que ce texte avait été en fait achevé en 1813. Il faudra donc attendre plus d'un siècle pour qu'on puisse le retrouver. G. Chinard le découvrit, en effet, dans une édition en 10 volumes des Eléments d'Idéologie (1817-1819).¹ Le manuscrit original étant perdu, c'est la traduction retraduite en français de l'italien qu'il annota et fit paraître en 1926, terminant ainsi de nombreuses spéculations concernant l'existence de cette oeuvre.

Bien que ce traité porte sur la *morale*, le concept utilisé ici n'a cependant rien à voir avec l'acception courante de ce terme. Il ne s'agit, écrit Destutt de Tracy, ni de "donner des règles de conduite" ni de poser des principes" ni d'"établir des maximes". Au contraire, dit-il: "je veux tout simplement faire l'histoire de nos

¹G. Chinard donne la référence suivante de la traduction italienne des Eléments: Elementi d'Ideologia del Conte Destutt de Tracy...per la prima volta pubblicati in italiano con prefazione et note dal Cav. (Giuseppe) Compagnoni. Parte Quinta ossia Trattato della volontà e dei suoi effetti. Diviso in tre volumi con un saggio Catechismo morale. Vol. III. Milano. - Dalle Stamperia di Giambattista Lonzogno. 1819.

affections, sentiments ou passions" (V, 475-76). La morale se définit comme "la connaissance de nos vrais et solides intérêts" (V, 506).

Il rappelle dans un premier temps les prémisses sur lesquelles se fondent la première partie du Traité: (1) la faculté de vouloir consiste à "préférer une chose à une autre"; (2) elle est "la source de tous nos "désirs"/ besoins, mais aussi des "actions volontaires" ou "moyens" qui permettent de satisfaire ces besoins (V, 524).

Pour Destutt de Tracy, la question consiste maintenant à savoir si les "actions volontaires" (ou le désir que l'on éprouve) sont suffisantes pour produire un résultat quelconque ou, posée autrement, si elles en sont "les causes efficientes" (V, 478 et 526). S'appuyant sur la littérature scientifique de l'époque, il va opter résolument, comme Maine de Biran le lui avait déjà reproché, pour le "*trop peu de liberté*". Il est, conclut-il, impossible de comprendre comment, sans en avoir conscience, un "simple sentiment" ou un "désir vague" peut, en fait, être la cause d'un mouvement ou d'une action (V, 479 et 525). Le recours au concept d'âme pour expliquer un tel mécanisme serait tout aussi incompréhensible. Comment enfin expliquer, remarque-t-il, les mouvements volontaires chez les animaux même les moins évolués qui, pourtant, ne possèdent pas des facultés intellectuelles aussi développées que les nôtres? Il cite longuement à cet égard

le Traité élémentaire d'histoire naturelle d'André-Marie Constant-Duméril sur les abeilles.¹ Cette disposition instinctuelle dont témoignent ces insectes devrait être donc considérée comme "des conséquences nécessaires de l'organisation de ces animaux" et ces derniers "comme des machines montées pour produire ces effets" (V, 491).

A défaut d'explications satisfaisantes de ces phénomènes, Destutt de Tracy préfère n'y voir qu'une série d'"actes mécaniques, chimiques, physiologiques (...) qui, depuis le mouvement qu'excite le stimulus qui met en jeu la sensibilité, jusqu'à celui par lequel l'animal réagit sur les êtres qui l'entourent, s'enchaînent nécessairement tantôt suivant, tantôt malgré la volonté de l'être, mais toujours indépendamment de cette volonté" (V, 480-81). Le modèle qui, d'après lui, serait intellectuellement le plus plausible provient d'un philosophe que l'on ne s'attend pas à voir mentionné ici. En effet, pour Destutt de Tracy, l'harmonie préétablie de Leibnitz a au moins, d'une part, l'avantage d'intégrer un grand nombre de phénomènes

¹(2^e éd. en 2 vol., Paris, 1807). E. Kennedy liste plusieurs ouvrages dont Destutt de Tracy avait dû avoir connaissance lors de la rédaction de la 5^e partie du Traité tels que: César Julien-Jean le Gallois, Expériences sur le principe de la vie, notamment sur celui des mouvements du coeur, et sur le siège de ce principe... (Paris, 1812); Franz Joseph Gall, G. Spurzheim, Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier... (Paris, 1810-19); Voir E. Kennedy, Destutt de Tracy and the Origins of Ideology... 217 note #38 pour complètes références. Rappelons en passant que le Frankenstein de Mary Shelley date de 1817.

physiologiques inexplicables sans chercher à y voir "une sorte de vertu magique"; elle permet, d'autre part, de reconnaître nos limitations et d'"écarter une idée fausse qui y substitue l'erreur".¹ Il ajoute: "la saine philosophie ne consiste pas à résoudre les questions qui sont insolubles dans l'état actuel de nos connaissances, mais à connaître le vice des solutions dont nous nous contentons mal à propos, et qui nous éloignent de trouver les véritables" (V, 481-82). C'est précisément la raison pour laquelle il rejette le recours au concept d'âme comme "cause efficiente" car il ne peut être prouvé et, de toute façon, "cette supposition-ci n'explique rien" (V, 498).

Selon Destutt de Tracy, ce qui a été montré au niveau de l'animal est aussi applicable chez l'homme. En effet, de nombreux mouvements "nécessaires à l'action de la vie" s'effectuent dans le corps à notre insu et sans que nous n'en ayons conscience, indépendamment du "sentiment de vouloir" (V, 495). Cette approche, cependant, sera jugée par les adversaires de l'Idéologie comme étant, tout d'abord, "souverainement immorale" car elle semble conduire

¹Destutt de Tracy souligne, néanmoins, que bien que sur ce point il s'accorde avec Leibnitz, il lui préfère *bien entendu* Descartes car, écrit-il, "le Français a toujours eu pour principe (quoiqu'il n'y ait pas toujours été fidèle) d'employer l'observation et l'expérience, et de s'en tenir strictement à ce qu'elles nous apprennent, au lieu que l'autre [Leibnitz] a plus donné à l'imagination et aux conjectures" (V, 492 en note).

à un déterminisme radical privant l'homme du "mérite" et du "démérite" de ses actions, mais également comme "dégradante pour l'humanité" (V, 499). Destutt de Tracy pense sans doute ici au comte Louis-Philippe de Ségur qui avait violemment attaqué l'Idéologie dans sa réponse au discours de réception qu'il avait prononcé pour son élection à l'Académie française.¹ Il répond à ces critiques en rappelant que ce système n'a pour but: "ni de nous humilier, ni de nous glorifier, mais de savoir ce que nous sommes; et ce qui peut nous faire le plus d'honneur et de profit, c'est de bien nous connaître et de trouver la vérité" (V, 499). Dans un tel contexte, le reproche même d'immoralité doit être remis en question car, indique-t-il, l'histoire a montré que de nombreuses croyances, jusqu'alors totalement inacceptables, se sont révélées avec le temps "nullement incompatibles (...) avec la saine morale philosophique, et spécialement avec la morale chrétienne" (V, 500). Destutt de Tracy fait allusion ici à l'héliocentrisme copernicien et à la condamnation de Galilée par le tribunal de l'Inquisition. Il ajoute:

¹Stendhal se souviendra de cet incident dans ses Souvenirs d'égotisme. Il écrit: "Ensuite, les Français n'ont pas apprécié l'Idéologie et la Logique. M. de Tracy n'a été appelé à l'Académie par ces petits rhéteurs musqués que comme auteur d'une bonne grammaire et encore dûment injurié par ce plat Ségur, père d'un fils encore plus plat, le Philippe, qui a écrit nos malheurs de Russie pour avoir un cordon de Louis XVIII." Souvenirs d'égotisme (Paris: Gallimard/Folio, 1983) 63.

Cependant de quoi s'agit-il dans toutes nos recherches? de trouver des vérités sans doute, et uniquement de trouver des vérités. Si donc il était possible qu'une assertion constatée vraie fût réellement immorale, ou qu'une assertion immorale fût vraie, je le dis hardiment, il faudrait encore l'admettre sans balancer. Car enfin la vérité est la vérité, et c'est ce que nous cherchons, et nous ne pouvons jamais chercher autre chose. Mais rassurons-nous; cette opposition entre la raison et la vertu, entre le vrai et le bien, ne peut jamais exister. Ce sont des choses indissolubles et inséparables (V, 501).

Cette "nécessité universelle" ne conduit pas obligatoirement à l'immoralité puisque nous sommes jugés par les effets de nos sentiments et de nos actions et non point par leurs causes. En effet, "nécessaire ou non nécessaire", souligne-t-il, "tout ce qui tend au bien de l'humanité est louable et vertueux; tout ce qui tend au mal est vicieux et répréhensible" (V, 503).

Avant d'en arriver au traité de morale proprement dit, il se propose d'appuyer ses thèses sur les récentes découvertes de la physiologie, en particulier de Gall sur le cerveau. Celle-ci distingue deux modes d'existence chez l'homme: la vie *organique* ou *intérieure* et la vie *animale* ou *extérieure*. La première, contrôlée par "le nerf grand sympathique", comprend ce qu'on appelle "les fonctions de *conservation*" qui incluent la circulation, la digestion, etc., alors que la deuxième, ayant pour centre le cerveau, comprend celles de "*relation*": mouvement, parole, reproduction. Bien que ces deux modes paraissent être

spécialisés, le premier pour les actions indépendantes de la volonté et le second pour celles qui sont volontaires, il est souvent impossible de les démêler. Quoi qu'il en soit, on peut toutefois différencier deux types de sentiments ou de besoins correspondant à ces fonctions. Ainsi, le "sentiment de personnalité" provient du besoin de conservation. Il définit "une foule d'intérêts qui nous sont propres et particuliers" et provoque souvent des réactions hostiles vis-à-vis des autres. L'homme, pourtant, n'est pas fondamentalement mauvais; il ressent naturellement "le besoin de sympathiser" qui dérive quant à lui des "fonctions de relation". Destutt de Tracy en offre la définition suivante:

J'appelle besoin de sympathiser ou sympathie ce penchant qui nous porte à nous associer aux sentiments de nos semblables et même à ceux de toute la nature animée, qui fait que le spectacle de la douleur est une peine pour nous et celui de la joie un plaisir, qui fait que lorsque nous sommes malheureux nous avons besoin d'être plaints, et que quand nous sommes heureux notre satisfaction n'est complète que lorsqu'elle est partagée, qui fait enfin que le sentiment d'aimer nous est agréable à éprouver et à inspirer, et que le sentiment de haïr ou d'être haï est pénible et triste (V, 515).

La gérance des désirs devra donc prendre en considération ces deux fonctions et reconnaître que "le besoin de conservation", aussi négatif qu'il puisse paraître, ne peut être supprimé parce qu'il fait partie de notre nature. Pour Destutt de Tracy, "le seul moyen que nous (...) ayons est de le soumettre à la voix de la

justice et de la raison quand elles exigent de lui des sacrifices" (V, 517-18).

Le traité peut maintenant commencer. Il s'ouvre sur l'analyse des passions et plus précisément "par la plus précieuse de toutes, l'amour" (V, 527). Comme il l'annonce dans la "Note finale" qui vient terminer d'une façon abrupte le chapitre "De l'amour" après deux pages, la Morale aurait, tout d'abord, abordé les "passions bienveillantes" pour étudier ensuite celles "haineuses" qui nous viennent du "besoin de conservation" (V, 522). Cet ouvrage avec celui portant sur la Législation aurait ainsi constitué la sixième partie des Eléments d'Idéologie. "Mais, ajoute-t-il, rien de tout cela ne m'est plus permis, et ce morceau sera mon dernier écrit" (V, 523).

Amour idéologique

Nous savons maintenant qu'il avait envoyé en Italie une copie manuscrite du "De l'amour" pour le faire publier dans une édition en dix volumes des Eléments. Sa correspondance avec Jefferson révèle aussi qu'il aurait aimé que ce texte paraisse aux Etats-Unis comme son Commentary et le Treatise on Political Economy. Dans une lettre qu'il lui fait parvenir en 1821, il explique les raisons qui l'ont amené à ne pas le publier en France ainsi que la place qu'il occupe dans son oeuvre:

Je serais bien aise que l'on joignit à ces premiers chapitres le second qui traite de l'Amour. Je n'en ai imprimé dans l'édition française que les premières lignes, mais il est fait tout entier depuis longtemps, et si je ne l'ai pas publié, c'est par une sorte de timidité de faire confidence entière à tout ce qui m'entoure de sentiments les plus secrets sur certains objets. N'éprouvant pas le même embarras dans l'éloignement, je l'ai laissé imprimer dans la traduction italienne, et j'avoue que j'y attache quelque importance, d'abord parce qu'il est un échantillon de la manière dont je voulais parler de toutes nos passions l'une après l'autre, et ensuite parce qu'il me paraît qu'on peut en tirer des conséquences importantes pour la législation. Je me figure d'ailleurs qu'il pourrait paraître moins étrange à votre sage nation qu'à toute autre. Dans cette confiance je prends la liberté de vous en envoyer ci-joint une copie manuscrite. Si vous l'approuvez, je vous la recommande. Si vous la condamnez, je vous prie de la jeter au feu. Je l'abandonne."¹

Les thèses avancées dans cet ouvrage sur des sujets tels que le divorce par consentement mutuel ou l'émancipation des jeunes filles étant loin d'être partagées par Jefferson, ce dernier en fait, comme le remarque G. Chinard, n'accusa même pas réception du manuscrit et dut soit bien vite l'oublier soit suivre la dernière recommandation de Destutt de Tracy.

Si, contrairement à ce qu'il paraît indiquer dans sa lettre à Jefferson, on ne trouve dans le De l'amour aucune référence intime ou personnelle qui pourrait lui être embarrassante, le texte présente par contre une critique

¹G. Chinard, Jefferson et les Idéologues, (lettre du 22 février 1821) 210.

parfois acerbe de l'institution du mariage, du traitement de la femme, de l'éducation des filles.

Avant d'en arriver à cet aspect de l'analyse, Destutt de Tracy rappelle que l'amour répond autant à un besoin physique qu'à une "passion" ou sentiment purement intellectuel. Bien que la méthode d'analyse diffère ici quelque peu, cette approche est pourtant loin d'être révolutionnaire. Comme le montre Peter Gay, on peut en retracer les diverses expressions de l'antiquité grecque et latine à Plutarque et à Emerson, de Coleridge à Freud.¹ Le premier, ou besoin de reproduction, écrit Destutt de Tracy, est "le plus violent de tous" mais il ne représente qu'"une partie" ou ne constitue que "la base" de l'amour (2). En effet:

L'amour n'est pas seulement un besoin physique. C'est une passion, un sentiment, un attachement d'individu à individu. Même dans les êtres dont le moral est le moins développé, et jusque dans beaucoup d'animaux, il vit de préférence, il n'est pas toujours déterminé par la seule beauté; le plaisir d'aimer et d'être aimé y a autant ou plus de part que celui de jouir. La preuve en est que la jouissance forcée est très imparfaite; elle est même physiquement pénible; et la jouissance trop partagée ou trop facile est sans

¹Peter Gay, The Bourgeois Experience: Victoria to Freud, vol. II The Tender Passion (New York/Oxford: Oxford UP, 1986) 45. Voir en particulier le ch. 1 "Two Currents of Love" 44-95. Il remarque à propos de cette conception: "There was in fact one essential principle on which cynics, metaphysicians, researchers, and ordinary bourgeois could cheerfully unite: true love is the conjunction of concupiscence with affection." Il ajoute: "Freud was only summing up the accepted wisdom when he observed that 'a completely normal attitude of love' requires the uniting of 'two currents,' the 'tender and the sensual'" 45.

saveur parce qu'elle ne prouve pas le sentiment."¹

Qu'elles soient considérées, pour reprendre la citation de Voltaire qui inaugure le traité, comme un "dieu" ou un "démon", ces deux conceptions de l'amour ont bien souvent conduit "à des jugements inexacts, absurdes ou faux" (3). Il cite à cet égard les "idées extravagantes" entourant, par exemple, la virginité et la chasteté des femmes mais également les croyances et les institutions tout aussi bizarres qu'absurdes ou aberrantes que l'on trouve chez les orientaux, les Grecs et les Romains: sacrifices de vestales, rites de purification, harems, castration, homosexualité institutée, parmi d'autres. A partir du Moyen-Age, continue-t-il, l'Eglise va régenter et codifier tout ce qui concerne les rapports entre l'homme et la femme en leur conférant un caractère sacré. Cette dernière devient à cette époque l'objet d'une idolâtrie tout aussi aberrante à ses yeux que la cruauté avec laquelle elle avait été traitée précédemment. Le culte de la Dame avec ses rituels et ses sacrifices ("les folies de la galanterie chevaleresque" et "la naïveté pastorale"), les excès auxquels conduit l'amour platonique s'opposent "au cours naturel et au libre développement" de l'amour et sont fondamentalement nuisibles pour la société (14). Ils sont incompatibles avec "l'intérêt de la famille" qui pour

¹les citations du De l'amour renvoient désormais à l'édition de G. Chinard (Paris: Belles-Lettres, 1926) 2-3.

Destutt de Tracy en est l'élément unificateur et stabilisateur essentiel :

On doit remarquer que ce sentiment, qui résulte de notre nature, fortifie et perpétue tous les autres et rend l'union plus intime. Dans le bel âge, il rend la passion plus touchante et plus vive en lui donnant de nouveaux sujets de s'exercer et de se développer. Plus tard, quand la passion n'est plus de saison, il la remplace par les plus douces habitudes. Il améliore ceux qu'il anime, il les rattache à la société du foyer et, de la vieillesse, destinée à être si triste, il fait le soir d'un beau jour, pendant lequel on se prépare à s'endormir sans douleur en se voyant renaître et continuer dans ses enfants (...) Ce n'est donc que dans un bon ménage que se trouvent réunis tous les biens de l'amour" (11).

Les récents progrès des Lumières, poursuit-il, ont contribué à améliorer le sort des femmes: "on peut dire qu'[elles] ne sont plus ni souveraines ni esclaves". Ils devraient conduire éventuellement à l'égalité dans la différence: "elles sont presque ce qu'elles seront un jour prochain: des compagnes aimables et de tendres amies" (15).ⁱ Les lois et les préjugés, cependant, restent encore

ⁱIl convient de noter ici que cette égalité entre les sexes a des limitations chez Destutt de Tracy. Il s'agit dans son esprit de faire en sorte que les femmes deviennent avant tout de bonnes épouses et de bonnes mères de famille. Dans le Commentaire il leur refuse le droit de vote en invoquant les raisons suivantes: "Les femmes, comme êtres sensibles et raisonnables, ont certainement les mêmes droits, et à peu près la même capacité que les hommes. Mais elles ne sont pas appelées à faire valoir ces droits et à employer cette capacité de la même manière (...) les femmes sont certainement destinées aux fonctions domestiques, comme les hommes aux fonctions publiques. Elles sont très propres à nous diriger comme épouses et comme mères, mais non à lutter contre nous dans les assemblées" (178). Il écrit aussi dans le De l'amour: "le moindre accident les altère et le temps les détruit rapidement. Les femmes n'ont pour ainsi dire qu'un moment

à leur égard très injustes, en particulier en ce qui concerne le mariage. Comme le reflètent les comédies ou les tragédies au théâtre, elles se voient souvent forcées d'épouser un homme qu'elles n'aiment pas ou ne connaissent pas suffisamment et cela, soit pour satisfaire les intérêts des parents soit après une indiscretion pour éviter "le deshonneur", si ce n'est le suicide. Afin de pleinement se manifester entre deux partenaires, l'amour ne doit pas forcément être "une fureur" mais bien plutôt "un sentiment tendre et généreux" également partagé (17). Le mariage, tel que l'entend traditionnellement la société au sein duquel ces genres de liens sont fort rares, doit être débarrassé de tout ce qui contribue à en faire une mauvaise institution. Destutt de Tracy propose ainsi plusieurs "moyens" pour faire en sorte qu'"il ne causât point de mal et qu'il blessât beaucoup moins ceux qu'il doit attacher":

Le premier est de laisser la plus grande liberté aux jeunes gens des deux sexes qui n'ont pas encore engagé leur foi. La deuxième est d'accorder une aide à ceux qui se sont engagés à la légère. Le troisième est d'adopter toutes les mesures propres à faire que dans les projets de mariage il entre le moins possible de considérations étrangères à l'amour" (28).

Parmi ces "considérations" pouvant nuire au succès d'un mariage, il relève en particulier l'inégalité de

où elles ont pleine valeur; de sorte qu'il faut qu'elles se ménagent et qu'elles se hâtent de s'établir. C'est là ce qui, à mon avis, les empêche en général d'atteindre un grand développement de leurs facultés intellectuelles, et c'est pourquoi chez elles la timidité est de la prudence" (50).

classes ou de fortunes, ainsi que "les calculs d'intérêt" qui se manifestent le plus souvent dans la "cupidité" ou la "vanité" des pères ou l'attitude des mères traitant leurs filles comme une marchandise qu'il s'agit de caser au plus offrant.

La réalisation de ce programme demande une réforme complète de l'éducation des jeunes hommes mais aussi et surtout des jeunes filles. En fait, constate-t-il, le code de conduite devrait être le même pour les premiers comme pour les secondes. Pour éviter les conséquences néfastes que ne manquent pas d'entraîner une stricte éducation s'appuyant "sur la force des verrous et non sur celle de [la] raison", Destutt de Tracy propose qu'il soit donné aux jeunes filles une plus grande liberté:

J'incline à croire que les filles à marier pourraient être admises à jouir de la liberté la plus entière, et que c'est là le seul moyen de préparer convenablement leur établissement. Quand elles sont sorties de l'enfance, quand leur raison est développée (...), elles doivent se regarder comme maîtresses de leur personne et comme ayant plein pouvoir d'en disposer. Il est certain que celles qui méritent d'être favorisées, ont le plus grand intérêt à se faire connaître, à connaître ceux qui peuvent les rechercher et, avant tout, à se bien connaître elles-mêmes, car elles doivent acquérir de l'expérience avant de faire un choix définitif. Tout ceci ne peut se faire dans des rencontres passagères et pleines de légèreté, mais seulement au moyen de relations habituelles" (32).

Cette nouvelle approche de l'éducation chercherait à établir que le mérite et les qualités propres d'une personne sont beaucoup plus importants que les intérêts, la

vanité ou même la beauté. Au lieu de développer chez leur fille "quelque talent frivole", les parents, au contraire, devraient faire en sorte de l'aider "à lui donner un bon jugement pour la mettre en garde contre la séduction et pour l'aider à connaître tout ce que, dans un ordre de chose différent, ils auraient voulu lui laisser ignorer" (37).

A la réforme du système d'éducation des jeunes hommes et des jeunes filles qui devrait les conduire, en leur accordant plus de liberté, à "préparer des unions heureuses", Destutt de Tracy prévoit aussi un "moyen" qui leur permettrait de terminer les mariages "intolérables" (53). En effet, l'institution du divorce établie sous la Révolution (1791), fut réduite dans son application par Napoléon, avant d'être abolie par Louis XVIII. Cherchant à concilier les impératifs tant culturels que naturels, il doit concéder qu'il est souvent impossible de savoir si l'on pourra passer toute sa vie avec la même personne. Cela est d'autant plus vrai lorsque les contractants sont très jeunes. Destutt de Tracy note à ce sujet :

Cependant, malgré les préjugés reçus, il se trouve être également de bonne politique et de saine morale de retarder l'âge du mariage, ce qui revient à dire qu'il est de l'intérêt de la société et des individus qu'il en soit ainsi. C'est là un fait qui est lié intimement autant aux progrès de la liberté et de l'égalité civile, politique et domestique, qu'à tout ce qui regarde l'amélioration des mœurs, des coutumes et de l'ordre social (44).

Il remarque, d'autre part, que dans la société présente la plupart des mariages sont arrangés sans le consentement des époux. L'impossibilité de revenir sur ce qui a été établi par cette institution la rend d'autant plus intolérable. Si l'on peut se dégager de toute autre forme contractuelle, cela n'est plus le cas du mariage sous la Restauration: "Mais quand une jeune fille a été séduite ou trompée, quand elle a été donnée ou vendue et que sa disgrâce a été contresignée et solennisée par un rite religieux, sa personne est aliénée pour toujours" (54). La "séparation de corps", quant à elle, n'est pas véritablement une solution car cette action en justice incombe dans la plupart des cas aux femmes et les soumet non seulement au "scandale" d'un procès mais aussi au risque de tout perdre. Destutt de Tracy recommande donc "le divorce pur, simple et réciproque, prononcé par le magistrat après le consentement mutuel des parties ou à l'instance de l'une d'elles, sans exiger d'autre raison que l'incompatibilité d'humeur". Cette institution contribuerait éventuellement à supprimer "les mariages d'intérêt", à conserver l'amour qui unit les deux époux dans "toute sa fraîcheur" puisqu'ils ne se sentiraient pas irrémédiablement attachés l'un à l'autre, et, enfin, à "mettre un terme aux angoisses et aux tourments vraiment insupportables de deux personnes enchaînées l'une à l'autre contre leur volonté" (56).

Toutes ces mesures, pourtant, dépendraient d'"une régénération complète" de la société identique à celle dont il avait tracé le plan au niveau de l'éducation et de la justice dans son opuscule intitulé Quels sont les moyens de fonder la morale d'un peuple? dès 1798 (36 et 28). Ainsi, l'apparente libération que semblent proposer la transformation du système éducatif et la (ré)institution du divorce demeure soumise aux préjugés traditionnels de l'orthodoxie bourgeoise. Elle reste loin de promouvoir des intérêts qui seraient propres aux femmes: réelle instruction, droit de vote, indépendance d'esprit, voire union libre. La "régénération sociale" à laquelle elle aspire est moins révolutionnaire que *républicaine*. Elle tend à renforcer la structure traditionnelle de la famille à travers l'institution du mariage (et du divorce) afin de maximiser et de contrôler, dans le cadre d'une société idéale/ libérale à laquelle elle aspire, l'échange de biens (profits) et de jouissances. Les principes moraux se justifie désormais au nom de l'utilité, de la raison et de l'ordre. Ainsi, par exemple, l'inégalité s'avère être inacceptable car elle entraîne inévitablement du ressentiment et crée par là même, en risquant d'entraver le processus de production, un danger pour la société. Le "rentier oisif", le pouvoir héréditaire ou le rôle des prêtres dans la fonction publique représentent autant d'éléments disruptifs du système. Résumant les diverses

mesures proposées dans Quels sont les moyens de fonder la morale d'un peuple, Destutt de Tracy écrit :

Ces dispositions ne sont pas seulement précieuses, comme le complément de la liberté individuelle, et comme autant d'hommages rendus aux droits naturels de l'homme; mais elles ont l'effet d'augmenter l'aisance et les jouissances, de tourner les esprits vers l'industrie honnête, et de faire que la concurrence empêche les profits excessifs (Commentaire 470).

La Morale s'achève sur un retour métaphorique à l'écriture et, avec elle, sur un rappel de la "triste vérité" énoncée dans la Grammaire justifiant cette économie du *trop* et du *peu* ou *presque*, de l'artifice et de l'erreur et, enfin, des désirs. La famille, cette "véritable unité sociale" est "*à peu près*" à la société, ce que les propositions sont aux éléments du discours; tout comme les individus "les mots pris isolément n'ont aucune valeur par eux-mêmes" (60).

CONCLUSION

Comme nous l'indiquions dans l'Introduction, le travail que nous proposons ici ne prétend nullement se substituer aux quelques études qui ont été récemment publiées sur Destutt de Tracy et son oeuvre. La première partie porte précisément sur une présentation générale des différentes orientations critiques des ouvrages et des articles portant sur cet auteur et permet, ainsi, de situer notre propre recherche. Nous avons vu comment après Brumaire l'Idéologie a été en France progressivement occultée pendant la plus grande partie du XIX^e siècle sans, toutefois, être véritablement oubliée puisqu'on la retrouve, à titres divers, chez de nombreux auteurs allant de Stendhal à A. Comte, de Taine à Michelet, de Marx à Sainte-Beuve. Sa *redécouverte* relativement récente a donné lieu à une approche sémiotico-structurale qui, se fondant sur une lecture réductionniste des thèses de Foucault à ce sujet, conclut à l'échec du système idéologique et à son impossibilité d'échapper à l'épistémé classique dont elle est une des ultimes expressions. Cet échec, comme l'a montré F. Rastier dans son Analyse structurale des Eléments d'Idéologie, se situe spécifiquement au niveau de

l'écriture qui vient remettre en cause l'ensemble du projet tracyen.

Notre analyse du texte cherche à montrer, au contraire, que l'Idéologie se redéfinit à mesure qu'elle s'écrit tant au niveau de la rédaction que dans son analyse formelle du concept d'écriture. Elle transforme, dans un jeu de renvois entre les différents Mémoires et les Eléments (préfaces, notes, avertissements, discours préliminaires, etc.) et de suppléments (à Locke, Condillac, Rousseau, MM de Port-Royal, Dumarsais, Montesquieu ou A. Smith, parmi d'autres), le grand projet de rénovation de la métaphysique initialement annoncé. La définition même du concept d'écriture et la "triste nouvelle" qu'elle annonce/énonce viennent justifier la mise en place d'un système beaucoup plus restreint et pragmatique qui participe, Marx le remarquera au milieu du siècle, à l'élaboration du discours libéral sous sa forme utilitariste. D'autre part, la critique radicale que l'Idéologie prétend livrer à la métaphysique se révèle illusoire. Elle ne fait que réaffirmer, en définitive, comme le montre son analyse du signe et de l'écriture, le logocentrisme qui vient fonder la "métaphysique de la *présence*".

Le modèle d'analyse proposé par J. Derrida permettrait, comme nous espérons l'avoir montré, d'aborder

l'Idéologie sous un angle nouveau. Il ne s'agit ici que d'une introduction à une recherche qui devrait s'ouvrir sur une lecture plus détaillée, en particulier du Commentaire et du Traité de la volonté (économie politique et morale) et de la pensée libérale en général. La déconstruction de "la raison libérale" que propose Michael Ryan dans une récente étude offre à cet égard un exemple stimulant de ce type d'application critique.¹ Cette relecture des Eléments devrait conduire également à reconsidérer l'influence de l'Idéologie sur Stendhal en fonction précisément du concept d'écriture et de la problématique de l'échec.

¹Michael Ryan, "Deconstruction and Social Theory: The Case of Liberalism", Mark Krupnick éd., Displacement: Derrida and After (Bloomington: Indiana UP, 1987) 154-168.

BIBLIOGRAPHIE

I. Oeuvres de Destutt de Tracy

Abrégé de L'Origine de tous les cultes par le citoyen Dupuis et de l'Abrégé qu'il a donné de cet ouvrage.
Paris: Agasse, an VII 1799. 2^e éd. Courcier, an XII [1804]. Texte publié sans nom d'auteur.

De l'amour [1813]. 1^{re} éd. traduction italienne dans Elementi d'Ideologia, Milan: Giambattista Lonzogno, 1817-19. Traduction française dans éd. G. Chinard, Paris: Belles-lettres, 1926.

A Commentary and Review of Montesquieu's Spirit of Laws.
Traduction du Commentaire sur l'Esprit des lois de Montesquieu. Philadelphie: printed by William Duane, 1811 et New York: Burt Franklin, 1969.

Commentaire sur l'Esprit des lois de Montesquieu, suivi d'Observations inédites de Condorcet sur le vingt-neuvième livre du même ouvrage et d'un mémoire sur cette question: Quels sont les moyens de fonder la morale d'un peuple?, écrit et publié par l'auteur du Commentaire de l'Esprit des lois en 1798 (an VI).
Paris: Théodore Desoer, 1819 et réédition, Genève: Slatkine Reprints, 1970.

Correspondance entre Destutt de Tracy et Maine de Biran.
Revue de philosophie CVI (1928): 161-212 et 321-356.

Correspondance entre Destutt de Tracy et Stendhal. André Doyon et M.-A. Fleury dans "Nouvelle correspondance stendhalienne", Stendhal Club 42, (1969): 122-133.

"Discours prononcés dans la séance publique tenue par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut de France, pour la réception de M. de Tracy... le 21 décembre 1808". Paris: Baudouin, 1808.

"Dissertation sur l'existence, et sur les hypothèses de Malebranche et de Berkeley à ce sujet." [1801].
Mémoires de l'Institut national des Sciences et des Arts, Classe des Sciences morales et politiques III (an IX): 515-534.

"Dissertation sur quelques questions d'idéologie, contenant de nouvelles preuves que c'est à la sensation de résistance que nous devons la connoissance des corps, et qu'avant cette connoissance l'action de notre jugement ne peut avoir lieu, faute de pouvoir distinguer les unes des autres de nos perceptions simultanées". Lecture le 27 mai 1799 et parution prairial an IX [mai-juin 1801]. Mémoires de l'Institut national des Sciences et des Arts, Classe des Sciences morales et politiques III (an IX): 491-514.

Elémens d'idéologie. Première partie. Idéologie proprement dite. Constitue 2^e éd. du Projet. Paris: Courcier, 1804. 3^e éd. Paris: Courcier, 1817 et éd. H. Gouhier. Vrin: Paris, 1970.

Elémens d'idéologie. Seconde partie. Grammaire. Paris: Courcier, 1803. 2^e éd. Paris: Courcier, 1817 et éd. H. Gouhier chez Vrin, Paris, 1970.

Elémens d'idéologie. Troisième partie. Logique. Paris: Courcier, 1805 (an XIII). La Logique constitue avec l'Idéologie proprement dite et la Grammaire le Traité de l'entendement.

Elémens d'idéologie. IV^e et V^e parties. Traité de la volonté et de ses effets. Paris: Courcier, 1815; 2^e éd. 1818, 3^e éd. 1823.

Elémens d'idéologie. Réédition de l'ensemble en 4 vols., Paris: Courcier, 1817-1818; chez Mme Levi, 4 vols., 1824-26; en 5 vols. à Bruxelles: A. Wahlen, 1826-27.

Jefferson et les idéologues d'après sa correspondance inédite avec Destutt de Tracy, Cabanis, J.-B. Say et Auguste Comte. Ed. Gilbert Chinard. Baltimore: The Johns Hopkins Press, 1925.

Lettre de M. de Tracy à Mme de Staël pour la remercier de l'envoi de Corinne [1807]. Texte reproduit dans Soc. Amis des Livres, 1881, pp 91-98.

"Le mémoire de Berlin...." [1806]. Ed. Pierre Tisserand. Revue Philosophique de la France et de l'Etranger 116, (1933): 161-187.

"Mémoire sur la faculté de penser". Dans Mémoires de l'Institut National, Classe des Sciences morales et politiques. Ed. Baudouin, 1 an VI (1798): 283-450.

"De la métaphysique de Kant, ou Observations sur un ouvrage intitulé: Essai d'une exposition succincte de la critique de la Raison pure, par J. Kinker, traduit du hollandais par J. le F. en 1 vol. in-8° à Amsterdam, 1801". Mémoires... IV, an XI (1802): 544-606.

M. de Tracy à M. Burke. Paris: Imprimerie nationale, 1791.

Observations sur le système actuel d'instruction publique. Paris: Panckoucke, an IX (1801).

Opinion de M. de Tracy sur les affaires de Saint-Domingue, en septembre 1791. Paris: Imprimerie de Laillet, 1791.

Principes logiques, ou Recueil de faits relatifs à l'intelligence humaine. Paris: Courcier, 1817. Texte également reproduit dans Elémens d'idéologie, Paris: Lévi, 1824-26 et Bruxelles: A. Wahlen, 1826-27.

Projet d'élémens d'idéologie à l'usage des écoles centrales de la République française. Paris: Didot, an IX (1801).

"Quels sont les moyens de fonder la morale chez un peuple?". Paris: Mercure français, an VI [janvier 1798] et Paris: Agasse, an VI (1798). Texte reproduit aussi dans l'éd. du Commentaire, Paris: Desoer, 1819.

"Réflexions sur les projets de pasigraphie". Mémoires... III, an IX (1801): 535-551.

Supplément à la première section des Elémens d'Idéologie [1805]. Reproduit dans Traité de la volonté, 1817 et 1818.

"Sur un système méthodique de bibliographie". Critique du Système complet de bibliographie ou Ordre des facultés de Debure. Gazette Nationale ou Moniteur Universel 8-9 brumaire an VI [29 et 30 octobre 1797].

Traité d'économie politique. Paris: Bouget et Lévi, 1823. A Treatise on Political Economy. Traduction du Traité d'Economie politique. Georgetown: Joseph Mulligan, 1817 et New York: A. A. Kelley, 1970.

II. Idéologie/Idéologues/Ecriture

Aarsleff, Hans. From Locke to Saussure: Essays on the Study of language and Intellectual History. Minneapolis: U of Minneapolis P, 1982.

- Acton, H.-B. "La philosophie du langage sous la Révolution française". Archives de Philosophie (juillet-déc. 1961): 426-449.
- . "The Philosophy of Language in Revolutionary France". Proceedings of the British Academy 45 (1959): 199-219.
- Alciatore, Jules C. "Stendhal, Destutt de Tracy et le précepte 'Nosce te ipsum'". Modern Language Quarterly XIV (1953): 112-119.
- . "Stendhal et Destutt de Tracy: la Vie de Napoléon et le Commentaire sur L'Esprit des Lois". Modern philology 47 (1949-1950): 98-107.
- . "Stendhal et Destutt de Tracy: les désirs contradictoires source de malheur". Le Bayou 42 (1950): 151-156.
- . "Stendhal et Destutt de Tracy sur la cause première de toute erreur". Symposium IV (1950): 358-365.
- Allix, E. "Destutt de Tracy, économiste". Revue d'économie politique 26 (1912): 424-451.
- Armogathe, J.R. "Néologie et idéologie de la langue française au 18^e siècle". Dix-huitième siècle V (1973): 17-28.
- Archives parlementaires de 1787 à 1860: Recueil complet des débats législatifs et politiques des chambres françaises. Paris: Imprimerie administrative de Paul Dupont, 1875; Washington, D.C: Microcard Editions, 1967.
- Auroux, Sylvain. "Idéologie et Langue des Calculs". Dans Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 53-57.
- . "Les idéologues et les sciences du langage. Bibliographie". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 145-170.
- . "Les premiers périodiques linguistiques français (1784-1840)". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 117-132.
- . "La question de l'histoire des langues et du comparatisme". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 73-81.

- Azouvi, F., éd. "Les Idéologues et Maine de Biran". Les Etudes philosophiques numéro spécial (janvier-Mars 1982).
- Baker, Keith M. "The Early History of the Term 'Social Science'". Annals of Science 20 (1964): 211-226.
- Baum, Richard. "La grammaire idéologique et sa place dans l'histoire de la grammaire philosophique". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 23-33.
- Berrian, Albert H. "Stendhal and the Idéologues". Ph.D. dissertation, New York University, 1954.
- Boas, G. French philosophies of the Romantic period. Baltimore: Johns Hopkins UP, 1925.
- Branca, Sonia. "Changer la langue". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 59-66.
- . "Destutt lecteur de Beauzé". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 47-51.
- Busse, Winfried & Jurgen Trabant, Jurgen, eds. Préface. Les Idéologues: Sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française VII-XVI. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 1986.
- Cailliet, E. La Tradition littéraire des Idéologues. Philadelphia: The American Philosophical Society, 1943. Introduction de G. Chinard, "A Neglected Province of Literary History".
- Caroll, David. "The subject of Archeology or the Sovereignty of the Episteme". Modern Language Notes 93, no 4 (1978).
- Chevalier, Jean-Claude. "La grammaire générale et la pédagogie au XVIII^e siècle". Le Français moderne 40: 40-51.
- . "Grammaire philosophique et enseignement des Ecoles centrales". Dans Les Idéologues, pp. 207-218.
- . "Les idéologues et le comparatisme historique". I: eds. Niederehe/Haarmann. In Memoriam Friedrich Diez, Akten des Kolloquiums zur Wissenschaftsgeschichte der Romanistik, (Trier, 2.-4. October 1975. Amsterdam, 1976): 175-193.
- . "Les idéologues et le style". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 93-97.

- . "Les idéologues, le sujet de l'histoire et l'étude des langues". Dialectiques 12 (1976): 15-31.
- Chinard, G., éd. De l'amour de Destutt de Tracy. Paris: Belles-Lettres, 1926.
- . "Introduction: A Neglected Province of Literary History". Dans La Tradition littéraire des Idéologues d'E. Cailliet. Philadelphia: American Philosophical Society, (1943): 1-23.
- , éd. Jefferson et les Idéologues, d'après sa correspondance inédite avec Destutt de Tracy, Cabanis, J. B. Say et A. Comte. Baltimore: The Johns Hopkins Studies in Romance Literatures and Languages, Extra vol. 1. Baltimore: The Johns Hopkins UP et Paris: PUF, 1925.
- Couturat, L. et Leau, L. Histoire de la langue universelle. Paris: Hachette, 1907.
- Culler, Jonathan. On Deconstruction: Theory and Criticism after Structuralism. Ithaca: Cornell UP, 1982.
- . The Pursuit of Signs: Semiotics, Literature, Deconstruction. Ithaca: Cornell UP, 1981.
- . Structuralist Poetics: Structuralism, Linguistics, and the Study of Literature. Ithaca: Cornell UP, 1975.
- David, Madeleine. Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphie au XVII^e et XVIII^e siècles. Paris: SEVPEN., 1965.
- . "Degérando et le triple problème de l'écriture du XVII^e au début du XIX^e siècle". Revue philosophique 144 (1954): 401-411.
- Decottignies Jean. L'écriture de la fiction. Paris: PUF, col. Ecriture, 1979.
- . "Inscription de l'Idéologie dans la littérature". Revue des Sciences Humaines 151 (juillet-septembre 1973): 485-492. Trad. anglaise, Sub-Stance 15 (oct 1976): 50-57.
- Delesalle, Simone/Désirat, Claude. "Le pouvoir du verbe". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 35-45.
- Derrida, Jacques. "L'Age de Hegel"; "La Philosophie et ses classes". Dans GREPH: Qui a peur de la philosophie?, pp. 73-107. Paris: Flammarion, 1977.

- . L'Archéologie du frivole. Paris: Galilée, 1973 et Gonthier-Denoël, 1976.
- . La Carte postale. Paris: Flammarion, 1980.
- . La dissémination. Paris: Le Seuil, 1972.
- . Du droit à la philosophie. Paris: Galilée, 1990.
- . L'écriture et la différence. Paris: Le Seuil, 1967.
- . Glas. Paris: Galilée, 1974.
- . De la Grammatologie. Paris: Ed. de Minuit, 1967.
- . "La Linguistique de Rousseau". Revue internationale de philosophie 82, 1967.
- . "Living On: Border Lines". Dans Bloom et al., Deconstruction and Criticism, pp. 75-175. New York: Seabury, 1979.
- . "La Loi du genre". Glyph 7 (1980): 176-201. Trad. dans Critical Inquiry 1 (1980): 55-81.
- . Marges de la philosophie. Paris: Ed. de Minuit, 1972.
- . "Où commence et comment finit un corps enseignant". Politiques de la philosophie, éd. Dominique Grisoni, pp. 55-97. Paris: Grasset, 1976.
- . Positions. Paris: Ed. de Minuit, 1972.
- . "The Principle of Reason: The University in the Eyes of its Pupils". Diacritics XIX (1983): 3-20.
- . "Scribble", préface à l'Essai sur les hiéroglyphes de Warburton. Paris: Aubier-Flammarion, 1978. Trad. dans Yale French Studies 58 (1979): 116-47.
- . "The Time of a Thesis: Punctuations". Philosophy in France Today, éd. Alan Montefiore. Cambridge: Cambridge UP, 1982.
- . "D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie". Les Fins de l'homme: A partir du travail de Jacques Derrida, éds. P. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy. Paris: Galilée, 1981.
- Désirat, Claude/Hordé, Tristan. "La fabrique aux élites. Théories et pratiques de la grammaire générale dans les écoles centrales". Annales historiques de la Révolution française LIII (1981): 61-88.

- . Introduction. Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 5-20.
 "Le marché des écritures". La langue française 48 (1980): 75-88.
- Destutt de Tracy, Sarah Newton. Essais divers, Lettres et Pensées de Madame de Tracy. 3 vols. Paris: Plon, 1852-55.
- Dougnac, Françoise. "La néologie". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 67-72.
- Eschbach, Achim. "Notes sur la 'Note sur l'influence des signes' de Maine de Biran". Les Idéologues, pp. 59-72.
- Fever, Lewis Samuel. Ideology and the Ideologists. New York: Harper & Row, 1975.
- Foucault, Michel. L'Archéologie du savoir. Paris: Gallimard, 1969.
- . Histoire de la sexualité. Vol. 1, La Volonté de savoir. Paris: Gallimard, 1976.
- . "Les jeux de pouvoir". Dans Politiques de la philosophie, éd. Dominique Grisoni. Paris: Grasset, 1976.
- . Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines. Paris: Gallimard, 1966.
- . L'Ordre du discours. Paris: Gallimard, 1971.
- . Surveiller et punir. Paris: Gallimard, 1975.
- Furet, F. et Ozouf, J. Lire et écrire. Paris: Gallimard, 1977.
- Garnham, B. G. "The Social, Moral, and Political Thought of Destutt de Tracy". Ph.D. dissertation, University of Durham, 1974.
- Gaulmier, J. L'idéologue Volney (1757-1820): Contribution à l'histoire de l'Orientalisme en France. Genève: Slatkine Reprints, 1980.
- Genette, Gérard. Introduction à l'architexte. Paris: Seuil, 1979.
- . Mimologiques: Voyage en Cratylie. Paris: Seuil, 1976.

- . Palimpsestes: La Littérature au second degré. Paris: Seuil, 1982.
- Goetz, Rose. "Sur une opposition de Destutt de Tracy à Condillac". Dans Condillac et les problèmes du langage, éd. Jean Sgard, pp. 141-143. Genève/Paris, 1982.
- Gusdorf, Georges. Les Sciences humaines et la pensée occidentale. Vol. VIII: La Conscience révolutionnaire, les Idéologues. Paris: Payot, 1978.
- Harnois, Guy. Les théories du langage en France de 1660 à 1821. Paris: Société d'édition "Les Belles Lettres", 1929.
- Head, Brian W. Ideology and Social Science: Destutt de Tracy and French liberalism. Martinus Nijhoff Publishers, 1985.
- . "The origins of 'idéologue' and 'idéologie'". Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 183 (1980): 257-264.
- . Politics and Philosophy in the Thought of Destutt de Tracy. New York & London: Garland Publishing Inc., 1987.
- Hordé, Tristan. "Les idéologues. Théorie du signe, sciences et enseignement". Langages XII (mars 1977): 42-66.
- Imbert, P.-M. Destutt de Tracy: Critique de Montesquieu. Paris: Nizet, 1974.
- Jamin, Jean. "Le syndrome chinois des idéologues ou les débuts de la sociolinguistique". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 83-92.
- Kaiser, Thomas E. "The Idéologues: From Enlightenment to Positivism". Ph.D. dissertation, Harvard University, 1976.
- . "Politics and Political Economy in the Thought of the Idéologues". History of Political Economy 12 (1980): 141-60.
- Kelley, Daniel Kemp. "Ultra-Royalism: Ideology and Politics under the Bourbon Restoration". Ph.D. dissertation, University of Wisconsin, 1964.
- Kennedy, Emmet. "Destutt de Tracy and the Unity of Sciences". Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 171 (1977).

- . "'Ideology' from Destutt de Tracy to Marx". Journal of the History of Ideas XL (July-Sept. 1979): 353-368.
- . A Philosopher in the Age of Revolution: Destutt de Tracy and the origins of "Ideology". Philadelphia: The American Philosophical Society, 1978.
- Kitchin, J. Un Journal "philosophique": La Décade (1794-1807). Paris: Minard, 1965.
- Knowlson, J. Universal Language Schemes in England and France, 1600-1800. Toronto, 1975.
- Kofman, S. Camera obscura. De l'Ideologie. Paris: Galilée, 1973.
- Krupnick, Mark éd. Displacement, Derrida and After. Bloomington: Indiana UP, 1987.
- Kuehner, Paul. Theories on the Origin and Formation of Language in the Eighteenth Century France. Philadelphia: University of Pennsylvania P, 1944.
- Labarrière, Jean-Louis. "Le signe écrit, l'éducation et la démocratie. Quelques remarques à partir du chapitre V de la Grammaire de Destutt de Tracy". Dans Les Idéologues, pp. 167-179.
- Lecourt, Dominique. Pour une critique de l'épistémologie (Bachelard, Canguilhem, Foucault). Paris: Maspéro, 1972.
- Lenoir, R. "Psychologie et logique chez Destutt de Tracy". Revue philosophique de la France et de l'étranger 84 (1917): 527-556.
- Leroy, Maxime. Histoire des idées sociales en France. Vol. II, (Ch. IV. "Les Idéologues Cabanis et Destutt de Tracy"), pp. 153-168. Paris: Gallimard, 1950.
- Lichtheim, George. "The concept of ideology". Studies in the philosophy of History IV, 1965.
- Lowery, Martin. "Sensationalism in Revolutionary France: The Epistemology of Destutt de Tracy". Ph.D. dissertation, Duke University, 1977.
- Médina, José. "Les difficultés théoriques de la constitution d'une linguistique générale comme science autonome". Langages 49 (1978): 5-23.
- Mignet, F.-A.-M. Portraits et Notices historiques et littéraires. "Notice historique sur la vie et les

travaux de M. Le Comte Destutt de Tracy". Paris: Didier, 2^e éd., 1852.

Moravia, Sergio. "From 'Homme Machine' to 'Homme Sensible': Changing Eighteenth-Century Models of Man's Image". Journal of History of Ideas 39, 1 (jan. 1978): 45-60.

---. "Les Idéologues et l'âge des Lumières". Studies on Voltaire and the 18th Century CLIV (1976): 1465-1486.

---. "Logica e psicologia nel pensiero di D. de Tracy". Rivista critica di storia della filosofia 19 (1964): 169-213.

---. "La mauvaise étoile historique des Idéologues". Les Idéologues, pp.3-6.

---. Il pensiero degli idéologues. Scienza e filosofia in Francia (1780-1815). Firenze: La Nuova Italia, 1974.

---. "La scienza della società in Francia alla fine del secolo XVIII". Atti e memorie dell' Accademia Toscana di scienze e lettere. La Colombaria 33 (1968): 305-420.

---. La Scienza dell'uomo nel Settentio. Bari: Laterza, 1970.

---. "La société d'Auteuil et la Révolution". Dix-Huitième 6 (1974): 181-191.

---. Il tramonto dell'illuminismo. Filosofia e politica nella società francese, 1770-1810. Bari: Laterza, 1968.

Norris, Christopher. The Contest of Faculties: Philosophy and Theory after Deconstruction. London: Methuen, 1985.

---. The Deconstructive Turn: Essays in the Rethoric of Philosophy. London: Methuen, 1984.

---. Derrida. Cambridge: Harvard UP, 1987.

Oesterreicher, Wulf. "Ere française et Deutsche Bewegung. Les Idéologues, l'historicité du langage et la naissance de la linguistique". Dans Les Idéologues, pp. 97-143.

Parc du, Yves. "Destutt de Tracy, Stendhal et 'De L'amour'". Stendhal Club 8 (1966).

- Parret, Herman. Idéologie et Sémiologie chez Locke et Condillac. La question de l'autonomie de la langue devant la pensée. Lisse/Netherlands: The Peter De Ridder Press (col. Philosophy of Language # 2), 1975.
- Picavet, François. Les Idéologues, Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc. en France depuis 1789. Paris: Alcan, 1891.
- Plongeron, Bernard. "Nature, métaphysique et histoire chez les Idéologues". Dix-huitième siècle 5 (1973): 375-412.
- Porset, Charles. "Les Idéologues: Une révolution dans la linguistique?". Dans Les Idéologues, pp. 7-16.
- Rastier, François. Idéologie et Théorie des signes: analyse structurale des Eléments d'Idéologie d'Antoine Destutt de Tracy. The Hague-Paris: Mouton, 1972.
- Régaldo, Marc. "La Décade et les Philosophes du XVIII^e siècle". Dix-huitième siècle 2 (1970): 113-130.
- . "Lumière, élite, démocratie: la difficile position des idéologues". Dix-huitième siècle 6 (1974): 193-207.
- . "Matériaux pour une bibliographie de l'Idéologie et des Idéologues". Dans Répertoire analytique de littérature française 1 (1970): 33-50 et II-III (1970) 27-41.
- . Ricken, Ulrich. "Les idéologues et la sensation transformée". Dans Les Idéologues, pp. 19-43.
- Ryan, Michael. "Deconstruction and Social Theory, The case of Liberalism". Dans Displacement: Derrida and After, éd. Mark Krupnick, pp. 154-168. Bloomington: Indiana University Press, 1987.
- Said, Edward W. "The Problem of Textuality: Two Exemplary Positions". Critical Inquiry 4 (1978), 673-714.
- . The World, the Text, and the Critic. Cambridge: Harvard UP, 1983.
- Schlieben-Lange, Brigitte. "Les Idéologues et l'écriture". Dans Les Idéologues, pp. 181-206.
- Sgard, Jean, éd. Condillac et les problèmes du langage. Genève/Paris, 1982.

- Sprinker, Michael. "Textual Politics: Foucault and Derrida". Boundary 2 8 (1980): 75-98.
- Smith, C. "Aspects of Destutt de Tracy's linguistic analysis as adopted by Stendhal". The Modern Language Review LI (1956): 512-521.
- . "Destutt de Tracy's Analysis of the Proposition". Revue Internationale de Philosophie 82 (1967): 475-85.
- . "Destutt de Tracy and the Bankruptcy of Sensationalism". Dans Balzac and The Nineteenth Century, eds., D. G. Charlton, J. Gaudon et A. R. Pugh, pp. 195-207. Leicester: Leicester UP, 1972.
- Starobinski, Jean. Jean-Jacques Rousseau: La Transparence et l'obstacle. Paris: Gallimard, 1971.
- . 1789. Les emblèmes de la raison. Paris: Skira, 1979.
- . L'Oeil Vivant. Paris: Gallimard, 1961.
- . Montesquieu par lui-même. Paris: Seuil, 1953.
- Staum, M. S. "The Class of Moral and Political Sciences (1795-1803)". French Historical Studies II, 1980.
- . "Les concours de l'Institut en sciences morales et politiques". Histoire-Epistémologie-Linguistique 4 (1982): 11-116.
- Stéfanini, J., éd. "Un grammairien sensualiste: Destutt de Tracy". Dans Logos semantikos. Studia linguistica in honorem E. Coseriu. Vol. I, pp. 229-236. Berlin/Madrid, 1981.
- Stein, J. W. "Beginnings of 'Ideology'", The South Atlantic Quarterly LV (1956): 163-170.
- . "The Idéologues, their Theories and Politics; Intellectuals under the Governments of the French Revolution and Napoleonic Regime". Ph.D. dissertation, Columbia University, 1952.
- . The Mind and The Sword. New York: Twayne, 1961.
- Stepanova, V. Destutt de Tracy: eine historisch-psychologische untersuchung. Zurich: Zurcher and Furrer, 1908.
- Ulmer, Gregory. Applied Grammatology: Post(e)-Pedagogy from

Jacques Derrida to Joseph Beuys. Baltimore: The Johns Hopkins UP, 1985.

---. "The Post-Age", Diacritics 11:3 (1981): 39-51.

---. "Op Writing: Derrida's Solicitation of theoria" dans Displacement: Derrida and After, éd. Mark Krupnick, pp. 29-58.

Van Duzer, C. H. "The Contribution of the Idéologues to French Revolutionary Thought". Dans Johns Hopkins University, Studies in Historical and Political Science 53 (1935).

Verley, Etienne. " L'Archéologie du savoir et le problème de la périodisation". Dix-huitième siècle 5 (1973): 151-162.

Welch, Cheryl B. Liberty and Utility, The French Idéologues and the Transformation of Liberalism. New York: Columbia University Press, 1984.

III. Références générales

Althusser, Louis. Montesquieu: la politique et l'histoire. Paris: PUF, 1959.

Alembert, Jean Le Rond d'. Discours préliminaire de l'Encyclopédie. Paris: Gonthier/Méditations, 1965.

Auroux, Sylvain. La Sémiotique des encyclopédistes. Paris: Payot, 1979.

Baczko, Bronislaw. Une éducation pour la démocratie: Textes et projets de l'époque révolutionnaire. Paris: Garnier, 1982.

Badinter, Elisabeth et Robert. Condorcet, un intellectuel en politique. Paris: Arthème Fayard, 1988.

Barth, Hans. Truth and Ideology. Berkeley: U of California P: 1976.

Baudrillard, Jean. Oublier Foucault. Paris: Galilée, 1977.

Baudrillart, H. Dictionnaire de l'économie politique. 4 vols. Bruxelles, 1854. Art. sur Destutt de Tracy, II: 823-830.

- Bréhier, H. Histoire de la philosophie III (XIX^e-XX^e siècles). Paris: PUF., nouv. éd. 1981.
- Bruno, Ferdinand. Histoire de la langue française des origines à nos jours. Paris: A. Colin, 1968.
- Cabanis, Pierre. Rapports du physique et du moral [1802]. Oeuvres philosophiques de Cabanis, Corpus des philosophes français I, PUF., 1956.
- Canivez, A. "Idéologues". Encyclopaedia Universalis VIII. Paris: 721-722.
- . "Les Idéologues". Histoire de la philosophie III (Encyclopédie de la Pléiade, tome XXXVIII) Paris: Gallimard, 1974.
- Carey, R. G. "The Liberals of France and their relation to the development of Bonaparte's dictatorship 1799-1804". Ph.D. dissertation, University of Chicago, 1947.
- Chateaubriand, François René de. Génie du Christianisme [1802]. 2 vols. Paris: Garnier-Flammarion, 1966.
- . Mélanges littéraires. Paris: Furne, 1872.
- Chinard, G., éd. The correspondence of Jefferson and Du Pont de Nemours. Baltimore et Paris 1931 et New York: Arno Press, 1979.
- . "Jefferson among the Philosophes". Ethics 53, no. 4, (juillet 1943): 255-268.
- . "Jefferson and the Physiocrats". University of California Chronicle 33, I (Jan. 1931): 18-31.
- , éd. Volney et l'Amérique, d'après des documents inédits. Baltimore: The Johns Hopkins Press et Paris: PUF, 1923.
- Comte, A. Oeuvres complètes. 12 vols. Paris, Editions Anthropos, 1968.
- . Cours de philosophie positive. 6 vols. Paris, 1830-42.
- Condillac, Etienne Bonnot de. Oeuvres philosophiques. Ed. Georges Le Roy, 3 vols. Paris: PUF, 1947-51.
- Condorcet. Esquisse d'un tableau historique de progrès de l'esprit humain [1792]. Paris: Ed. sociales, 1971 et Garnier-Flammarion, 1988.

- Condorcet. Prospectus du Journal d'Instruction sociale [1793]; Oeuvres de Condorcet, éd. de 1847-1849 en 12 vols. Réédition par F. Frommann Verlag, Stuttgart-Bad Cannstat, 1968.
- Cousin, Victor. Cours de l'histoire de la philosophie morale au 18^e siècle, professé ... en 1819 et 1820. 3 vols. Paris, 1839-42.
- . Cours de l'histoire de la philosophie moderne: Deuxième série. 3 vols. Paris: Didier, nouv. éd. 1847.
- . Philosophie sensualiste au XVIII^e siècle. Paris: Librairie nouvelle, 1856.
- Damiron, J.-P. Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIX^e siècle. 2 vols. Paris: Schubart et Heideloff, 1828 et Bruxelles: Librairie Polymathique, 3^e éd. 1829.
- Delon, Michel. L'Idée d'énergie au tournant des Lumières. Paris: PUF, 1988.
- . "Savoir totalisant et forme éclatée". Dans "Au tournant des Lumières: 1780-1820". Dix-Huitième siècle 14 (1982): 13-26.
- . "Staël, Constant: les premiers théoriciens". Magazine littéraire 258, oct. 1988.
- Didier, Béatrice. Le XVIII^e Siècle. Paris: Arthaud, 1976.
- Ferraz, M. Histoire de la philosophie pendant la Révolution (1789-1804). Paris: Perrin, 1889.
- Fox-Genovese, Elizabeth. The Origins of Physiocracy: Economic Revolution and Social Order in Eighteenth-Century France. Ithaca: Cornell University P, 1976.
- Franck, A., éd. Dictionnaire des sciences philosophiques. 6 vols. Paris: Hachette, 1844-1852.
- Furet, F. Penser la Révolution française. Paris: Gallimard, 1978.
- Guitton, E. "Aspects de la conversion (1790-1800)". Dix-Huitième siècle 15 (1983): 151-165.
- Goncourt (de), Jules et Edmond. Histoire de la société française pendant le Directoire. Paris: Quantin, 1880.

- Granger, G. La Mathématique sociale du marquis de Condorcet. Paris: PUF, 1956.
- Gray, Peter. The Bourgeois Experience, The Tender Passion. vol. II. Oxford et New York: Oxford UP, 1986.
- Gaulmier, J. L'idéologue Volney (1757-1820): Contribution à l'histoire de l'Orientalisme en France, Genève: Slatkine Reprints, 1980.
- Grégoire, Henri-Baptiste de. "Réflexions extraites d'un ouvrage du citoyen Grégoire sur les moyens de perfectionner les sciences politiques". Mémoires de l'Institut national, Classe des Sciences morales et politiques. Vol. I [1798]: 552-566.
- Gruner, S. M. Economic Materialism and Social Moralism. The Hague: Mouton, 1973.
- Guillois, A. Le Salon de Mme Helvétius: Cabanis et les Idéologues. Paris: Calmann Lévy, 2^e éd. 1894 et reprint, New York: B. Franklin, 1971. 1894.
- Jody, A. et Stéfanini, J., eds. La Grammaire générale des Modistes aux idéologues. Lille: PU Lille, 1977.
- Lavoisier, Antoine Laurent de. Mémoire sur la nécessité de réformer et de perfectionner le langage de la chimie. Dans Oeuvres. Paris: Imprimerie nationale, 1892.
- Maine de Biran, Marie-François-Pierre- Gonthier de. Oeuvres philosophiques. 14 vols. Ed. Pierre Tisserand. Paris: Félix Alcan, 1920-49.
Correspondance philosophique, Paris: Alcan, 1930.
- Marx, K. Le Capital. Paris: Garnier/Flammarion, 1969.
- . Idéologie allemande. Dans Oeuvres philosophiques. Paris: Alfred Coste, 1948 et Collected Works. London: Lawrence & Wishart, 1989.
- Mauzi, Robert. L'Idée de bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle. Paris: A. Colin, 1960.
- Mortier, Roland. "La Transition du 18^e au 19^e siècle". Dix-Huitième siècle 14 (1982): 7-12.
- Napoléon 1^{er}. Correspondance de Napoléon 1^{er}. 32 vols. Paris, 1858-69.

- . Entretiens avec Napoléon 1^{er}. Ed. Léon Pautré. Paris: Belfond, 1969.
- Rey, Joseph. Les Bases de l'ordre social ou Fondements du droit et de la législation. 2 vols. Angers: E. le Sourd, 1836.
- Rousseau, Jean-Jacques. Discours sur les sciences et les arts. Discours sur l'origine de l'inégalité. Paris: Garnier-Flammarion, 1971.
- . Essai sur l'origine des langues. Ed. Jean Starobinski. Paris: Gallimard, 1990.
- Roussel, Jean. Jean-Jacques Rousseau en France après la Révolution (1795-1830). Paris: A. Colin, 1972.
- Roederer, P.-L. Oeuvres. Ed. A. M. Roederer en 8 vols. Paris: Firmin Didot, 1853-59.
- Sainte-Beuve, Charles A. Portraits contemporains. 3 vols. Paris: Didier, 1846.
- . Chateaubriand et son groupe littéraire. Paris: Garnier, 1948.
- . Premiers lundis. Paris: Calmann Lévy, 1883.
- Simon, J. Une Académie sous le Directoire. Paris: Calman Lévy, 1885.
- Staum, M. S. Cabanis: Enlightenment and Medical Philosophy in the French Revolution. Princeton: Princeton UP, 1980.
- Stendhal, Marie-Henri Beyle. Correspondance. 3 vols. Ed. H. Martineau et Victor del Litto. Paris: Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1962-68.
- . De l'Amour. Chronologie et préface par Michel Crouzet. Paris: Garnier/Flammarion, 1965.
- . Oeuvres intimes. Ed. Victor del Litto. Paris: Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1982.
- . Souvenirs d'égotisme, Projets d'autobiographie et Les Privilèges. Ed. annotée et présentée par Béatrice Didier. Paris: Gallimard, 1983.
- . Vie de Henry Brulard. Ed. présentée et annotée par B. Didier. Paris: Gallimard, 1973.

- Taine, H. Les Philosophes français du XIX^e siècle.
Paris: Hachette, 1857.
- . Les Origines de la France contemporaine. 6 vols.
Paris, 1876-1894.
- Théodore, Jouffroy. Nouveaux mélanges philosophiques.
Paris: Hachette, 1861.
- Thibaudet, A. Histoire de la littérature française de 1789
à nos jours. Paris: Stock, 1963.
- Trénard, Louis. "Les écoles centrales". Dix-Huitième
siècle 12 (1980): 57-74.
- Turgot, Sur les progrès de l'esprit humain [1751]. Plan de
deux Discours sur l'histoire universelle; Oeuvres de
Turgot, éd. G. Schelle, Paris: Alcan, 1913.
- Volney, Constantin-François Chasseboeuf de. Oeuvres
complètes. 8 vols. Ed. Adolphe Bossange. Paris:
Bossange frères, 1821.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

- 1690 Locke, Essai sur l'entendement
- 1741 D'Alembert, Discours préliminaire de l'Encyclopédie
- 1744 Warburton, Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens
- 1746 Condillac, Essai sur l'origine des connaissances humaines
- 1751 Turgot, Sur les progrès de l'esprit humain
- 1754 * Naissance d'Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy
- 1755 Condillac, Traité des sensations
- 1756 Maupertuis, Système de la nature, Essai sur la formation des corps organisés
- 1758 Quesnay, Tableau économique
- 1766 Dupont de Nemours, Analyse du Tableau économique de Quesnay.
- 1767 Holbach, Le Christianisme dévoilé
- 1770 Holbach, Système de la nature
* Destutt de Tracy rend visite à Voltaire à Ferney.
- 1771 * Etudes (école militaire et université) à Strasbourg.

- 1772 G belin (Court de), Histoire naturelle de la parole, ou origine du langage, de l'écriture et de la grammaire universelle à l'usage des jeunes gens
- 1776 Adam Smith, La Richesse des nations
 * Destutt de Tracy  pouse Emilie Louise de Durfort de Civrac. Le contrat de mariage est signé par le roi et la reine.
- 1780 Condillac, Logique
- 1781 Rousseau, Essai sur l'origine des langues
- 1788 * Destutt de Tracy nommé Colonel du régiment de Penthievre.
- 1789 Lavoisier, Traité élémentaire de chimie
 * Député de la noblesse du Bourbonnais aux Etats-Généraux.
 * Supporte l'abolition de la noblesse et des privilèges. Déclaration des Droits de l'Homme.
- 1790 * Destutt de Tracy prononce deux discours à l'Assemblée Constituante: M. de Tracy   M. Burke
- 1791 Opinion de M. de Tracy sur les affaires de Saint-Domingue
 Sade, Justine
 * Le régiment de Destutt de Tracy est impliqué dans la fuite du Roi   Varennes. Destutt de Tracy condamne l'action de son régiment à l'Assemblée Nationale Constituante. Reprend du service en

avril 1791. Maréchal-de-camp dans l'Armée du Nord
sous La Fayette.

Campagne contre l'Autriche.

1791-92 Condorcet, Mémoires sur l'instruction publique

1792-95 Convention

La Convention charge le Comité d'Instruction
publique de préparer une nouvelle grammaire et un
dictionnaire dans lequel se manifestera "le
caractère qui convient à la langue de la
liberté".

1792 La Fayette émigre en 1792.

* Destutt de Tracy ne le suit pas. S'installe à
Auteuil avec sa femme et ses trois enfants. Se
lie à Cabanis.

Salon de Mme Helvétius ("Notre Dame d'Auteuil").

1793-94 Terreur

1793 Exécution de Louis XVI

Suppression par la Convention des académies et
des sociétés savantes.

Daunou, Essai sur l'instruction publique

Laromiguière, Projet d'éléments de métaphysique

Condorcet, Prospectus du Journal d'Instruction
sociale

* Destutt de Tracy est arrêté le 2 novembre 1793.

Condamné à mort; doit être guillotiné le 11

thermidor (29 juillet 1794).

Chute de Robespierre le 9.

* Destutt de Tracy sauvé après onze mois en prison.

1794 Abolition de l'esclavage dans les colonies votée par la Convention à l'unanimité (4 février 1794). Rétablissement de l'esclavage par le Consulat en mars 1802.

Garat, Cours d'analyse des sensations et des idées, Ecole normale. Propage avec Daunou les idées de Locke et de Condillac.

Rapport sur l'organisation des Ecoles normales préparé par Garat et présenté par Lakanal.

Condorcet, Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.

Abbé Grégoire, Sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser la langue française.

Création de La Décade philosophique, politique et littéraire. (Publication jusqu'en 1807)

1795 Sade, Philosophie dans le boudoir

Séparation de l'Eglise et de l'Etat

1795-99 Directoire

1795 Création de l'Institut

Création des écoles centrales

Volney, Leçons d'Histoire

Charles Dupuis, Origine de tous les cultes

1796 G. Grégoire, Réflexions extraites d'un ouvrage du citoyen (G. Grégoire) sur les moyens de perfectionner les sciences politiques; Mémoires de l'Institut national

* Election de Destutt de Tracy à l'Institut national (Première section d'Analyse des sensations et des idées) en tant que membre associé non résidant.

Lecture du "Mémoire sur la manière dont nous acquérons la connaissance des corps extérieurs et du nôtre".

1797 * Destutt de Tracy, "Sur un système méthodique de bibliographie", critique du Système complet de bibliographie ou ordre des facultés de Debure.

Destutt de Tracy y annonce que l'Idéologie va unifier toutes les sciences et offrir un système scientifique universel.

Commence à présenter une série de mémoires dont le "Mémoire sur la faculté de penser". Destutt de Tracy propose de substituer à l'expression "analyse des sensations et des idées" retenue par l'Institut, le terme d'"idéologie".

Maimieux, Pasigraphie, premiers éléments du nouvel art d'écrire et d'imprimer en une langue de manière à être lu et entendu dans toute autre langue sans traduction.

Sade, La Nouvelle Justine, ou les Malheurs de la vertu. Suivie de l'histoire de Juliette, sa soeur.

1798

Campagne d'Egypte.

* Destutt de Tracy refuse d'y participer.

* Lecture par Destutt de Tracy de différents mémoires ("... développement de l'individu, de l'espèce humaine, de l'influence des signes, des effets du langage d'action et des signes articulés, de l'influence de l'habitude sur nos sensations, nos mouvements, nos souvenirs, nos jugements et nos désirs".

* Publication le 11 avril 1798 du "Mémoire sur la faculté de penser". (Compilation des 5 mémoires présentés à l'Institut depuis 1796.)

* Destutt de Tracy, Quels sont les moyens de fonder la morale chez un peuple? Texte écrit en réponse à la première question posée par l'Institut en 1797. Paris, Mercure français, an VI (janvier 1798).

Condillac, Langue des calculs

18 Brumaire. Napoléon nommé Premier consul.

1799

* Destutt de Tracy nommé sénateur.

* Destutt de Tracy élu membre du Conseil d'instruction civique. Envoie des circulaires pour

améliorer et standardiser l'enseignement dans les écoles centrales.

* Destutt de Tracy, Abrégé de "L'Origine de tous les cultes" par le citoyen Dupuis. (Texte publié anonymement.)

* "Dissertation sur quelques questions d'idéologie, contenant de nouvelles preuves que c'est à la sensation de résistance que nous devons la connoissance des corps, et qu'avant cette connoissance l'action de notre jugement ne peut avoir lieu, faute de pouvoir distinguer les unes des autres de nos perceptions." Lecture le 27 mai 1799 et parution prairial an IX (mai-juin 1801).
Sade, Les Crimes de l'amour

1800

Suppression de l'enseignement de la grammaire générale, de la morale et de la législation.
Dissolution du Conseil de l'Instruction publique.
Staël-Holstein, De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales

* Destutt de Tracy, Observations sur le système actuel d'instruction publique

* Mémoires: "Réflexion sur les projets de pasigraphie", "Dissertation sur quelques notions d'idéologie contenant de nouvelles preuves que c'est à la sensation de resistance que nous devons la connoissance des corps, et qu'avant

cette connoissance l'action de notre jugement ne peut avoir lieu, faute de pouvoir distinguer les unes des autres de nos perceptions simultanées", "Dissertation sur l'existence et sur les hypothèses de Malebranche et Berkeley à ce sujet". Publication en 1801.

Gérando (de), "Des Signes et de l'art de penser considérés dans leurs rapports mutuels", Mémoire présenté à l'Institut.

1801 Concordat

Itard, De l'éducation d'un homme sauvage
(Second rapport en 1807)

Lancelin, Introduction à l'analyse des Sciences ou de la Génération, des Fondemens, et des Instrumens de nos connoissances

1801-02 * Destutt de Tracy, "De la métaphysique de Kant, ou Observations sur un ouvrage intitulé: " Essai d'une exposition succinte de la critique de la Raison pure, par J. Kinker."

* Destutt de Tracy, Observations sur le système actuel d'instruction publique

* Destutt de Tracy, Projet d'élémens d'idéologie à l'usage des écoles centrales de la République française. Ce volume deviendra le 1er des 4 vol. publiés sous le titre Elémens d'Idéologie à partir de 1803.

- 1802 Bonaparte nommé Consul à vie
- * Destutt de Tracy, "Mémoire sur la métaphysique de Kant". (Publication en 1803).
- Chateaubriand, Génie du christianisme
- Gérando (de), De la génération des connaissances humaines
- Maine de Biran, Influence de l'habitude sur la faculté de penser
- * Début de la correspondance avec Jefferson
- Jefferson élu à L'Institut en tant que membre associé étranger de la Classe de Morale et de politique.
- Suppression des écoles centrales.
- Création des lycées.
- Cabanis, Rapports du physique et du moral de l'homme (ensemble des mémoires lus à l'Institut en 1796-1797)
- 1803 Suppression de la classe de Morale et de Sciences politiques de l'Institut. Ses membres deviennent membres de l'Académie Française nouvellement réorganisée dans la deuxième classe de l'Institut nommée classe de Langue et de Littérature française et dans la troisième classe d'Histoire et de Littérature ancienne.
- La classe de Morale et de Sciences politiques de

l'Institut sera reconstituée en 1833 sous forme d'Académie indépendante. (Guizot)

* Destutt de Tracy, Elémens d'Idéologie. Seconde Partie. Grammaire. (1803 et 2e éd. 1817)

1804 Empire

Senancour, Oberman

* Destutt de Tracy, Analyse raisonnée de "L'Origine de Tous les Cultes ou Religion Universelle", seconde éd. plus développée que celle de 1799. Publiée, elle-aussi, anonymement.

* Destutt de Tracy, Elémens d'Idéologie. Première partie. Idéologie proprement dite. 2e éd. (1804)
3e éd. (1817).

* Destutt de Tracy termine sa Logique.

Code civil

1805 Trafalgar

Maine de Biran, Mémoire sur la décomposition de la pensée

* Destutt de Tracy, Elémens d'Idéologie. Troisième Partie. Logique. (L'Idéologie proprement dite, la Grammaire, et la Logique constituent le Traité de l'entendement).

1806 * Destutt de Tracy élu à l'American Philosophical Society.

* Destutt de Tracy, "Le Mémoire de Berlin...."

- 1806-07 * Rédaction du Commentaire.
Constant, Adolphe (rédaction; pub. 1816)
- 1807 Abolition du Tribunat
* Destutt de Tracy termine son Commentaire et prépare l'introduction au 4e vol. des Eléments.
- 1808 Mort de Cabanis
* Réception à l'Académie française. Destutt de Tracy est élu à la Classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut de France. (Ancienne Académie française).
- 1808-13 Campagne d'Espagne
- 1809 * Destutt de Tracy envoie le manuscrit du Commentaire à Jefferson qui le fait traduire et publier sous le titre, A Commentary and Review of Montesquieu's Spirit of Laws (Philadelphie, 1811).
- 1810 Rétablissement de la censure et des prisons d'état.
- 1811 * Destutt de Tracy termine son Traité de la volonté. Envoie à Jefferson le manuscrit sur l'économie politique en 1811. En raison d'un retard dans la traduction, le texte ne paraît qu'en 1817 sous le titre, A Treatise on Political Economy. Parution entre-temps en France après la chute de Napoléon sous le titre de

- Elémens d'idéologie. IV partie. Traité de la Volonté (1815).
- 1812 Campagne de Russie
- 1813 * Destutt de Tracy, rédaction du De l'amour.
Constant, De l'esprit de conquête
- 1814 Abdication de Napoléon
* Déchéance de Napoléon décidée par le Sénat.
Tracy la signe.
- 1814-24 Louis XVIII
- 1814 * Tracy nommé membre de la Chambre des Pairs.
- 1815 Retour en France de Napoléon
Waterloo
* Destutt de Tracy remet le ms de la 4^e partie
des Elémens, ou Traité de la volonté, et le début
de la 5^e, Morale, à son éditeur. Elémens
d'idéologie, I^{re} et V^e parties. Traité de la
volonté et de ses effets (2^e éd. 1818 et 3^e éd.
1823).
* Destutt de Tracy reprend son titre de Comte.
- 1817 * Stendhal reçu dans le salon des Destutt de
Tracy.
* Destutt de Tracy, Supplément à la première
partie des Elémens d'Idéologie
- 1817-18 * Eléments d'Idéologie. Rééditions de
l'ensemble, (Autres éds. en 1824-1825, 1826, et
1974, en 5 vol.)

- * Destutt de Tracy Principes logiques, ou
Recueil de faits relatifs à l'intelligence
humaine
- * Publication apparemment sans l'autorisation de
 Destutt de Tracy du Commentaire en 1817 à Liège.
- 1819 Publication autorisée du Commentaire à Paris.
- * Publication de la traduction italienne du De
L'Amour.
- 1821 * Destutt de Tracy envoie une copie du De L'Amour
 à Jefferson.
- Mort de Napoléon
- 1822 Stendhal, De l'amour
- 1823 * Destutt de Tracy, Traité d'économie politique
- 1824-30 Charles X
- 1830-48 Louis-Philippe
- 1836 * Destutt de Tracy meurt le 9 mars.
- * Destutt de Tracy remplacé à l'Académie par J.-
 P. Damiron.

APPENDICES

TABLEAU MÉTHODIQUE **DE TOUS LES TEMPS RÉELLEMENT DISTINCTS DU VERBE SIMPLE ET ABSTRAIT,** **EN FRANÇAIS, EN LATIN, EN ITALIEN, EN ALLEMAND, ET EN ANGLAIS**

MONS DU VERBE	ÊTRE	ÊTRE	ÊTRE	ÊTRE	TO BE
MODE ADJECTIF					
PARTICIPES	Présent	Être	Être	Être	Being
	Passé	Ét	Ét	Ét	Been
	Future	Être	Être	Être	Shall be
MODE SUBSTANTIF					
INFINITIFS	Présent	Être	Être	Être	To be
	Passé	Ét	Ét	Ét	Have been
	Future	Être	Être	Être	Shall be
MODE ATTRIBUTIF					
<i>Concordance des personnes</i>					
ESPECES	Présent	Être	Être	Être	Am, is, are
	Passé	Ét	Ét	Ét	Have been
	Future	Être	Être	Être	Shall be
	Conditionnel	Être	Être	Être	Should be
	Imperatif	Être	Être	Être	Be
	Infinitif	Être	Être	Être	To be
ESPECES	Présent	Être	Être	Être	Am, is, are
	Passé	Ét	Ét	Ét	Have been
	Future	Être	Être	Être	Shall be
	Conditionnel	Être	Être	Être	Should be
	Imperatif	Être	Être	Être	Be
	Infinitif	Être	Être	Être	To be
<i>Concordance des temps</i>					
ESPECES	Présent	Être	Être	Être	Am, is, are
	Passé	Ét	Ét	Ét	Have been
	Future	Être	Être	Être	Shall be
	Conditionnel	Être	Être	Être	Should be
	Imperatif	Être	Être	Être	Be
	Infinitif	Être	Être	Être	To be
ESPECES	Présent	Être	Être	Être	Am, is, are
	Passé	Ét	Ét	Ét	Have been
	Future	Être	Être	Être	Shall be
	Conditionnel	Être	Être	Être	Should be
	Imperatif	Être	Être	Être	Be
	Infinitif	Être	Être	Être	To be
<i>Concordance des lieux</i>					
ESPECES	Présent	Être	Être	Être	Am, is, are
	Passé	Ét	Ét	Ét	Have been
	Future	Être	Être	Être	Shall be
	Conditionnel	Être	Être	Être	Should be
	Imperatif	Être	Être	Être	Be
	Infinitif	Être	Être	Être	To be

TABLEAU DES TEMPS DU VERBE SIMPLE ET ABSTRAIT, EN FRANÇAIS, EN LATIN, EN ITALIEN, EN ALLEMAND, ET EN ANGLAIS.

NOMS DU VERBE	ÊTRE	ESSA	ESSERE	SEYN	TO BE
INFINITIF	Être. Etre. <i>Être</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i> To be. <i>Be</i> , <i>be</i> , <i>be</i>
	Être. <i>Être</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i>
PARTICIPLE	Être. Etre. <i>Être</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i> To be. <i>Be</i> , <i>be</i> , <i>be</i>
	Être. <i>Être</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i>
INDICATIF	Être. Etre. <i>Être</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i> To be. <i>Be</i> , <i>be</i> , <i>be</i>
	Être. <i>Être</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i>
CONJUGATIF	Être. Etre. <i>Être</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i> To be. <i>Be</i> , <i>be</i> , <i>be</i>
	Être. <i>Être</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i>
IMPERATIF	Être. Etre. <i>Être</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i> To be. <i>Be</i> , <i>be</i> , <i>be</i>
	Être. <i>Être</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i>
SUBJONCTIF	Être. Etre. <i>Être</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> Etre. <i>Ere</i>	Etre. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i> To be. <i>Be</i> , <i>be</i> , <i>be</i>
	Être. <i>Être</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i>	Être. <i>Ere</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i> , <i>esse</i>	To be. <i>Be</i>

ARTICULATIONS

ORGANQUES.				CONSTANTES		VARIABLES					
				OU		OU JONELLES.					
				ISOLÉES.		FAIBLES.		FORTES.			
LINGUALES.	{	Nasale	M.	Mort.						
		Orales	{ Muettes			B.	baquet.	P.	paquet.	
			{ Sifflantes			V.	vendre.	F.	fendre.	
	{	Nasale	N.	Nort.						
		Nasale mouillée	Gn.	Règne.						
	{	Orales	{ Muettes	Dentales			D.	dôme.	T.	tonne.
				Gutturales			G.	galle.	K.	calle.
				Liquides (1).			L.	loi.	R.	roi.
				Liq. mouillée.	ill.	Paille.				
		{ Sifflantes	Dentales			Z.	zélé.	S.	scellé.	
			Palatales			J.	japon.	Ch.	chapon.	
						I.	amour.	H.	héros.	
										
Aspirées										

(1) Je me détermine, contre l'avis de Beauzée, à mettre les liquides parmi les variables, parce qu'elles ont presque autant d'analogie ensemble que toutes les autres.

Les nasales et les mouillées sont les seules articulations isolées, parce que des nasales, l'une est labiale et l'autre linguale; et des mouillées, quoique toutes deux linguales, l'une est nasale et l'autre liquide, ce qui fait qu'on ne peut les réunir.

VITA

Fabrice G. Teulon began his university education at the University of Orléans-La Source, France. He received his Licence ès-Lettres d'Enseignement in 1974 and his Maîtrise de Lettres Modernes in 1976. The following year, he arrived in the United States to attend Louisiana State University in Baton Rouge. He participated in two seminars offered by Professors Louis Marin and Geoffrey Hartman at the School of Criticism and Theory at the University of California (Irvine). He was appointed instructor at Northeast Louisiana University where he worked from 1983 through 1988. While there, he taught courses in language, literature, and culture and civilization. In the same city, he also taught French for one year at River Oaks School, a private institution. He returned to Louisiana State University in 1988 where he finished his doctoral studies in the summer of 1992. Fabrice G. Teulon is a specialist in late 18th and early 19th century periods. His others fields of interest include literary criticism and semiotics as well as art history. He has published an article on the Goncourts brothers and has revised several French textbooks. In addition, he has presented papers on T. Gautier and Destutt de Tracy at conferences. He has also directed and produced video productions of plays by

Boris Vian and Eugène Ionesco. At Louisiana State University, Mr. Teulon received the Graduate Award for Meritorious Service in 1983 and 1991, the Alumni Federation Teaching Assistant Award in 1983, and the Charles L. Stumberg Fellowship in 1978. He is a member of the Modern Language Association and the Centre Européen de la Culture. He has recently been appointed Visiting Assistant Professor at Virginia Polytechnic Institute and State University in Blacksburg for the fall of 1992.

DOCTORAL EXAMINATION AND DISSERTATION REPORT

Candidate: Fabrice Teulon

Major Field: French

Title of Dissertation: Fonctions De L'Ecriture Dans Les Eléments
D'Ideologie D'Antoine Destutt De Tracy

Approved:

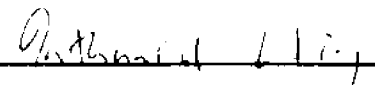


Major Professor and Chairman

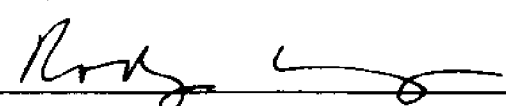


Dean of the Graduate School


EXAMINING COMMITTEE:











Date of Examination:

May 6, 1992
